

LA COMTESSE DASH.

HISTOIRE

D'UN

OURS.

PARIS,
L. DE POTTER, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Rue Saint-Jacques, 38.

1845

AU VICOMTE D'ARLINCOURT.

I

La Roche aux Fées.

LÉGENDE DE LA FORÊT DE FONTAINEBLEAU.

La reine Mab et ses mille caprices, qui accidentent si délicieusement et si merveilleusement le songe d'une nuit de Shakespeare, n'est point la seule qui ait élu son domicile au sein des forêts, je connais une légende, sinon

plus curieuse, du moins beaucoup plus vieill e encore. Bien des tourelles, bien des églises et leurs clochers dentelés, leurs génies aux formes fantastiques, bien des donjons, bien des créneaux, des bastions, des courtines se sont élevés et se sont écroulés pierre à pierre sans qu'il en reste plus de vestiges que de la belle Thèbes au cent portes, tandis que la roche dont je parle est encore et restera debout dans les siècles des siècles, à moins qu'un nouveau déluge ne vienne déplacer ce que l'autre avait roulé dans ses flots et solidement assis. Mais la main qui l'a placé là est assez forte pour l'y maintenir...

Au milieu de la forêt de Fontainebleau, l'une des plus pittoresques de toute la France et surtout l'une des plus fécondes en souvenirs royaux et féeriques, près la croix de saint Mérem, placée sur la grande route qui conduit à Nemours, existe une admirable vallée, ap-

pelée la Gorge-au-Loup, coupée par plusieurs routes et ombragée par une belle futaie de chênes et de hêtres dont les différents feuillages se marient parfaitement ensemble. Des nèfliers, des genèvriers, des houx aux feuilles d'émeraudes luisantes et découpées et aux graines de corail, des rochers caverneux et moussus à cause de l'ombre dont ils sont toujours abrités, couvrent toute cette vallée qui est immense. Sur la platine de ces rochers sont de grandes mares où vont s'abreuver les troupeaux dont les grelots animent le silence de la forêt. Vers la fin d'une des routes qui aboutissent au fond de cette vallée, creuse comme un entonnoir, sont deux rochers de merveilleuse mémoire, et devant lesquels la foule des promeneurs (qui le plus souvent sont des badaus), passe sans qu'aucune intention la fasse arrêter ou tressaillir; — et pourtant les échos doivent avoir conservé le souvenir de ce qui

s'est passé et des bruits étranges qui ont résonné dans ces antres.

Il y a si longtemps, si longtemps, que cette histoire arriva, qu'on pourrait bien commencer ainsi : Il était une fois. Mais à moins d'écrire comme Perraut, Galand ou M. Daunoy, il faut abandonner ce style plein de charmes et de naïveté. L'époque dont je veux parler remonte au temps de François Ier, où la cour était belle et galante. Les princes ont toujours aimé la chasse, et ce plaisir, pour être bien goûté, a besoin de tout l'appareil royal; il faut qu'il éblouisse les yeux et charme les oreilles. — En effet, peut-on comparer la vue d'un chasseur isolé qu'on rencontre suivi de son chien unique, et tirant quelques tristes coups de fusil, le plus souvent sur des moineaux, avec la rencontre d'une chasse royale, — dont le cortége se disperse et se rassemble dans une forêt.

C'était donc une chasse royale, par une belle matinée d'automne où le soleil qui perce, dissipe peu à peu le rideau de brume envahissant l'horizon. — Des dames, le faucon au poing, montées sur des haquenées blanches, glissaient dans les taillis et sur les rochers comme un rayon de la lune glisse entre les arbres. Les chasseurs vètus de vert, ardents à la course; les pages, les archers, les cors retentissant de fanfares éclatantes, les cris aigus ou étouffés des chiens hors d'haleine et poursuivant leur proie, tout cela était admirable à voir et courait çà et là par des milliers de routes différentes.

— Isoline, dis-moi, n'as-tu rien vu?

— Mais si, Blanche, ma mignonne, répondit la première dame à une jeune fille comme parée des couleurs de son nom, toute vêtue de blanc sur sa blanche monture, tandis que sa compagne, Isoline, avait un costume vert écla-

tant qui se dessinait gracieux sur sa haquenée gris-perle; toutes deux portaient de longs voiles qui s'échappaient d'un petit chaperon orné de plumes et flottaient au gré des vents; toutes deux étaient suivies de leurs pages et varlets.

— Regarde donc, qu'est-ce qui peut briller ainsi?

— Ce sont les cors et les baudriers, rien de plus.

— Non, non, c'est au ciel, et pourtant les étoiles ne reluisent pas en plein midi.

— Je ne vois de brillant ici que tes yeux, ma chère Blanche, et quant à ton cerveau, je crains qu'il n'ait des hallucinations.

— Mais, dit Blanche en se frottant les paupières, j'espère que je ne suis pas aveugle, et qu'on ne m'a point jeté de la poudre d'or. — Tiens, là, vois-tu, derrière un nuage blanc qui ressemble à une colombe les ailes déployées.

— Le nuage passe et couvre tout, reprit Isoline, et je ne vois que le soleil qui poudroie.

— Tiens, je me mettrais en colère, dit Blanche.

Et elle donna un léger coup à sa haquenée qui partit rapide comme l'éclair. Ollivier Raimbaut, son page, courut sur ses traces, et Isoline, suivie du sien, le jeune et beau Réné Duchâtel, se mit à courir aussi après son imprudente amie; ils eurent bientôt rejoint la fugitive, qui tenait toujours à son point lumineux au ciel, comme un fou tient à une idée fixe.

— N'est-ce pas, Ollivier, dit-elle, que comme moi tu le vois s'approcher, et en même temps se diriger vers la gauche.

— Oui, noble dame, je le vois fort distinctement, répondit le page.

— Eh bien! Isoline, suis-je encore une

insensée ou une aveugle? ajouta Blanche. Et toi, Réné, ne vois-tu rien, là, vers la cime de ce hêtre?

— Oh! si, Madame, je vois quelque chose qui brille bien fort, et qui semble marcher et grossir à vue d'œil.

— Allons, dit Isoline, je ne saurais, malgré toute ma malice et mon esprit de contradiction, lutter contre vous trois. — Oui, oui, je vois parfaitement cet astre qui menace de nous incendier. — Mais qu'est-ce que cela peut être? te l'imagines-tu, toi, Blanche, qui l'as vu la première; et qui depuis y as constamment arrêté ta pensée?

— Pas le moins du monde, et je m'y perds, répondit Blanche.

— Eh bien! si tu veux me croire, dit Isoline, nous laisserons cet astre graviter dans l'orbe qui l'attire, et nous reprendrons la chasse, car je crains que nous ne nous éga-

rions, je n'entends plus ni les cors, ni les chiens, et avec ton étoile merveilleuse, je ne sais où tu nous conduirais.

— Moi, laisser ce point lumineux sans savoir ce que cela deviendra, reprit Blanche, oh! non, mille fois non, et dussé-je mourir dans la forêt, je suivrai cette étoile tant que mes yeux la pourront voir, et je marcherai tant que Gazelle, me pourra porter, et si elle tombe épuisée, je courrai encore jusqu'à ce que moi-même je ne puisse plus marcher.

— Laisse-là ton étoile, dit Isoline, et fais trêve au moins pour cette fois à ton esprit aventureux.

— Par tous les arbres, et pour tous les arbres de cette magnifique forêt, je n'abandonnerai pas cette étoile. Tu sais Isoline, ma mie, que ma volonté est de fer, et qu'il faut que tout s'y plie, depuis la monture jusqu'au

page. — Retourne, je t'en conjure, retrouver la chasse, tu seras ce soir le plus bel ornement de la fête, et la belle duchesse d'Alençon ne pourraît se passer de toi ; on dirait que vous êtes sœurs tant vous vous aimez, si bien que j'en suis un peu jalouse... mais je n'ai pas l'outre-cuidance d'avoir le pas sur une princesse, ni à la cour, ni au fond de ton cœur.

— Ingrate et mauvaise, crois-tu donc que je vais t'abandonner, seule ainsi dans cette immense forêt?

— Je ne suis pas seule, Isoline, Ollivier, mon gentil page, ne faussera pas compagnie à sa maîtresse.

— Oh ! non, répondit Ollivier, mettant un genou en terre, puis enfourchant de nouveau son palefroi : ne suis-je pas commis à la garde de la noble Blanche de Montmédy, et ne dois-je point obéir à tous ses commandements.

— Sont-elles bien dures les emprises qu'elle t'impose, dit Isoline en regardant le page avec malice, et n'es-tu pas souventes fois payé par un doux sourire et un de ces régards où on entrevoit le ciel ?

Ollivier rougit, et Réné lança un coup-d'œil rapide sur la belle Isoline, puis abaissa soudain ses paupières comme sous un voile de larmes ; mais les deux damoiselles rapprochèrent leurs montures et parurent s'entretenir à voix basse, tandis que leurs deux pages les suivaient respectueusement.

— Oh ! pour cette fois, s'écria Blanche tout-à-coup, je commence à distinguer quelque chose : c'est comme une corbeille d'or soutenue sur les aîles d'un immense oiseau, vois-tu, vois-tu Isoline ?

— Le soleil m'éblouit tellement que je ne puis fixer cette lumineuse apparition, mais je te crois sur parole, reprit Isoline, seulement

je voudrais bien savoir quand cet astre aura fini son ascension, car je commence à me fatiguer d'aller à sa poursuite.

—Oui, oui, c'est parfaitement une corbeille, ayant la forme d'une nacelle.... Oh ! comme l'oiseau l'emporte rapidement, mettons nos chevaux au galop vers l'Orient, le vent d'Ouest la souffle vers ce côté.

— Ne crois-tu pas, dit Isoline, que c'est plutôt une volonté supérieure qui dirige cette nacelle, que de penser qu'elle est tombée en droite ligne de la lune ou d'une comète ? à moins que chacune des parcelles de tous ces beaux astres qui nous éblouissent les nuits, ne viennent, en se détachant quelquefois, nous prouver que notre monde à nous est bien terne et bien obscur, et surtout bien pâle.

— Comment peux-tu raisonner ainsi calme et froide, reprit Blanche, quand tu me vois haletante de curiosité ; ou tu ne vois

pas, ou tu es d'une nature tellement différente de la mienne que je ne saurais te comprendre. — Qu'elle est gracieuse cette nacelle d'or, elle glisse dans l'espace aussi rapide que les autres sur les mers ! Que peut-elle contenir ? — Une fée ou une sorcière... ou un sylphe... ou un céleste papillon prêt à s'échapper de sa céleste chrysalide... ou bien quelque beau prince que le ciel nous envoie, parce que les hommes ici-bas ne sont point assez parfaits pour nous. — Mon Dieu ! comme elle s'abaisse, comme elle s'abaisse vite et semble dériver ; pourvu que je ne la perde pas, s'écria de nouveau Blanche palpitante d'émotion ; ce hêtre, ce hêtre gigantesque va tout à l'heure me la cacher.

Et Blanche donnant un coup de son pied mignon dans les flancs de Gazelle, partit comme un trait et les trois autres volèrent sur ses traces.

Blanche ouvrait toujours la marche, sans

s'inquiéter que sa haquenée fût fatiguée ; mais ses compagnons étaient harassés, bêtes et gens, et le soleil s'effaçait déjà derrière le rideau d'émeraude de la forêt, non sans laisser une traînée éclatante de lumière qui colorait les nuages de ces nuances empourprées d'un vif éclat d'abord, puis qui se dégradent jusqu'au violet, puis du violet au gris, puis du gris à ce bleu ardent d'une nuit étoilée.

— Ollivier, ne vois-tu rien ? dit Blanche, — depuis quelques instants je cherche en vain, mais le ciel est vide.

— Hélas ! non, noble Damoiselle, répondit le page, la vision a disparu.

— Et grâce à cette corbeille enchantée, dit Isoline, qui n'était peut-être que le char de la fée Carabosse, nous voici accablés de cette course, égarés, et probablement obligés de passer la nuit à la belle étoile et au plein cœur de

la forêt! c'est fort romanesque, mais peu amusant.

— Je viens d'apercevoir quelque chose au travers des arbres, dit Réné, c'est peut-être la divine corbeille?

— Où donc? reprit Blanche. Oui, c'est vrai, c'est comme un rayon qui passe et disparaît. — Hélas! où courir maintenant? Gazelle est presque morte et moi je n'en puis plus! — Ollivier! aide-moi à descendre de cheval. — Que veux-tu, chère Isoline, il nous faut prendre notre parti, et nous arranger le mieux possible pour passer la nuit dans la forêt, une autre fois tu ne me suivras plus dans mes excursions.

Isoline et les pages mirent pied à terre justement vers la platine de cette gorge au loup. Ollivier et Réné étendirent sur la mousse leurs verts manteaux pour servir de tapis aux nymphes chasseresses, ils attachèrent les quatre

coursiers, tandis que les faucons se sentant ennuités dans la forêt, maudissaient d'autant plus l'esclavage de leurs chaperons.

— Voyons, dit Isoline, il nous faut égayer la désolée Blanche, quoique nous soyons ses victimes; que faire? ça Messieurs les pages, c'est à vous de nous distraire. Chantez-nous quelques doux lays d'amour.

— Non, bien plus tôt un conte, reprit Blanche, ou qui nous endorme ou qui tienne nos esprits éveillés par tout ce qu'il évoquera de curieux, de fantasque ou d'effrayant.

— Choisissez, Damoiselles, s'écrièrent les deux pages, nous sommes prêts à vous obéir, quels que soient vos ordres.

— Quand je songe à ce que dira la cour demain, interrompit Isoline. Que pensera-t-on de notre absence à la fête? et que diront les mauvaises langues d'une nuit passée dans la forêt avec deux pages?

— Que veux-tu qu'on dise, reprit Blanche, sinon que nous nous sommes égarés.

— Oh! tu es d'une imperturbable philosophie, dit Isoline; mais moi, si rieuse, j'ai peur de la méchanceté de la cour, et puis, un peu de la forêt dont les arbres sont si noirs à présent.

— J'entends déjà d'ici notre délicieux poète, Marot, ajouta Ollivier, composant demain quelques vers à l'occasion de votre disparition, Damoiselles.

. . . .

Ung soir advint dedans une forest,
Qui beaux gazons et verdoyants offrait,
Que chevauchaient dessubs des hacquenées
Dames d'amour par leurs pages menées,
Suivant les daims et les cerfs aux abois,
Et la fanfare du cor dans les bois,
On dit que feult bien clère la nuictée.
. . . .

— Assez, Messire Ollivier Raimbault, dit Blanche avec hauteur interrompant le pauvre

page qui baissa la tête, et soupira, Marot, comme vous le disiez, le poète de la cour, a bien assez de louanger monseigneur le roi, et d'aimer sa noble sœur Marguerite. — Voyons, Réné, une histoire, mais une histoire dans le genre de celle que tu disais l'autre soir chez la reine, une histoire terrible !

— Tu veux donc me faire mourir de peur, dit Isoline, oh! mon Dieu! quelle journée, et quelle nuit va la suivre. — Je grelotte déjà. Que la sainte Vierge me soit en aide! Pourtant, commence, Réné, puisque tel est le bon plaisir de très haute et très puissante damoiselle Blanche de Montmedey. — J'écoute, moi, la pauvre Isoline d'Escars.

Et Réné commença ainsi. — *Histoire du monde enflammé.* — Devers une autre partie de la forêt est un rocher aride qui semble avoir été dévasté par je ne sais quelle malédiction. Autrefois des chênes verts, touffus et drui-

diques l'ombrageaient entièrement. Des bouleaux légers et gracieux se faisaient jour à travers leurs anfractuosités. Une roche aux parois verdâtres et moussues servait souvent de retraite aux braconniers et aux malfaiteurs, et lorsque la nuit arrivait, nul n'osait approcher de ce lieu redouté; on prétendait même qu'un grand-veneur ayant voulu prendre un trop grand soin du gibier royal, et pourchasser de trop près les braconniers, disparut tout-à-coup sans qu'on sût jamais ce qu'il était advenu de lui; toutes les recherches furent inutiles, et depuis on a souvent vu son ombre se promenant la nuit dans la forêt...

— Oh! Seigneur! dit Isoline, j'ai cru voir en effet une ombre se glisser derrière nous, n'achève pas cette histoire, Réné, je t'en supplie.

— Et moi, Réné, interrompit Blanche, je

te supplie de l'achever. — Donc le grand-veneur avait disparu?...

— Oui, Damoiselle, reprit Réné. Et vers le même temps, une pauvre boisitine déplorait la perte de sa fille unique et faisait retentir la forêt de ses cris : — Où es-tu? ma fille, ma bien-aimée Gilette; qui donc a pu te ravir à mon amour? hélas les louves dont je n'ai point emporté les petits ne sont pas venues me prendre mon enfant? oh! rendez-le moi, qui que vous soyez : puissance céleste ou infernales, et je fais un vœu, dit-elle en se jetant à genoux. Aussitôt une vapeur blanchâtre s'éleva devant elle, se condensa et devint brillante comme un feu follet. Cette lumière se mit à voltiger au-dessus de la tête de la pauvre femme, et poussée probablement par une irrésistible puissance, elle suivit cette lumière pendant un long temps, sans songer à sa fatigue ni à ses pieds que déchiraient les rochers

arides qu'elle gravissait; enfin la lumière s'arrêta et la femme s'assit non loin de cette caverne; elle entendit les paroles suivantes :

« — Seigneur chevalier, je vous en conjure, ayez pitié de moi ! je ne suis qu'une pauvre fille, croyez-moi, je ne suis pas digne de vous.

« — Vrai Dieu ! ma mie, je suis las de tes raisonnements, et ma patience qui s'épuise à t'écouter depuis un si long temps, irrite encore mon amour, excite mes désirs; soumets-toi donc enfin, car j'ai résolu que cette nuit, cette nuit même, tu seras à moi.

« — Oh ! noble Seigneur, reprit la voix de la pauvre fille en sanglottant; ayez pitié de moi ! de ma mère et de sa douleur.

« — C'est ma fille, c'est Gilette, s'écria la pauvre femme. — Et elle voulut courir; mais elle vit surgir à ses côtés une longue figure rouge qui brillait sous la lune comme un ra-

meau de corail qui lui posa le doigt sur les lèvres en lui disant :

« — Écoute.

« — Mais, messire Satan (si vous l'êtes), rendez-moi ma fille et je vous donne tout ce que vous voudrez.

« — Patience, femme, encore quelques instants et tu seras satisfaite ; ni toi ni ta fille n'êtes d'assez hautes proies pour moi. — Silence donc, reprit-il en serrant le bras de la vieille qui sentit comme un fer rouge le lui brûler et cette marque resta dit-on ineffaçable. — Que m'importe ta mère, reprit le chevalier ; que m'importe sa douleur; depuis un mois que je te tiens enfermée dans cette grotte, quoi, je n'ai pu vaincre ta résistance ni séduire ta vanité? quoi, mon amour n'a pu faire naître le tien ? eh bien ! cet amour méconnu se changera en rage, et dussé-je briser tes membres gracieux et délicats, tu seras à moi, te

dis-je, à l'instant, à l'instant même. — Et la jeune fille au milieu d'une lutte qui paraissait horrible murmura ces paroles entrecoupées. Puisse la sainte Vierge que j'implore me venir en aide et le diable te brûler vif, chevalier cruel. — Et puissent tes prières n'être jamais exaucées, toi qui es inexorable pour moi.

« — Le diable! reprit le chevalier avec un rire effroyable; le diable est mon ami intime et je ne le crains pas plus que tes imprécations.

« A peine avait-il prononcé ces dernières paroles qu'on entendit en effet un rire infernal, puis un bruit sourd comme le précurseur d'une éruption de volcan; bientôt la grotte éclata avec un craquement épouvantable et des laves bouillantes s'échappèrent par torrents de ce nouveau cratère, et on vit longtemps une traînée rouge sillonner le ciel comme d'un ruban de feu, puis tout disparut.

« Le lendemain, Gilette et sa mère étaient dans leur cabane; il ne leur restait de tout ceci que comme un cauchemar qui leur aurait brûlé la mémoire. — Le lendemain aussi, des bûcherons retournant à leur ouvrage accoutumé, ne se reconnurent plus, dit-on, dans les mêmes parages. Ils devisèrent entre eux sur le ravage du mont, et la disparition de cette grotte où étaient leurs outils.

« — Mais dis donc, Jacques, est-ce que la Salamandre dont cette chaîne de rochers porte le nom, aurait passé par là cette nuit et brûlé notre roche ?

« — Ma foi! m'est avis qu'il y a eu du surnaturel, Jéhan. Tiens ces morceaux de rochers brûlent comme si c'était le lit du diable.

« — Et les bûcherons qui trouvèrent une pierre rouge ayant la forme d'un cœur, l'emportèrent chez eux en disant à leurs femmes qu'il était le cœur d'une dame que le diable avait

brûlé cette nuit dans la forèt, et ils baptisèrent ce rocher : le Mont-Enflammé, et le nom lui resta. »

— Merci, gentil page, ton conte était charmant, s'écria Blanche dont les yeux brillaient comme deux étoiles, j'irai voir ce Mont-Enflammé, tu me guideras, n'est-ce pas ?

— Que le diable puisse t'emporter, toi et tes contes maudits, malin page, ajouta Isoline ; depuis que tu as commencé ce récit, non seulement j'ai peur, mais je sens une odeur de souffre qui me suffoque.

— Quelle imagination fertile à enfanter des visions et faire naître des parfums ! — Tu as peu de courage, ma pauvre amie, dit Blanche en souriant ; mais on dit que les hommes aiment beaucoup mieux les femmes peureuses et tremblantes que les fières Amazones ; d'ailleurs, ne fut-ce que par coquetterie ; je te conseille de conserver ce rôle, il te sied à ravir.

— Les Amazones sont donc impitoyables envers leurs amies? reprit mignardement Isoline. Quoique tu fasses ou que tu dises, je t'aimerai toujours.

— Et moi aussi, murmura à voix basse à l'oreille de Blanche son page, Ollivier.

Elle posa un doigt sur sa bouche et feignit de n'avoir rien entendu; puis elle dit : maintenant, l'heure s'avance, essayons de dormir.

— Oui, essayons, reprirent les autres.

Et le silence succéda à tous les contes de ce charmant quatuor.

Qu'il est majestueux le silence d'une forêt au milieu de la nuit. Tous les bruits qui s'éteigent et se meurent avec le jour, laissent parler seule alors la grande et puissante voix de la nature! Ce murmure du vent qui fait mugir les branches des arbres dont les feuilles se caressent amoureusement, cette

brise qui courbe les fleurs, rase les mousses et répand les parfums dans l'espace, où brillent des milliers d'étoiles; le grillon qui frémit, le rossignol qui chante en égrénant les perles de son gosier; c'est une harmonie divine qui semble s'élever vers le ciel; les parfums comme encens, les chants comme hymne sainte! Quiconque a une âme et peut passer la nuit dans une forêt, doit sentir cette âme s'épurer et remonter à sa céleste source; là on peut dormir vertueux; là on peut puiser l'inspiration au feu sacré des artistes, tout est là, beauté, poésie, musique, extase, car on entend la voix de Dieu, quand celle des hommes est endormie.

Isoline, Ollivier et Réné paraissaient assoupis; mais Blanche veillait à demi couchée, son coude appuyé sur la terre et sa tête elle-même appuyée dans sa main. Qu'elle était belle ainsi les yeux tournés vers le ciel! Les tresses de sa

blonde chevelure se jouaient avec les plis de son voile au gré du soufle qui caressait son visage pâle et lui donnait ainsi l'air d'une druidesse inspirée. Soudain un bruit étrange vint résonner à ses oreilles, on eût dit que les feuilles pleuraient et que les branches se plaignaient d'être brisées; un parfum inconnu arriva jusqu'à elle; tremblante, et retenant son haleine, elle entendit d'abord des paroles incohérentes. — ici — non — là — dressez-vous! — la flamme — elle pétille — et le serpent frétille — sus — venez ici — par là — oui, oui — oui — Puis un nouveau silence... — et maintenant la fête — chantons, chantons, puis l'enfant..... chantons mes sœurs — l'enfant de la noble dame..... Ici les voix baissèrent.

Dansons autour des chênes verts,
Formons notre ronde
Dans la nuit profonde,
Seuls nos yeux sont encore ouverts!

— Eveillez-vous! éveillez-vous! cria Blanche tremblante d'effroi; éveillez-vous et écoutez.

Isoline et les deux pages s'éveillèrent, et tous trois se rapprochèrent de Blanche, et le même refrain recommença.

— Cherchons, dirent-ils, tous ensemble. nous saurons bien nous défendre quelle que soit cette apparition. — Nous sommes armés, que craignons-nous?

Puis se tenant tous quatre par le bras ils descendirent du côté d'où semblaient partir les voix, qui chantèrent de nouveau :

Avec nos baguettes magiques,
Traçons un grand cercle de feu,
Que nos cris aigüs, énergiques,
Déchirent un coin du ciel bleu.
Comme nos ministres,
Les hiboux sinistres
Aux airs répandent l'effroi;
Que la cloche ébranlée
Jette à l'écho de la vallée,
Les sons lugubres du beffroi!

Dansons autour des chênes verts.....

Du diable voici la cohorte
Qui vient à nos sombres autels;
Lutins, allez à chaque porte
Troubler le sommeil des mortels,
  Planer sur leur couche,
  Effleurer leur bouche,
Souillez-la de votre venin,
Soufflez-leur la souffrance,
Puis arrachez-leur l'espérance
Qui trop tôt reviendra demain!

Dansez autour des chênes verts.....

Voyez-vous ces goules hurlantes
Qui s'envont flairer les tombeaux?
Voyez-vous ces chairs palpitantes
Qu'elles déchirent en lambeaux?

Brûlons la verveine...

Une sueur froide coulait sur le front des damoiselles et de leurs pages, ils se serraient l'un contre l'autre, et pourtant couraient toujours. Ils arrivèrent jusques sur un monticule, d'où ils découvrirent enfin un spectacle étrange. — Près d'une roche caverneuse étaient des femmes échevelées, les bras et les épaules nus, ayant de longues tuniques blanches, rete-

nues par une ceinture rouge qui leur ceignait la taille ; — de petits nains noirs étaient blottis auprès d'un brasier ardent, tandis que circonscrites par un cercle d'un feu bleuâtre, les femmes dansaient en rond en faisant d'horribles grimaces et des contorsions inouïes, autour d'une nacelle ou grande corbeille en or, dans laquelle reposait un bel enfant, qui souriait malgré ce bruit infernal.

— Oh ! c'est la corbeille ! c'est la corbeille ! s'écria Blanche émue. Cet enfant.... qu'il est beau !

Mais au même instant, des voix d'hommes retentirent dans la forêt, elle parut s'illuminer de la lueur de plusieurs torches ; c'étaient des archers envoyés par le roi à la recherche des fugitives... Aussitôt la vision disparut...

—Ah! vous voilà donc enfin, nobles damoiselle, béni soit monseigneur saint Hubert qui nous a si bien guidés. Toute la cour est disper-

sée et en alarmes à votre sujet, s'écrièrent les archers. Voici des chevaux frais, partons, partons vite.

— Hélas! adieu la corbeille, soupira Blanche à l'oreille d'Isoline, il faut partir, le roi le veut. — Mais toutefois je veux savoir en quel endroit je suis pour y pouvoir revenir.

— Mes amis, dit-elle en s'adressant aux archers, pourriez-vous me dire où nous sommes maintenant, car vous le voyez bien, nous nous sommes tout-à-fait égarés en nous éloignant de la chasse.

Après avoir bien regardé tout autour, un des archers répondit :

— Noble dame, nous devons être dans la Gorge-au-Loup.

— La Gorge-au-Loup, répéta Blanche, cela suffit.

Les pages aidèrent leurs maîtresses à monter sur les nouveaux coursiers, des varlets mirent

les autres en laisse, et toute la troupe conduite par les archers, laissa derrière elle la belle, la sauvage et ténébreuse vallée, et se dirigea vers la grande route qui descend de la croix de Saint-Hérive à Fontainebleau. Le voyage fut silencieux. Ollivier et Réné seulement se parlaient bas de temps en temps ; c'était un coup-d'œil magique que cette cavalcade chevauchant à la lueur des torches que portaient les archers. Les effets tranchés et bigarrés de cette lumière, qui produisait sur chaque cavalier des teintes fantastiques et contrastait admirablement avec ceux de la lune, qui dardait par derrière et semblait par instant, en se voilant sous un nuage, railler les torches inutiles et présomptueuses.

Il arrivèrent enfin au château dont la cour d'honneur était aussi illuminée de torches. Le piaffement des chevaux attira des seigneurs et dames sur le grand et royal escalier, et le roi

lui-même, le plus galant des chevaliers de sa cour, vint prendre la main de Blanche, tandis que l'amiral de Bonnivet prit celle de la belle Isoline, et tous rentrèrent au château. La fète interrompue fut remise au lendemain.

Un an ne s'était pas encore écoulé depuis que le roi avait recouvré sa liberté, il avait tant souffert en Espagne des rigueurs de Charles-Quint, qu'il était avide de plaisirs. Il avait mis la cour sur un pied de galanterie extrême. les fètes s'y succédaient avec une variété charmante, et cette cour à laquelle il avait attiré des savants, des poètes, des artistes de tous genres, était à juste titre réputée la plus galante et la plus spirituelle de l'Europe. Parmi toutes les femmes qui y brillaient, aucune ne pouvait lutter d'esprit et d'instruction avec Marguerite, qu'on nommait si bien la Marguerite des Marguerites. La belle Anne de Pisseleu, dont la duchesse d'Angoulême s'était

servi comme d'un instrument pour détacher le roi son fils de ses liens avec madame de Châteaubriand, avait si admirablement servi ses projets, que François, tout entier aux charmes de cette séduisante syrène, s'aveuglait sur sa fidélité.

Donc, c'était fête au château de Fontainebleau, et la salle du bal était pompeusement décorée, les rideaux de drap d'or tombaient avec une royale et éclatante majesté. Les parois et le plafond étaient tendus de soie bleue turquine et semés de fleurs de lys d'or de Chypre d'une richesse extrême. Quel essaim de jeunes et belles femmes délicieusement ornées, se détachait dans ce cadre magnifique! que de seigneurs de haut lignage, gracieux et bien parés, que de gentils pages, tenant les éventails et les escarcelles si souvent dépositaires d'amoureuses correspondances! Comme toutes ces parures chatoyaient

aux lumières de milliers de lustres... Que de parfums enivrants s'exhalaient des parterres pour monter jusqu'aux croisées à demi-ouvertes, parfums de fleurs, parfums d'amour, de poésie... et la musique aidant, tout était enivrant en cette belle et brillante soirée. Et tandis que le roi devisait avec sa sœur bien-aimée, sa *mignone,* comme il l'appelait, chacun ne tarda pas à remarquer que la favorite avait quitté quelques instants la salle du bal sous prétexte de la chaleur, qu'elle errait dans les jardins avec son page et le comte de Bossut Longueval, qui plus tard même l'aida à trahir les intérêts du roi dans le Piémont. Mais lorsqu'un roi est amant et qu'il est aveugle, la cour doit avoir l'air d'ignorer. Anne rentra sans que le roi se fut aperçu de son absence; il se leva pour aller s'asseoir auprès d'elle.

—Que vous êtes belle ce soir, Anne, ma mie. et quel nouveau coloris vient d'empourprer

vos joues délicates; foi de gentilhomme, vous êtes la reine de la fête, comme vous l'êtes toujours au fond de mon cœur !

— Et vous sire, vous êtes toujours le plus galant. Fasse le ciel pour mon bonheur et repos que vous soyiez toujours le plus amoureux, reprit Anne.

— Et vous, notre cher Apollo, dit François à Clément Marot, venez ça et retouchez quelques vers que je faisais ce matin pour la dame de mes pensées.

— Sire, répondit Marot, je serais heureux de les avoir faits, mais permettez-moi de les remettre à leur adresse, et de jouir du bonheur qui va s'épanouir sur le visage de cette noble damoiselle.

Et tandis que le roi quitta cette place comme pour échapper aux éloges du poète et de sa maîtresse, Clément se rapprocha davantage de mademoiselle Anne et lui lut les vers suivants,

que le roi avait faits le matin même, l'apercevant à sa toilette.

Estant seulet auprès d'une fenestre,
Pour un matin, comme le jour poignait,
Je regardai Aurore à main senestre,
Qui à Phébus le chemin enseignait;
Et d'autre part ma mie qui peignait
Son chef doré; et vis ses luisants yeux,
Dont un geste, un traict si gracieux,
Qu'à haute voix je fus contrainct de dire :
Dieux immortels rentrez dedans vos cieulx
Car la beauté de ceste vous inspire.

Elle parut en effet fort satisfaite, et lança sur la cour un regard radieux, tandis que Marot poursuivant, lui disait :

Poinct ne scay qui voudrais estre
Du roy poëte et amant,
Qui faict un couplet charmant
Ou d'Anne qui le fit naistre.

— Par ma sainte patronne, s'écria la favorite, quel assaut de galanterie, messire, je ne sais en vérité plus que répondre.

Pourtant elle ôta de son doigt un brillant précieux, et en fit don à Marot, qui s'en para à l'instant même, enivré de cette marque de faveur de la belle Anne. Mais le jour qui naissait et faisait pâlir l'éclat des bougies, mit un terme à cette fête ravissante, et tous se séparèrent, les uns le cœur plein d'ambition et d'espoir, les autres le cœur brisé comme après une rude déception. Ainsi s'en va le monde. Ce qui fait la joie des uns fait le malheur des autres, Mais pourtant, si on pesait dans une balance toutes les joies et toutes les douleurs qui se sont superposées les unes sur les autres et ont fait l'agglomération de l'histoire des cours de bien des siècles, hélas ! hélas ! la douleur ferait toujours tristement pencher la balance. Ce qu'il y a de-plus triste dans cette réflexion, c'ést qu'elle a été, qu'elle est, et qu'elle sera toujours vraie.

La cour n'avait plus que peu de jours à res-

ter à Fontainebleau, et Blanche se désespérait de ne pouvoir retourner à la Gorge-au-Loup, puisqu'aucune partie de chasse ne s'organisait ; ne pouvant plus résister à la curiosité qui la dominait, elle appela son page.

— Ollivier, dit-elle, jure-moi le secret sur ce que je te vais dire, et jure-moi de m'obéir.

— Est-il besoin de serment, ma Dame, ne savez-vous pas que tout mon être est à vous, que vous en pouvez disposer pour mon bonheur ou mon malheur, ajouta-t-il d'un ton plus bas.

— Eh oui ! beau page, tu sais bien que je t'aime quand nous sommes seuls, mais ce n'est pas l'heure de te dire de doux propos d'amour. Maintenant je veux un habit de page semblable au tien, et ce soir, tous deux, nous allons nous diriger vers l'endroit où nous avons vu la corbeille et les fées.

— Quoi ! vous ne craignez pas la nuit, la

forêt, les sorciers, et surtout ce qu'on dirait de votre absence?

— Pauvre enfant! ne crains rien toi-même; j'ai tout prévu. Je suis malade; je renvoie mes femmes, je m'habille, je sors par la poterne dérobée dont la belle Anne croit avoir perdu la clé, je traverse le parc et rejoints la grande route où tu m'attends. Je ne veux ni obstacles ni raisonnements, dans une heure, c'est convenu, et d'ici-là, porte vite les habits de page.

Ollivier déposa un baiser sur la belle main qu'on lui tendait et disparut avec la rapidité de l'éclair. Deux heures après cette conversation, deux malins pages gravissaient la montagne qui conduit à la croix de saint Hérène, ayant à sa droite la belle sauvage futaie nommée le Déluge.

— Blanche, tu cours trop, criait Ollivier.

— Non, pas Blanche, adieu ce nom, pour à présent; mais Lutin, car je sens bien que si

j'étais page, je serais le plus lutin de tous.

Et tout en courant et décrivant des courbes comme le font les enfants et les chiens, Ollivier, à la faveur de ce charmant déguisement, disait *tu* à sa belle maîtresse, et lui dérobait à chaque instant un baiser, c'était plaisir que de les voir vagabonder ainsi.

— Je crois que nous y voici, s'écria Ollivier.

— Faisons silence, dit Lutin tout bas, car s'il y a une fête parmi les fées, il ne faut pas les troubler.

Et ils arrivèrent marchant à petit pas ; s'arrêtant de temps en temps quand les bruyères sèches et les feuilles mortes avaient trop crié sous leurs pieds légers, sur le même plateau d'où ils avaient découvert toute cette scène le jour de la chasse royale. Ils s'assirent tous deux sur la mousse qui tapissait un rocher, et plongèrent ainsi dans la vallée éclairée par moments, quand la lune sortait radieuse d'un

voile de nuages qui la dérobaient souvent.

— Je ne vois rien, Ollivier.

— Si, j'ai vu une lumière. Voilà le sabbat qui va commencer. — Chut!

Et en une minute, toute la roche fut illuminée comme la dernière fois; seulement, les femmes étaient assises sur des bancs de feuilles sèches; elles étaïent encore toutes en rond autour d'une d'elles qui tenait l'enfant sur ses genoux; son petit bras potelé était nu, et elle paraissait y graver quelques signes mystérieux en s'exprimant dans un langage inconnu aux deux pages; puis l'opération finie elles se mirent à causer avec l'enfant, comme pour l'amuser et lui apprendre à parler.

« — Moi, comme la doyenne, je suis sa marraine, exclama celle qui le tenait, je lui donne nom de Séraphito, parce qu'il est beau comme un séraphin; mais pourtant, jusqu'à ce qu'il

ait une dent, il se nommera Bébé. — Que chacune de vous lui fasse un don. »

Et toutes à l'envi, en lui donnant un baiser, semblèrent lui souffler un mot à l'oreille.

« — Pauvre enfant abandonné, continua toujours la doyenne; sans nous, tu serais mort, et nous qu'on accuse de maléfices et engins; nous qui t'avons trouvé exposé sur un fleuve dans une corbeille d'osier, nous t'en avons fait une d'or. — Toi qui es le fils d'une noble damoiselle, ta mère a voulu cacher sa honte par ta mort, et nous, sorciéres (dit-on), nous t'avons pris, adopté et élevé. — Oh! bel enfant, puisse notre savoir, conjurer les malignes étoiles qui s'arrêtent par fois au-dessus de ta tête. »

Puis le prenant dans une main et l'élevant en l'air, elle sembla décrire avec lui des cercles étranges, et bien qu'il fût au-dessus de la flamme d'un brâsier ardent, ce bel enfant ne

pleurait pas. Remis à terre par la doyenne, il se mit à courir de l'une à l'autre en répétant : Bébé, Bébé. — Puis elles lui firent avaler un élixir qui l'endormit; elles le replacèrent dans la corbeille d'or. — Et la doyenne prenant toujours la parole.

« — Voici le jour, mes sœurs; il est temps de partir; emportons notre trésor; bientôt hélas! il nous faudra le rendre au monde d'où il sort. — Une nouvelle princesse dont je vois l'astre se lever à l'horizon, servira admirablement nos desseins sur cet enfant... dont la mére!..... »

Et elles vomirent alors d'horribles imprécations. En se livrant à leurs danses sauvages on entendit les rochers crier sous leurs ongles aigus; puis les lumières s'éteignirent, et tout disparut avec l'aube matinale. — Les deux pages étaient restés muets et comme changés en statues de sel.

— Quel mystère cache tout ceci, grand Dieu! s'écria Lutin; mais je le découvrirai ou j'y mourrai. Il y a là-dessous un crime infâme... Comme elle est gangrenée au cœur cette cour si belle et si brillante de dehors... Il y a donc un monstre parmi toutes ces belles dames? Partons, partons, Ollivier, cette scène et tout ce qu'elle m'a révélé, m'a glacé le cœur comme le froid de la nuit a déjà glacé mes membres.

Et ils reprirent tous deux le chemin de Fontainebleau, tristes et silencieux, bien différents de ce qu'ils étaient à la Gorge-au-Loup. — Ils se glissèrent furtivement dans le château, et Blanche avait rejoint son appartement et quitté ses vêtements de page avant qu'on se fût aperçu de son absence.

Bien des années s'étaient écoulées, le roi, toujours de plus en plus épris des charmes d'Anne de Pisseleu, l'avait mariée à Jean de

Brosse, et lui avait donné le duché d'Étampes. Donc, la belle duchesse d'Étampes brillait toujours comme le plus bel astre de la cour, et régnait toujours sur le roi, malgré l'apparition de Diane de Poitiers, qui s'était emparée du cœur du jeune prince Henri, dont elle fut et resta toujours la maîtresse adorée. La politique du pape Clément VII, l'avait forcé à demander un des fils de France, pour sa nièce, Catherine de Médicis, et François Ier demanda la main de cette princesse, pour le prince Henri, son second fils. Le pape, ravi de cette union, se décida à conduire lui-même sa nièce en France, bien qu'il fût âgé et infirme, et ce fut à Marseille, où François Ier s'était rendu, qu'eut lieu le mariage. C'est ainsi que vint en France, comme femme de Henri, cette fameuse Catherine de Médicis, appelée à jouer un si grand rôle plus tard, par ses intrigues, ses artifices et son ambition.

Malgré les plaisirs dont la duchesse d'Étampes savait entourer sans cesse son royal amant, la cour avait bien perdu depuis le départ de la charmante Marguerite pour son royaume de Navarre, dont elle avait fait le refuge de tous les prosélytes de Luther et de Calvin, poursuivis avec acharnement par François Ier. Elle avait publié un livre intitulé : Le *miroir de l'âme pécheresse*, qui eût fait brûler vif son auteur, si cet auteur n'eût pas été la sœur du roi, du roi qui aimait tant sa sœur qu'il ne pouvait l'accuser ni la croire entachée d'aucune hérésie. Et pourtant, c'est à la reine de Navarre qu'on doit l'entrée de la religion réformée en France. Cependant, le palais des Tournelles était toujours le rendez-vous de la fleur de toute la noblesse et le noyau de mille intrigues plus ou moins bien ourdies; et si les pierres dont il était construit pouvaient parler, que de choses ignorées et dont elles ont été

témoins. Elles révéleraient encore maintenant, au grand ébahissement et lutte des chroniqueurs qui, à force de broder et débroder sur l'histoire, l'ont tellement arrangée, que personne n'y reconnaît plus rien, ni eux non plus. C'est maintenant une tour de Babel où chacun parle un langage différent, et dont chacun emporte une pierre pour former son édifice à lui. Autrefois on construisait, maintenant on démolit, chaque siècle a sa manie; mais il y a plus de grandeur à créer qu'à détruire, et nous, pauvres ouvriers infirmes, nous avons perdu le secret des dentelles de pierre, des tourelles à jour, qui servaient de nids aux corbeaux et enfantaient toutes ces merveilleuses légendes qui se perdent chaque jour, comme chaque jour le soleil semble perdre de sa force et graviter dans un ciel qui prend toutes les teintes du nord, et à moins que comme nos bons aïeux, nous n'empor-

tions nos pénates avec nous en cherchant un climat plus doux, des hommes plus neufs et des cœurs moins corrompus, nous courons grand risque d'habiter le royaume de messire Boréas, de souffler incessamment dans nos doigts, et de regarder en nous-même jusqu'à ce que notre cœur s'y soit glacé aussi, lui, et toutes les chaudes et vraies sympathies, puis nous dirons ces fameuses paroles de la tête du moine Bacon : — *Il fut un temps, — il est un temps, — et bientôt il ne sera plus temps!*

Le fils aîné du roi François étant mort, tous les yeux et les espérances se tournèrent vers le jeune prince Henri, appelé à monter sur le trône, et le personnel de sa maison s'en était accru de beaucoup. Mais Catherine sa femme, toujours délaissée pour Diane, espérait qu'une fois reine de France, elle conquerrait des droits sur le cœur de son époux.

Un soir que c'était Noël et que les habitants

en courant par les rues criaient : *Noël! noël, voici la venue du Sauveur du monde, venez adorer le doux Jésus dans sa crèche.* C'était fête pour le peuple et fête pour la cour, une cérémonie brillante se pressait dans les appartements royaux du palais des Tournelles, et chaque dame de haut lignage, non contente de briller par elle-même, y voulait briller encore par tout l'appareil de sa suite. Puis les hauts personnages et la suite se mêlaient, se dispersaient et passaient et repassaient en se coudoyant comme la lanterne magique la plus féerique et surtout la plus chatoyante. Tout-à-coup la duchesse d'Étampes s'arrêta au milieu de sa conversation avec le duc d'Orléans, qui était assis à côté d'elle : le prince Charles, duc d'Angoulême, était devenu duc d'Orléans par la mort du dauphin, et était engagé avec Anne de Pisseleu dans la plus étroite liaison.

— Messire duc, dit-elle, pourriez-vous pas

me dire quel est ce beau page qui passe, à la chevelure de Phébus, aux yeux baissés et au maintien modeste? il porte un drageoir et une escarcelle magnifique.

— Non, je ne connais pas ce bel enfant, répondit le duc, d'ailleurs, ici je ne vois que vous, Anne ma mie.

Anne, écouta à peine ce compliment si flatteur, absorbée qu'elle était par la curiosité qu'avait éveillé en elle l'aspect de ce page. Elle appela un des siens, et le chargea aussitôt d'aller s'enquérir à qui appartenait ce blond jouvencel, et surtout quel était son nom.

— Va vite enfant, et je te donnerai des dragées au retour.

Et le page s'élança dans la foule. Jusqu'à ce qu'il revint, Anne distraite, répondait peu et mal aux galanteries du duc d'Orléans, et ne songeait même pas à l'absence de François Ier, qui cherchant par les rues de nouvelles et nom-

breuses aventures, en avait alors entamé une avec la belle Ferronnière, dont la suite lui devint si funeste! Enfin le gentil Hugues revint auprès de sa maîtresse, lui rapporter la suivante réponse.

— Noble dame, ce page est attaché à la princesse Catherine de Médicis, il se nomme Séraphito, on dit qu'il est arrivé depuis peu d'Italie et qu'il ne parle pas bien français encore.

— Voilà un message adorablement rempli, mon mignon, et je vais te bailler force dragées en récompense. Mais tout n'est point encore fini là, écoute-moi bien petit, ajouta-t-elle sur un ton de voix plus bas; il faut que tu fasses connaissance avec ce joli page, et que tu me l'amènes dans mes appartements secrets, sans qu'il sache chez qui on le conduit, et surtout sans qu'il sache que j'ai voulu le voir, ceci est fort important à cause de Catherine, à cause

de Diane, qui toutes deux me haïssent et ont les yeux sur moi.

— Je vous obéirai ma maîtresse, répondit Hugues d'un air discret et malin, et comme habitué à de pareils messages.

La durée de cette fête ne fut plus pour Anne que la prolongation d'un supplice; elle souffrait, elle avait une idée fixe et tout le reste s'évanouissait pour elle, elle d'ordinaire si gracieuse et faisant si parfaitement les honneurs du palais, aussi chacun se demandait :

— Qu'a donc madame d'Étampes ce soir? Quel nuage a rembruni son beau front?

Puis croyant avoir deviné, ils se disaient :

— C'est l'absence du roi qui commence à lui faire des infidélités. Elle aura son règne comme la belle Chateaubriand, puis son étoile pâlira.

En général à la cour, les astres pâlissent plus vite qu'ailleurs, les fruits y sont vite piqués

au cœur, et les fleurs y éclatent et s'y fanent avec une effrayante rapidité, c'est comme une serre chaude ou le soleil des tropiques.

Vers cette époque, Anne de Pisseleu, avait jeté entièrement le dernier voile de la pudeur, et n'avait pas rougi d'entamer un procès honteusement scandaleux, contre son mari Jean de Brosse, pour l'accuser d'impuissance et faire casser son mariage. Et ce procès, ainsi que les épreuves nécessaires pour convaincre le malheureux Jean, condamné d'avance, fut jugé publiquement au mépris des mœurs et convenances. Cette femme donc une fois débarrasée d'un témoin importun, se livra sans retenue aucune, à tous les débordements où la pouvaient conduire ses sens taillés presque sur le patron de la belle reine Cléopâtre.

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis cette fête, et chaque matin elle avait espéré la

visite du beau page, et les jours s'étaient écoulés sans qu'elle le vit venir. Enfin un matin qu'elle s'était adonnée au plus galant négligé, on gratta doucement à l'huis, et la portière qui se souleva laissa passer les deux pages; ils arrivèrent auprès d'Anne à demi-couchée, et qui frissonna de plaisir en voyant ces deux enfants s'agenouiller devant elle.

— Seyez-vous, mignons, dit-elle, et soyez les bien-venus. Vous allez me distraire, je suis d'une mortelle tristesse ce matin, et j'ai grand besoin de vos visages riants et frais pour dé-sassombrir mes pensées.

Au bout de quelques minutes, Hugues ayant compris un signe de sa maîtresse, disparut. Et elle resta seule avec le beau page qui, debout, avait toujours les yeux baissés.

— Prends cet oiseau, enfant, et viens t'asseoir à mes pieds, je veux causer avec toi.

L'enfant obéit.

— Bien, maintenant dis-moi, Séraphito, depuis combien de temps es-tu en France?

— Depuis un mois, Dame, répondit le page avec un accent italien très marqué.

— Et te plais-tu déjà beaucoup au service de la belle Catherine de Médicis?

— C'est mon devoir, cela doit me plaire.

— Tu as l'air bien grave ou bien triste, mon bel enfant : lève un peu tes yeux que je les voie..... De beaux et doux yeux bleus, ma foi, dit Anne qui parut se troubler sous ce regard céleste.

— Pas si beaux que les vôtres, Dame, répondit timidement Séraphito en baissant de nouveaux les siens.

— Pas mal, écolier, pas mal, sur mon âme tu débutes bien : et je te mènerai loin et vite, ajouta-t-elle en elle-même.

— Que ta main est mignonne, gentil page, dit-elle en la lui prenant dans les deux siennes.

— Oh ! Dame, elle pourrait bien enclore les vôtres si belles et si gracieuses, répondit-il déjà tout tremblant.

— Dis-moi, blond jouvencel, la trouves-tu bien belle ta maîtresse Catherine.

— Pas si belle que vous, Anna bella.

Puis honteux de ce qu'il avait dit, il abaissa ses paupières frangées de velours noir.

— Écoute, Séraphito, je m'intéresse à toi, je veux que chaque matin tu viennes dans mon retrait, et je te veux apprendre à parler français, purement et simplement, dit-elle en dardant sur lui des yeux de flammes.

— Merci, merci, noble dame, mais.....

— Mais......

— Si Catherine.....

— Tu diras à Catherine que tel est mon bon plaisir..... A demain, mon bel écolier.

Et frappant dans ses mains, Hugues accourut aussitôt : et elle les congédia tous les

deux. Puis restée seule, elle se prit à penser :

— Quoi donc, dit-elle, je ne comprends rien au trouble qui m'agite! d'où vient que la vue de cet enfant m'a tout d'abord bouleversée? que depuis il a envahi toute mon âme, tout mon être moral et physique? moi, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, je vais devenir amoureuse de ce jouvencel? — Un enfant, lorsque tant de grands seigneurs briguent mes faveurs? — Oui, mais leur amour est toujours plus ou moins entaché d'ambition! et n'est-ce pas bien plus souvent à la favorite que s'adressent les hommages, qu'à la femme? Voilà ce que ma vanité n'a jamais voulu me laisser approfondir, et pourtant c'est une réelle et bien affreuse vérité! — Mais aussi qu'il serait doux d'être aimée pour soi-même, par un enfant comme Séraphito! — Comme cet amour pur et jeune rajeunirait mon âme flétrie!

quel souffle pur que celui des lèvres purpurines de cet enfant! c'est à moi d'animer le marbre..... La tâche est délicieuse. — Puis un amour d'enfant discret, un amour qui ne portera ombrage à qui que ce soit! — Nul ne pourra s'en douter! — Hugues! — Je connais le moyen de retenir sa langue! — Mais si mon amour allait être funeste à cet enfant? à cet enfant que j'aime déjà follement? moi! — Oh! ce serait affreux!.... — disait-elle en se tordant les mains. — Puis comme finissant sa pensée : — A quoi bon me troubler ainsi et ternir l'éclat de mes charmes? cet enfant est à moi, et pour rien au monde je n'y renoncerai. Je veux l'initier peu à peu aux doux mystères d'amour! — Quel gentil écolier j'aurai là! — D'ailleurs je consulterai Poracoscus sur sa destinée. — Oh je veux la faire belle et digne d'envie!

Ainsi parlait Anne; et quand François la

vint retrouver après quelques jours d'absence, rêveuse, distraite, elle songeait au page dans les bras de son amant.

Chaque matin elle attendait avec une impatience fièvreuse la visite de Séraphito, et chaque soir elle s'étonnait de n'avoir point osé davantage. Il était si timide, pensait-elle!

— Ça bel écolier, lui dit-elle, ces leçons suffisent-elles à ton bonheur? et ne te manque-t-il donc rien auprès de moi? Ne désires tu rien de plus que ta tête ainsi sur mes genoux et mes doigts jouant dans tes blonds cheveux?

— Oh si! noble dame, mais je n'ose... et ne sais...

— Appelle-moi donc Anne, cher Séraphito... et cherche bien ce que tu voudrais.

— Je voudrais, dit l'enfant, en ouvrant sur elle des yeux pleins de langueur, être assis auprès de vous...

— Venez donc, mignon, dit-elle en l'attirant contre elle... puis cherche encore.

— Je voudrais... moi aussi, jouer avec vos belles tresses de cheveux...

— Puis...

Et elle déploya tout le luxe de sa belle chevelure...

— Puis... je voudrais vous voir à votre toilette comme je vois Catherine... les épaules et le sein nus...

— Enfant... tu veux beaucoup aujourd'hui... dit-elle, laissant s'entrouvrir son léger vêtement tandis que Séraphito attachait des yeux ardents sur tous ses charmes... puis... dit-elle... et galvanisée elle-même par le tremblement du page... puis des baisers... n'est-ce pas?.. des baisers de flamme...

Et elle enlaça l'enfant dans ses beaux bras, puis ses lèvres brûlantes se posèrent sur celles de Séraphito, qui, brisé par tant d'émotions

inconnues, perdit connaissance. Anne effrayée et désolée, perdit elle-même toute sa raison et appela à l'instant ses femmes qui ne se troupèrent pas sur l'évanouissement du page.

— Vite, des sels, de l'air, cet enfant a besoin d'air... Hugues, ouvre la fenêtre... là... bien, il est mieux, pauvre petit... c'est le travail trop assidu... Je veux qu'il se repose... Hugues, tu vas le reconduire... prends bien garde... Adieu mon bel ange, murmura-t-elle à l'oreille de Séraphito qui partit sans pouvoir proférer une seule parole, mais qui jeta sur Anne un regard voilé par la passion et la souffrance.

Elle congédia ses femmes, et seule, elle se prit à pleurer comme un enfant!

« Oh! Séraphito, Séraphito, ma perle, mes amours! je ne puis vivre sans toi, je t'aime comme une insensée, et je mourrai, je le sens,

si je ne suis pas à toi... mais demain... mais tous les jours tu reviendras... et ma vie se déroulera alors comme un long enchantement! Oh! je n'avais jamais aimé ainsi!...»

Hugues essaya en vain de distraire sa belle maîtresse, elle ne parlait que de Séraphito. Il se mit à bouder tout aussi inutilement, Anne ne s'en aperçut seulement pas.

Catherine qui, sans qu'il s'en doutât, surveillait les pas de son jeune page, l'interrogea, à son retour, sur sa pâleur extrême.

— Ce n'est, rien Dame, la chaleur qui m'a suffoqué quelques instants.

— Séraphito tu me trompes... il y a autre chose, je gage...

— Non, Dame, je vous jure...

Et sa tête s'inclina tandis qu'il parut s'abîmer dans un monde de pensées délicieuses. Le soir, comme il jouait avec le petit épa-

gneul de Catherine, et l'embrassait avec frénésie.

— Est-ce bien à Bellina que tu crois donner ces baisers, enfant, et n'exerces-tu pas ainsi tes lèvres inhabiles ?

Séraphito rougit, ne répondit pas, et continua de jouer avec le chien.

— Tu dois être bien savant à parler français maintenant, car avec une pareille maîtresse ?..

— Quoi, Dame, vous savez !...

— Je sais que la duchesse chaque jour travaille à ton éducation... Je gage que tu fais de bien grands progrès... mais, trop d'étude fatigue et je veux que tu suspendes ton travail pendant quelques jours, ajouta Catherine en regardant le page avec un inconcevable sourire,

— Oh ! non, je vous en supplie, très puissante Dame, ne me privez pas de ces douces leçons, dit l'enfant en se jetant à genoux.

— Pauvre petit, tu ne sais point encore mentir, et l'air de la cour n'a pas encore pu te corrompre ! Cristal limpide, puisses-tu rester pur au milieu d'une pareille lèpre ! J'aurais voulu te garantir des piéges de cette Circée, mais, puisque tu le veux... suis donc ta destinée ! ajouta Catherine en se levant..

— Dame, Dame, ne soyez pas courroucée contre moi, reprit Séraphito, en baisant la main de la princesse et la forçant presque à s'asseoir, puis, lui-même s'asseyant à ses pieds, il reprit ainsi.

— Vous m'avez promis de me dire un jour le secret de ma naissance, par pitié, faites que ce jour soit celui-ci, je souffre tant à m'ignorer moi-même.

— Non, mon fils, non, le jour n'est point encore arrivé, celui qu'ont marqué les destins, pour te doter enfin d'un nom...

— Je mourrai donc sans embrasser ma

mère, reprit l'enfant en pleurant, sans avoir un nom... Eh bien! c'en est fait, j'aime mieux mourir!...

— Mourir, toi, mon Séraphito, dit Catherine attendrie, toi que j'aime comme mon enfant, toi qui m'as été confié par...

— Par qui?..

— Tu le sais, page, comment se passa ton enfance au milieu des bois. Une grande dame t'avait donné le jour et voulut te l'ôter... Des druidesses ou fées, t'ont sauvé, puis t'ont remis à moi pour qu'un jour tu puisses retrouver ta mère.

— Et cette dame?... Ma mère? Où est-elle?

— Et cette dame... habite le palais... et je n'ai pu la découvrir encore!...

— Ma mère!.. ma mère à moi!.. dit Séraphito en joignant ses deux mains blanches et effilées, merci, mon Dieu!.. Faites qu'elle se re-

vêle à mon âme, qui a soif de baisers de mère!..

— Calme-toi, petit, reprit Catherine en le baisant au front, nous la découvrirons. D'ailleurs, moi je t'adopte, je me fais ta marraine et te veux donner un nom à ce que tous te jalousent... Quand je serai la reine !... alors... Va te reposer, beau filleul, et moi je vais au cercle et songer à toi...

Catherine partit, non sans attacher un regard d'amour maternel sur l'enfant.

L'enfant resta seul, courbé sous le poids de tant de sensations diverses, et la nuit s'avançait sans qu'il songeât à se coucher. Catherine, en rentrant, le gronda et le fit emporter et soigner par ses femmes.

— Pauvre roseau, pensait-elle, le moindre vent l'abattra !

Séraphito, malade pendant plusieurs jours, Anne ne put résister à son inquiétude et envoya son messager, Hugues, prendre des nou-

velles du bel enfant et lui remettre un billet. Séraphito tressaillit de joie lorsqu'il tint ce papier qu'il baisa plusieurs fois furtivement. Puis il le relut mille fois alors qu'il fut seul.

« Ange aux yeux bleus, viens donc avec ta « présence adorée me rendre un coin du ciel, « car je vis de ta vie, et meurs depuis que je « ne te vois plus.

« A ce soir, huit heures... Hugues te fera « entrer.

« Je t'attends, mon Séraphito, et t'envoie « toute mon âme jusqu'à ce que tu m'apportes « le bonheur avec toi.

« Anne. »

— Oh ! mais c'est à en devenir fou ! s'écria Séraphito, se levant sur son séant. Quelle merveille, je ne suis plus malade.

Et il quitta rapidement sa couche, comme électrisé par le billet qu'il venait de recevoir

Les heures lui semblaient lentes à s'écouler, il croyait que la journée ne finirait jamais. Rien ne le pouvait captiver, son cœur et son esprit étaient ailleurs : Lassé de voir toujours le soleil sur l'horizon, il s'endormit. Il fut réveillé en sursaut par Hugues qui lui frappa sur le bras en lui disant :

— Comment! tu dors, camarade, et une belle dame t'attend... Oh! s'il pouvait m'échoir tant de bonheur, je ne dormirais pas, moi. Hâtons-nous, partons, huit heures ont sonné depuis longtemps à la tour Saint-Jacques.

Et il entraîna l'enfant aux blonds cheveux.

Avec quelle folle impatience Anne l'attendait! Le boudoir où elle le reçut était éclairé par une lumière mystérieuse et voilée, des parfums énivrants s'exhalaient comme des nuages, la duchesse à moitié vêtue, était belle de désir et d'amour. Séraphito demeura comme muet, trop de séductions l'en-

vahissaient à la fois, il ne pouvait plus respirer ni parler.

— Approche, approche donc, mon gentil page, s'écria Anne.

Elle fut le prendre par la main et le conduisit auprès d'elle.

— Savez-vous, belle des belles, qu'un jour de plus sans vous voir, et je serais mort, dit Séraphito en se jetant dans les bras de la duchesse et lui rendant baiser pour baiser?...

— Vrai, mon ange! et moi, si tu savais ce que j'ai enduré de ton absence! Mais nous voici, là... tous deux... seuls, il est soir, et nul importun ne nous viendra déranger... Laisse-moi parfumer ta délicieuse chevelure; ainsi faisait Héro quand arrivait Léandre son bien-aimé... Mais ils n'avaient point tous ces importuns vêtements.

Et tandis que Séraphito, énivré, éperdu, couvrait de baisers les belles épaules que lu

abandonnait la duchesse, peu à peu elle l'attira vers sa couche parfumée, et l'enfant, presque nu, ploya encore dans des joies si brûlantes. A demi mort, pâle, on eût dit d'une belle statue de Phidias, représentant l'amour grec.

Anne, éperdue elle-même, se leva, chercha ses flacons, ses essences pour rappeler à la vie le beau page; et son épaule se trouvant découverte, elle fut étonnée d'y apercevoir des signes étranges. Lorsqu'elle vit ses joues reprendre leur incarnat, avant qu'il eût encore ouvert les yeux, elle approcha la lumière de son épaule. Puis, comme si elle eût été mordue par un aspic, elle recula, jeta un cri perçant, fut s'asseoir à l'autre coin du boudoir, et resta quelques instants dans une angoisse horrible, où tous les muscles de son visage se contractèrent horriblement. Ce n'était plus alors la superbe duchesse.

Puis, se relevant tout-à-coup, et comme ayant pris une résolution terrible et inébranlable, elle fut se regarder au miroir, rajusta sa coiffure éparse, rattacha ses vêtements en désordre, et retournant auprès de Séraphito, toujours évanoui, elle lui saisit son pourpoint et son gracieux manteau, le regardant froide et impassible, comme si ce n'était plus le même Séraphito, son idole bien aimée.

— Si jeune, si beau, dit-elle... Mais, il le faut... Ce sepent ferait de moi une nouvelle Cléopâtre... Non ! Non !

Et appelant Hugues, elle lui dit :

— Enfant... qu'on m'envoie à l'instant même l'admiral, mon page des œuvres de nuit.

— Quoi, Madame ?

— Ne crains rien... cet enfant a osé porter sur moi un regard, une main et des lèvres

profanes, il faut que je l'exile... puis il reviendra...

Hugues obéit, le cœur oppressé, et bientôt après le batelier entra.

— Émile, lui dit-elle, à tout prix débarrasse-moi de cet enfant, il le faut.

Elle lui jeta une bourse pleine d'or, et le batelier ayant emporté Séraphito sur ses épaules disparut. — Elle sembla respirer plus librement, et ne s'excusa pas même de paraître au cercle de la cour. Cependant, comprenant que Catherine lui demanderait compte de son page, elle partit avec sa suite pour Fontainebleau, laissant quelques lignes pour la princesse, disant qu'elle lui rendrait bientôt son cher Séraphito, qui était devenu l'inséparable compagnon de Hugues, son page mignon.

Le roi, déjà fort malade, y suivit pourtant la belle duchesse, et, pour lui complaire, or-

donna les apprêts de chasse au sanglier et au cerf. La chasse était un des grands plaisirs de la duchesse. Habile écuyère et gracieuse chasseresse, elle aimait infiniment à revêtir ce costume qui lui seyait à ravir. Son beau corps, comprimé dans l'amazone vert, sa belle tête coiffée d'un chapeau mignon, orné de plumes qui voltigeaient capricieuses et coquettes, tenant d'une main les rênes de sa haquenée, et de l'autre son faucon penché sur le poing, elle s'élançait ainsi semblable à la déesse des bois; donc, elle partit radieuse comme le soleil qui dardait sur la forêt, et toute la cour la suivit. —Ce jour-là la chasse fut heureuse, et François semblait avoir recouvré sa vigueur et sa jeunesse, comme ces lumières qui resplendissent d'un nouvel éclat au moment de s'éteindre pour toujours.

Le hasard, ou plutôt une destinée qui la poussait, entraîna Anne de Pisseleu à la pour-

suite d'une biche qui lui parut avoir une ètoile d'or au front. Ravie de cette merveille, perdant et retrouvant à chaque instant les traces de cette biche, elle s'égara, et fut amenée comme par enchantement juste auprès de la roche où Blanche avait aperçu la corbeille et l'enfant. La biche semblait la défier, se cachant et se montrant tout aussitôt. Elle apparut enfin, sur la crête d'un rocher ayant presque la forme d'un cône, et comme la duchesse levait les yeux, elle fut elle-même fascinée d'une manière horrible par des caractères sanglants qui se dessinèrent à l'instant sur le rocher. N'osant, ne pouvant en croire ses yeux... qu'elle ouvrait et refermait avec une contraction effrayante... elle lut ce qui suit :

Cy-gist Bébé Séraphito, fils de très haute et très puissante dame Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, mis deux fois à mort par sa mère !

Ayant passé plusieurs fois la main sur ses yeux, secs et brûlants dans leur orbite, comme pour chasser une vision, et ne pouvant les détourner de ce fatal rocher, ses membres se raidirent, et elle tomba rudement la tête contre un des angles de cette pierre qui révélait, qui pouvait révéler au monde entier son infamie! Une large blessure par laquelle le sang coulait, lui fit perdre connaissance, et elle resta longtemps ainsi étendue devant l'épitaphe de son fils.

La nuit était belle et silencieuse dans cette admirable forêt comme le fut celle où Blanche, Isoline et les deux pages s'égarèrent, et la rosée tombait froide et perlée sur le corps évanoui de la duchesse ; enfin, le froid lui-même la rappela à la vie, et elle crut être en proie à un horrible cauchemar.

— Non, non, je rêve, dit-elle, c'est impos-le... il n'y a pas de puissances occultes...

et nul ne sait la naissance ni la mort de cet enfant !

Quand un ricanement affreux siffla à ses oreilles tel qu'une flèche empoisonnée. Elle tressaillit et vit sur le haut de ce rocher une figure hideuse qui semblait ensevelir un cadavre.

— Par pitié, Seigneur ! s'écria-t-elle, tombant à genoux, arrachez-moi d'ici ou je meurs ; cette vision me fige le sang... cette étitaphe...

Sanglante, elle s'approcha du rocher comme pour se convaincre. La réalité était flagrante. Elle essaya, avec ses mains délicates, d'effacer ces lettres infernales ; mais elles semblaient, au contraire, prendre plus d'éclat et de pureté encore.—Elle arracha des plaques de mousse qu'elle déposa sur ce rocher maudit, et s'en éloigna à toutes jambes. La peur la soutenait, elle oubliait la forêt, la solitude et tous les

dangers qu'elle courait; mais une fois sur la route, elle se sentit défaillir au sang qu'elle perdait par cette blessure, et fut obligée de s'asseoir sous un chêne. Les gens qui étaient à sa recherche ne tardèrent pas à la rencon-teer, et les archers se souvinrent que, bien des années auparavant, deux demoiselles et leurs pages s'étaient égarés au même endroit de la forêt, d'où ils conclurent que la vallée dite Gorge-au-Loup était dangereuse, et de longtemps ne l'approchèrent.

Pendant plusieurs jours il ne fut bruit que de l'événement arrivé à la belle duchesse qui, dès le lendemain avait quitté Fontainebleau. On ne savait à quoi attribuer tous ses caprices. Le lendemain aussi deux ouvriers, dit-on, essayaient de fendre ce rocher ; mais tous leurs outils se brisèrent sous la dureté de cette pierre. Pour suivre les ordres qui leur avaient été donnés, ils l'entourèrent de tant de mousse

que le grès disparut complètement et les caractères aussi. Que leur importait, ils ne savaient pas lire !

Enfin, la mort du roi arriva, et l'astre d'Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes, ne put lutter avec celui de la belle Diane, dont l'amant arrivait au trône ; elle fut obligée de s'éclipser et de se retirer tristement dans ses terres de Normandie, où elle vécut malheureuse, car pour qui a brillé se retrouver à l'ombre, c'est mourir. Ce que n'avait pu lui donner aucuns sentiments de femme ni de mère, l'oubli et l'abandon le lui donnèrent, — elle se souvint, — elle pleura, — elle eut des remords, — mais il était trop tard !

La Gorge-au-Loup est toujours restée une des plus belles et plus poétiques vallées de la forêt. Les deux rochers ont conservé leur nom a côté l'un de l'autre. — La roche Bébé, qui se dresse moussue et ombragée par

des néfliers, des houx et des chèvrefeuilles sauvages. — Puis la roche aux Fées, dont le grès est encore tout stigmatisé par des ongles de sorcières qui ne dansent plus sous le chêne vert ; mais la brise qui soupire mollement dans les belles soirées d'automne semble redire les derniers adieux de Séraphito.

AU COMTE HONORÉ DE SUSSY.

II

Le Sacrilége.

— Pourquoi pleurer ainsi, ma bonne mère? du courage! c'est le bonheur de ma vie qui commence aujourd'hui. Dans cette sainte maison, on ignore les larmes, on n'existe que pour prier et pour aimer Dieu, loin du monde et de ses déceptions. Oh! ma mère, je serai plus heureuse que vous!

— Que le ciel t'entende et te bénisse, ma fille adorée! mais quand je pense que je ne te reverrai plus, que ta beauté se fanera ici sans qu'une seule fois j'aie contemplé tes traits, ce sacrifice est trop fort pour mon cœur, Dieu ne l'exige point; reviens avec moi, mon enfant, il en est temps encore....

— Ma mère! que dites-vous? et mon père; dont la volonté m'appelle au cloître, si ma vocation ne m'y conduit pas? et mon frère chéri dont ma retraite augmentera la fortune, mon frère qui me devra son mariage avec celle qu'il aime, oh! rien que cette idée me ferait renoncer à tout. Je vous le répète encore, c'est le bonheur de mon existence entière qui m'attend; je ne pourrais vivre ailleurs.

La duchesse de Persac n'écoutait plus sa fille, elle passait ses mains dans les longs cheveux blonds qui bientôt allaient tomber sous le ciseau, elle les couvrait de baisers, elle ne

pouvait les abandonner ; enfin, il le fallait, et ses larmes redoublèrent. La magnifique toilette de la jeune novice touchait à sa fin, il ne restait plus à poser que la couronne virginale ; elle s'agenouilla devant sa mère et la lui présenta.

— Attachez-la, lui dit-elle, attachez ma guirlande de fiancée et donnez-moi votre bénédiction.

La duchesse, tremblante, fit ce que demandait sa fille. Dans ce moment, la porte de l'appartement s'ouvrit :

— Madame l'abbesse attend la sœur Suzanne.

Ces paroles bouleversèrent les deux femmes ; c'était le moment de la séparation. Par un mouvement spontané, elle se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en sanglottant. Un transport frénétique saisit la mère, elle releva sa fille et courut vers l'issue qui donnait dans les cours

extérieures. Il fallut les efforts réunis de plusieurs religieuses pour lui barrer le passage et lui arracher son enfant. Enfin , elle retomba épuisée, et Suzanne saisit ce moment pour entrer dans l'intérieur du monastère, lieu sacré où personne ne pouvait la suivre.

Lorsque les verroux se refermèrent sur elle, la duchesse, réveillée de sa stupeur, vola à cette entrée fatale. Elle ébranla de ses cris ces voûtes saintes qui ne connaissaient que les louanges de Dieu. Les sœurs, effrayées, ne parvinrent à la calmer qu'en lui proposant de la conduire à la chapelle ; là, elle la verrait encore, elle assisterait à son sacrifice. On la plaça dans une enceinte réservée auprès de son fils et de sa famille.

La cérémonie commença. L'évêque de Tours était à l'autel ; il prononça un discours touchant avant de recevoir les vœux éternels, et lorsqu'arriva le moment redoutable, il descen-

dit dans le chœur. Le marquis de Persac conduisait sa sœur, dont il était si tendrement aimé.

— Il est encore temps, lui dit-il tout bas, rétractez-vous, si vous ne croyez pas trouver ici le bonheur.

— Mon frère, je ferai le vôtre.

Elle se mit à genoux, le prélat prit des mains d'un prêtre les ciseaux, et coupa ces beaux cheveux qui la couvraient tout entière; elle dépouilla l'un après l'autre les ornements du monde. On l'emmena quelques instants, et elle reparut sous la bure et la serge; avec le costume grossier, elle était peut-être plus belle encore. On lui posa le bandeau sacré, le voile qui ne devait plus être levé que devant Dieu et devant ses sœurs. (Alors, elle jeta un long regard sur son frère, sur sa famille, sur la duchesse anéantie, qui n'avait pas fait un mouvement depuis son entrée dans l'église). On ou-

vrit le rideau fatal, la supérieure lui tendit la main. Avant de faire ce dernier pas, un cri lui échappa : Ma mère !... c'en était fait.

Tout le monde quitta le sanctuaire. Une femme seule et un jeune homme ne pouvaient s'en arracher ; leurs yeux étaient fixés sur cette lugubre draperie noire, insurmontable barrière entre eux et Suzanne. Ils ne s'en détachaient point. Dans ce moment un prêtre, le même qui avait assisté l'évêque, s'approcha d'eux.

— Madame, dit-il, vous êtes la mère de cet ange ; que Dieu vous donne le courage !

Le soir, en revenant de Versailles, le duc de Persac apprit que son fils était le seul héritier de sa fortune ; il demanda quelques détails sur la cérémonie, et en se retirant dans son appartement il ne se rappelait plus pourquoi il voyait des larmes dans les yeux de sa femme.

Huit jours après on appela au parloir la sœur Suzanne ; elle parut derrière la double

grille, ses doigts ne purent même pas serrer ceux de sa mère.

— Je suis heureuse, je ne désire rien, madame; que de vous voir tranquille. Mes joies sont dans le tabernacle, elles survivront à ma jeunesse, les peines ne peuvent m'atteindre. Consolez-vous donc et offrez à Dieu l'hommage de votre douleur.

Mais rien ne peut consoler une mère, ces cicatrices-là ne se ferment point; aussi dans ses visites suivantes, la religieuse ne parvint pas davantage à calmer la duchesse. Un moment elle fit diversion à cette douleur pour assister au mariage du marquis. Il épousa celle qu'il aimait, celle qu'il n'eût point obtenue sans l'augmentation de fortune que lui apportait la retraite de sa sœur.

— Au moins, se disait la duchesse, celui-là je le verrai et il sera heureux toute sa vie; mais elle! quand sa ferveur de dix-sept ans sera

passée, quand ses illusions se dissiperont, quand l'âge des passions arrivera, elle jetera un regard de l'autre côté de ces murs, elle rêvera un bonheur que le cloître ne lui offrira plus, et elle mourra désespérée. Mon Dieu ! mon Dieu ! toute ma jeunesse a été passée dans les larmes, j'ai tout supporté sans me plaindre, pour prix de cette résignation, daignez éloigner le malheur de mon enfant !

Elle conduisit à Suzanne sa nouvelle belle-sœur. A travers les grilles elle vit ses atours de mariée ; elle vit l'amour qui brillait dans les yeux de son mari, elle vit leur tendresse mutuelle, et pour la première fois une pensée étrangère à son état se présenta à elle. Ce fut un éclair ; elle oublia ce moment dans les saintes prières, et le soir, en se mettant au lit, elle bénit le ciel qui l'avait appelée à une si grande destinée.

Quelques temps après, les jeunes époux re-

vinrent à la grille; ils apprirent à Suzanne qu'une de ses cousines venait de déshonorer sa famille en se mésalliant. Elle s'était éprise d'un artiste, et malgré tout ce qu'on put faire pour l'en détourner, elle s'enfuit avec lui.

— Comment, reprit la jeune récluse, malgré ses tuteurs elle l'a épousé, et pourquoi ?

— Parce qu'elle l'aimait, répondit la marquise, et l'amour ne calcule ni le sang ni les richesses.

— Mais les devoirs ?

— Oh ! mon Dieu, qu'il doit être terrible de se trouver entre l'un et l'autre.

— Le devoir l'emporte sans aucun doute.

— Je le sais, l'amour est une passion si violente, il s'empare tellement de tout notre être, que, hors de lui, nous ne voyons rien, il nous tient lieu de tout, il nous fait vivre.

Et elle se mit à raconter son bonheur, ses jours de délices avec son mari, elle ne

songea pas qu'elle parlait à une malheureuse qui ne devait jamais les connaître. L'étonnement de Suzanne ne pourrait se dépeindre. Quoi! il existait un sentiment assez fort pour faire méconnaître l'autorité paternelle, tous les devoirs imposés à son sexe, et ce sentiment c'était un homme, un étranger souvent qui l'inspirait! Cette conversation se grava dans sa mémoire, elle en retint jusqu'aux moindres mots, elle se les répéta toute la journée. Le soir, en entrant dans sa cellule, elle fut surprise de la trouver éclairée par des lumières lointaines; elle ouvrit sa fenêtre, le temps était magnifique, et dans l'hôtel voisin on donnait une fête brillante, elle entendait les instruments à travers les portes ouvertes sur un grand jardin, elle plongeait dans les salons, le bruit des causeries arrivait jusqu'à elle; elle voyait les femmes étincelantes de parure sortir et rentrer sans cesse,

et tout cela par un clair de lune superbe, au mois de juillet, un air balsamique, le parfum des fleurs, les discours de l'imprudente marquise; elle oublia tout, son état, sa position, toute son âme passa dans ses yeux, dans ses oreilles, elle dévora du regard cette foule bizarre, elle vola au milieu d'elle; elle se choisit une toilette, elle erra dans les bosquets illuminés de cent couleurs; elle courut d'une pièce à l'autre; elle perdit la tête, enfin, et se crut transportée dans un monde de féerie. D'autres pensées indécises, sans forme, vinrent aussi l'assaillir; le mot amour sortit de ses lèvres sans qu'elle sut l'avoir prononcé:

« Qu'ils sont heureux! dit-elle après plusieurs heures de contemplation, et moi aussi je serais là! »

Ces mots la rappelèrent à elle-même; son front humilié toucha la terre; elle passa le reste de la nuit en prières. Pour la première

fois, elle avait commis une faute grave, et le lendemain elle devait communier ; sa conscience timorée se représenta comme une grande criminelle.

« Je n'approcherai pas de la table sainte, je suis une pécheresse, je suis une impie ; j'ai méconnu les bienfaits de Dieu, je mérite une punition exemplaire. »

Elle quitta la chambre dans ces dispositions. On lui avait donné l'emploi de sacristain, elle devait avoir soin des vases consacrés ; elle préparait chaque matin ce qu'il fallait pour la messe. Elle avait coutume de trouver le vieux et respectable aumônier agenouillé sur le prie-dieu, attendant le moment de célébrer le grand mystère.

« Il va lire dans mon cœur, se disait-elle, il va me maudire peut-être. »

Ses traits, fatigués d'une nuit sans sommeil, disaient assez qu'elle avait souffert ; le premier

remords flétrit l'innocence. En entrant dans la sacristie, elle fut étonnée de ne point y trouver le prêtre; elle crut qu'il était dans l'église et arrangea tout ce qui lui était nécessaire, en demandant mentalement au Seigneur la force d'avouer son péché. Elle n'avait pas fait un pas lorsque l'abbesse entra suivie d'un ecclésiastique inconnu.

— Ma fille, le digne père Ponnivet se trouve, par son grand âge et ses infirmités, obligé de renoncer à la direction de notre maison. Monseigneur l'archevêque, à sa demande, en a chargé Monsieur, son plus cher élève, et qui, bien jeune encore, jouit de la réputation la plus distinguée. Depuis longtemps je suis instruite de ce changement, je ne vous en ai rien dit. Notre bon abbé craignait que ses adieux ne lui fussent trop pénibles et à nous aussi. Désormais, le père Anatole dirigera nos consciences; vous aurez en lui autant de vénéra-

tion que pour son prédécesseur, je suppose, et vous lui donnerez toute votre confiance.

Ces paroles avaient été écoutées par Suzanne avec son esprit ordinaire ; mais elles l'avaient vivement agitées. Quoi ! elle ne devait plus revoir celui qui, depuis qu'elle le connaissait, avait été le dépositaire de toutes ses pensées. C'était à un inconnu qu'il fallait avouer ses fautes de la nuit. Cette pensée la fit tressaillir, et par un mouvement involontaire elle le regarda. C'était un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, aussi beau de visage que noble de taille ; ses yeux surtout avaient une expression indéfinissable ; ils étincelaient par moment du feu du génie, puis ils se baissaient soudain comme si une force supérieure avait éteint cette flamme ; mais lorsqu'on avait une fois rencontré ce regard dévorant, ce regard, qui cherchait au fond de votre cœur une pensée secrète, on ne l'oubliait plus. C'est ce qui

arriva à la religieuse; elle fut effrayée de cet homme, elle baissa son voile et se frappa la poitrine.

« Mon Dieu! jamais je n'aurai la force de lui rien avouer! »

L'abbesse les laissa seuls, c'était le moment, elle le sentit; mais elle ne put le prendre sur elle. Il ne lui adressa pas une parole, il avait l'air de ne pas la voir. Lorsque tout fut prêt, elle le salua en silence et se rendit à sa stale. La cloche sonna pour la messe, il la célébra avec une dignité parfaite; il y avait en lui quel que chose qu'on ne comprenait pas, quelque chose qui révélait l'homme supérieur, l'homme malheureux et peut-être l'homme coupable. Il priait avec ferveur; mais sa figure maigre et pâle prouvait qu'il fallait de grandes pénitences, que ses nuits n'étaient point tranquilles et ses jours oisifs à l'Évangile. Il adressa quelques paroles à la communauté sur sa nouvelle

charge; sa voix pleine et sonore, son éloquence brillante prévinrent tout le monde en sa faveur. Quand vint le moment de la communion (c'était un dimanche), Suzanne resta seule à sa place, anéantie sous le double poids de la honte et du repentir.

En sortant de l'église, l'abbesse s'approcha d'elle et lui demanda sévèrement pourquoi elle avait manqué aux règles du couvent? la jeune fille répondit qu'elle ne s'était point trouvée disposée, et qu'elle n'avait pu prendre sur elle de se confesser au père Anastase.

— Demain, ma mère, je réparerai ma faute, laissez-moi le voir encore avant de m'accuser au saint tribunal.

— A la bonne heure, reprit la prieure; c'est la première fois que cela vous arrive, que ce soit la dernière.

Cette vive remontrance fit verser des larmes à la pauvre enfant; elle se regardait comme

plus coupable encore. Sa nuit fut affreuse, et le lendemain, à la pointe du jour, elle était à la sacristie; elle attendait maintenant le prêtre avec la plus vive impatience, il lui tardait d'obtenir l'absolution, de laver son péché par la pénitence. A l'heure accoutumée, il arriva froid et sévère comme la veille. Elle se leva à son approche.

— Mon père, je vous prie de m'entendre en confession.

Il tressaillit, et sans faire de réponse il marcha vers le confessionnal. Elle tremblait de tous ses membres, elle semblait clouée à sa place; il attendait.

— Ma sœur, ne venez-vous pas?

Ces paroles semblèrent lui rendre du courage; elle se précipita à genoux.

— Mon père, je dois commencer par vous dire que depuis hier ma conscience est chargée d'un poids cruel; je devais hier vous tout

avouer, mais cela m'a été impossible. Votre esprit m'impose, il me semble que vous ne pouvez être indulgent pour la pauvre espèce humaine, vous dont le regard est si fier, et l'abord si sévère.

En parlant ainsi elle exprimait sa pensée comme si ce n'eût point été de lui qu'il fut question, elle ne voyait que Dieu.

— C'est une erreur sans doute, continua-t-elle, aussi je m'en accuse dans l'amertume de mon âme. Cet aveu me servira d'acheminement vers celui bien plus exact encore que je n'ose vous faire. Mon père! mon père! priez pour moi, je suis une grande pécheresse!

— Et quelle est donc la cause qui peut troubler ainsi votre conscience, ma fille, qu'avez-vous fait, qu'avez-vous pensé dans cette maison retirée, qui doive vous tant coûter à me faire connaître. Dieu est juste et bon, en son nom, je vous promets miséricorde si vous vous repentez.

— Je sais que je suis encore plus criminelle d'hésiter, voici donc la cause de mes remords : j'ai vu ma belle-sœur, elle m'a parlé un langage inconnu. Elle m'a dit qu'il existait un sentiment plus fort dans nos cœurs de femme, que l'amour de Dieu, que l'obéissance filiale, que tous les devoirs imposés, que les saints nœuds du mariage même; que ce sentiment était inspiré par un homme, qu'il dévorait nos jours, qu'il occupait toutes nos pensées, qu'il offrait des joies qu'on ne trouvait point ailleurs; qu'avec cet homme, l'exil, la mort avaient des charmes, que sans lui les plus doux plaisirs étaient une gêne, qu'enfin ce sentiment, cette passion, s'emparait tellement de toute notre âme, qu'il nous rendait capable des plus grands crimes ou des plus grandes vertus selon la volonté de l'homme qu'on aime d'amour, c'est l'amour que l'on éprouve ainsi.

— Grand Dieu, ma fille, quelle imprudence! qui a pu vous parler de la sorte. Non, non, ne l'oubliez pas. L'amour existe, il est ce que vous venez de le dépeindre; mais il n'est heureux que lorsque le devoir l'autorise. L'amour criminel, jeune enfant, c'est le supplice le plus odieux, c'est le bouleversement de toute une vie, c'est l'enfer anticipé. Ce n'est que dans un amour légitime qu'il apporte avec lui le calme et le bonheur. Encore ne doit-il pas être violent pour être même là un élément de paix. Chassez ces idées, chassez-les comme inspirées par le démon. C'est la plus dangereuse des séductions.... Non pas pour nous, reprit-il plus doucement, notre saint habit nous préserve de la crainte d'y succomber, n'importe n'y pensons jamais, ce sont des choses du monde qui sont au-dessous de ceux que le Seigneur a appelé à le servir. Ensuite, ma fille, qu'est-il résulté de cette conversation?

— Je n'ai pu l'effacer de mon souvenir, elle m'a suivie jusqu'aux pieds des autels. Le soir à l'heure du coucher elle était encore tout entière dans ma tête : alors j'ai ouvert ma fenêtre. Que vous dirais-je, mon père, je ne vous rendrai pas ce que j'ai éprouvé pendant cette nuit. Je ne sais si c'est un rève, si c'est une réalité. J'ai été transportée au milieu d'une fète des grands de la terre, je les ai suivis, j'ai été avec eux dans leurs danses, dans leurs promenades, dans leurs festins, j'ai partagé leur délire, j'ai cherché autour de moi parmi ces femmes resplendissantes de beauté, parmi ces hommes brillants de jeunesse, j'ai cherché cet être idéal qu'on m'avait dessiné comme une figure fantastique, cet être avec qui devait se confondre mon existence, en un mot, j'ai oublié Dieu pour l'enfer. C'était n'est-ce pas, mon père, une illusion de Satan, il avait

égaré ma faible raison ; après bien des heures je suis revenue à moi, j'ai prié, j'ai baisé le marbre de ma cellule, j'ai vu combien je m'étais éloignée des bornes de ma règle divine, et maintenant me voici à vos pieds, suppliante, attendant vos justes remontrances, et la pénitence qu'il vous plaira de m'imposer.

Le prêtre ne répondit pas. Plusieurs fois pendant ce récit ses joues s'étaient couvertes d'une pâleur mortelle, il avait levé les bras au ciel, lorsqu'elle se tut, il les serra fortement sur sa poitrine comme pour comprimer une émotion violente. Après un instant de silence il laissa tomber une à une les paroles suivantes :

— Vous me demandez une pénitence, ma sœur, vous avouez une faute grave et vous n'en comprenez pas vous-même toute l'étendue. Par cette seule nuit votre vie entière peut être

troublée. Si vous laissez aller votre imagination, si vous ne coupez pas le mal à la racine vous êtes perdue. Pour la religieuse comme pour le ministre des autels il ne doit y avoir qu'un but : le paradis; qu'une occupation : le moyen d'y parvenir. Pour cela, mettez de côté toute image, tout désir qui sort de votre sphère. Aimez Dieu, n'aimez que lui, et de cette manière vous éviterez les occasions. Pour les fuir encore plus sûrement, n'allez plus au parloir d'ici à quelques semaines, et ensuite n'y voyez que votre mère, jamais d'autres. C'est là l'expiation que je vous demande. Ensuite, vivez en paix, donnez-moi votre confiance, je ne la trahirai pas, j'espère, si Dieu daigne me secourir. On sonne à l'église, retournez avec vos sœurs, et humiliez-vous, j'offrirai à votre intention le saint sacrifice.

En sortant du confessionnal, Suzanne n'était plus la même, elle emportait avec elle une

consolation, un espoir flatteur qu'elle n'avait jamais trouvé ; elle pria avec une ferveur plus expansive pendant toute la nuit, elle regardait Anatole, elle voyait son onction, sa piété ; c'est d'elle qu'il s'occupe cet homme à la figure, au maintien angélique, pouvait-il être refusé ? De ce moment elle plaça en lui tout ce qu'elle avait donné à son prédécesseur avec quelque chose de plus doux encore. Une espèce de fraternité, jointe à une admiration sans borne. Peu de jours après elle obtint l'absolution, elle communia.

Son existence eut désormais un but. Elle attendait le moment de remplir les fonctions de sacristain comme la récompense de tout ce qu'elle fesait de bien. Un encouragement de l'aumônier suffisait pour la combler de joie. Au plus léger reproche elle devenait tremblante. Chaque sœur avait un certain nombre de filles pauvres à soigner, à instruire. Sa classe était la

mieux tenue. Infatigable pour faire le bien, elle en rapportait toute la gloire à Dieu et à son ministre. A mesure qu'elle reprenait de la force, il semblait perdre les siennes. Son excessive maigreur, sa peau brûlante donnait de l'inquiétude à ses amis, lui n'en avait aucune. Il désirait la mort, et chaque fois que Suzanne le plaignait de ses souffrances il ne lui répondait qu'en lui montrant le ciel.

Un an se passa de la sorte. Tout-à-coup sa santé se ranima, son air reprit toute sa fierté, il ne se baissa plus comme autrefois, il s'opéra en lui un changement total. Il se montra tel qu'il était, c'est-à-dire, avec son génie puissant d'enthousiasme, son âme de feu et son entraînante éloquence. Au couvent il parut sublime. Ces simples recluses ne le comprenaient pas. Une seule gémit du nouvel aspect sous lequel il se montrait, elle en fut effrayée.

Un jour, la veille d'une grande fête, elle le

disait à sa mère, qu'il lui avait été permis de revoir après sa pénitence.

— Le père Anatole n'est pas venu ce matin, son suppléant l'a remplacé. Depuis quelque temps il nous néglige, de grands intérêts l'occupent, que se passe-t-il donc au dehors?

— Hélas! chère enfant une révolution se prépare. Le roi trop bon, trop confiant a été égaré par de perfides conseillers, ils l'ont entraîné dans un gouffre où il périra et nous aussi sans doute. Notre avenir est affreux, la religion sera détruite, cet asile même ne sera peut-être pas sûr pour vous. Mon Dieu! quel siècle! Mais vous, mon enfant, la sœur Anastasie m'a dit que vous étiez changée, que la gaîté de votre caractère avait fait place à une morne tristesse. D'où cela vient-il? Comment allez vous? Qu'est-ce que vous éprouvez?

— Rien, ma mère, et elle rougit sous son chaste bandeau, je ne sais, je désire quelque

chose, je ne pourrais dire quoi, ma vie me semble trop uniforme, demain je me porterai mieux, deux de mes sœurs prennent l'habit, ce sera une belle cérémonie, une grande fête, de longs offices, cela me fera du bien.

La duchesse la quitta un peu rassurée et cependant inquiète, quelle mère ne l'est pas, lorsqu'on lui dit que son enfant souffre et qu'elle ne peut en juger par elle-même.

A l'heure du souper, Suzanne ne mangea point, elle ressentait un malaise indéfinissable, elle monta au dortoir de plus en plus souffrante et agitée. La chaleur était excessive, elle s'approche de la croisée; là mille idées bizarres se croisèrent dans son cerveau malgré elle, le souvenir du bal qu'elle avait vu lui revint, il la ramena insensiblement à ce qui l'avait tant étonnée. Elle s'appesantit sur cette idée, elle chercha à la comprendre, un trouble affreux s'empara d'elle, pour le chasser elle se mit au

lit, mais elle ne put trouver le sommeil, une fièvre ardente la dévorait, l'heure de matines la retrouva encore éveillée, elle se leva néanmoins et se traîna à la chapelle.

Ensevelie dans ses pensées, elle n'avait rien vu, elle oubliait que c'était une fête solennelle et que l'aumônier assistait à tous les offices de la journée, sa voix la fit tressaillir, il lui fut impossible de fixer son attention sur les belles strophes du psaume, elle n'écoutait que cette voix si bien connue et qu'elle n'avait point entendue depuis plusieurs jours.

En quittant l'église, chaque nonne rejoignit sa retraite, elle demanda à l'abbesse la permission de se promener jusqu'à la messe, elle sentait que l'air lui était nécessaire, sa tête sautait, ses émotions l'étouffaient. Elle erra quelque temps sous les charmilles dans les longues allées droites, il lui semblait qu'un doigt invisible écrivait partout sous ces pas, comme il

l'avait fait dans son livre pendant les matines, ce terrible mot : amour !...

Fatiguée elle se laissa tomber sur un banc, elle reposa sa tête dans ses mains pour la soutenir, c'était un chaos.

— Aimer, se disait-elle, aimer c'est vouloir donner sa vie à un seul être, à un seul homme.. c'est l'attendre sans cesse, c'est le voir partout. Oh! bien ! je comprends, j'éprouve... Oh! mon Dieu! non, cela est impossible, mon habit, le sien! non! non!... je ne l'aime pas !

Et elle recommençait à marcher, elle avait beau faire, c'était la même image, les mêmes pensées. Elle se rassit de nouveau, toujours les mêmes impressions, elle se relève alors dans une espèce de délire et en s'écriant :

« Je l'aime! je l'aime donc! c'est là de l'amour !... »

Elle ne retomba pas seule, un bras entoure

sa taille, un bras ose toucher ses voiles!... c'était lui... c'était Anatole.

Il la força à s'asseoir près de lui, de sa main nerveuse il ferma sa bouche prête à laisser échapper un cri de surprise et de désespoir.

— Ecoute-moi en silence, lui dit-il tout bas, écoute-moi, cet instant est le plus solennel de notre vie à tous les deux, quand tu m'auras entendu je te laisserai libre, jusque-là, tu resteras ici.

Et sa voix, tout son corps tremblaient, ses yeux lançaient des éclairs, un sourire de triomphe erra sur ses lèvres.

— Je suis aimé, moi? le pauvre prêtre? moi le misérable, rejeté de la société. Je suis aimé par toi ange de beauté et d'amour. Il y a longtemps que cet amour n'est plus un mystère pour moi. Il y a longtemps que j'ai lu dans ton cœur, j'attendais ton avœu pour t'ouvrir le

mien. Oh ! maintenant j'ai regagné ma portion de bonheur que l'on m'avait enviée ! maintenant je suis l'égal de ces trois gentilshommes qui me regardaient en pitié. Je suis aimé, n'est-il pas vrai ?

Et il la serrait contre sa poitrine haletante, anéantie elle ne répondait pas, elle ne voyait rien, elle l'entendait à peine, elle croyait être le jouet d'un songe, il continua :

— Écoute, tu vas connaître celui auquel tu t'es donnée, car tu es à moi, par ma volonté par la tienne, il n'y a plus qu'à briser les obstacles, je le ferai. Écoute bien, si après tu me rejettes, eh bien !... la même route m'est ouverte, je m'y jetterai avec plus de fureur encore jusqu'à ce qu'elle m'engloutisse. « Je suis comme toi d'une grande famille ; mais je suis le cadet, et, malédiction ! parce que mon frère est plus âgé que moi de quelques années, on me voua dès le berceau au malheur, on décida que je serais

prêtre. Dès que je pus apprécier les choses à leur juste valeur, je rejetai cet état, il me fesait horreur. On m'éleva néanmoins dans un séminaire, on m'instruisit, on m'habilla en conséquence, et te dirai-je ma douleur quand je sortais dans mes jours de congé, quand je venais à la maison paternelle, les cheveux courts, des vêtements noirs et ce nom d'abbé, et que mon frère, moins bien partagé que moi par la nature, était couvert de bijoux, jouait avec des armes? On l'appelait Monsieur le Comte? tout cela me touchait peu, si au moins quelques regards de bienveillance m'avaient dédommagé. A peine me regardait-on; en cachette ma mère me disait quelques douceurs, elle n'osait pas m'aimer tout haut. Les ènfants de mon âge se moquaient de moi et toujours l'abbé!.. Je grandis, ce fut pis encore. Ils affectaient de parler de leurs plaisirs, de leurs espérances d'ambition, de leurs amours!... devant moi qui ne devais jamais

être qu'un prêtre! Pourtant comme eux j'aurais aimé le plaisir, j'étais ambitieux, et j'idolâtrais les femmes. Bientôt arriva le moment où je devais m'engager pour jamais, on me promettait des bénéfices, un évêché; mais ce n'était pas là de la gloire et il fallait de la gloire à mon imagination de vicomte, je pris la résolution de ne pas obéir, je le dis à mon père que je craignais pourtant. Il me menaça de me maudire.

« — Eh bien! lui répondis-je, vous ne me reverrez plus; mais jamais je ne consentirai à signer le malheur de ma vie. Je vais me faire soldat, ouvrier, qu'importe; mendiant s'il le faut; prêtre, jamais!

« Mon père avait déjà commencé à exécuter sa promesse, il allait prononcer la fatale formule: Ma mère se précipite entre nous deux, elle tombe à mes genoux.

« — Anatole, me dit-elle, tu sais que je t'aime;

eh bien! ta mère te supplie d'obéir. Je connais ton cœur, il est capable d'un sacrifice pour le repos du nôtre, immole-toi pour moi, mon fils, pour moi qui te le demandes au nom de ma tendresse.

« Ma mère à genoux devant moi! et mon père l'y avait laissée. De ce moment je hais mon père. Je la relevai; elle était mourante.

« — Ma mère, m'écriai-je, je le ferai pour vous, je serai prêtre; mais pour lui, en montrant mon père, il aura à rendre compte à Dieu d'une vocation forcée et du désespoir d'un homme.

« Je m'élançai dans les rues comme un insensé, j'étais trop fou pour penser à me tuer, l'idée ne m'en vint pas, sans cela je l'aurais fait. Ma mère me fit suivre; on me ramena à l'hôtel. Le lendemain j'étais au séminaire, entre les mains de l'abbé Bonnivet. Il me calma peu à peu, il entra dans mes maux. Il les sentait

peut-être par expérience! Enfin, il me répéta sans cesse qu'il fallait éteindre cette exaltation, ce feu qui me brûlaient; qu'il fallait tourner vers un autre but et mon ambition et ce qu'il appelait mon génie; utiliser mes grands talents pour la gloire de l'Église, donner à Dieu mon cœur passionné, qui voulait un amour de femme; en un mot, changer tout mon être. L'effort était pénible, presqu'au-dessus des forces humaines; il me plut. Je l'essayai. Je passais mes jours et mes nuits à travailler, j'appris tout ce qu'un homme peut apprendre des sciences humaines en deux ans de temps. Je macérai mon corps, je devins sévère et misanthrope. Je n'allais jamais chez mes parents que conduit par mon guide; la vue de mon père me faisait horreur. Il était pour moi plus sévère que jamais depuis ma résistance à ses ordres. Ma mère était fort souffrante, chaque fois que je la voyais, je me

disais : Mon sacrifice sera inutile, elle n'en jouira pas. J'étais bien déterminé à ne pas l'accomplir si je la perdais. Le ciel en ordonna autrement.

« Un jour M. Bonnivet me prévint qu'elle touchait à son dernier moment, qu'elle voulait me parler. Je m'approchai de son lit de mort.

« — Anatole, me dit-elle, bientôt je ne serai plus; mais j'ai une grâce à te demander. J'ai toujours adoré ton père, je sais que tout son bonheur repose sur la grandeur de sa maison; pour cela, il faut que tu renonces au monde, afin que ton frère puisse y faire une brillante figure. Je sais que c'est injuste; mais c'est ainsi. J'aimerais mieux que ce fût toi, je t'ai toujours préféré; ton malheur même t'a rendu plus cher à mon cœur. Je t'en supplie, mon ami, entre dans les ordres. J'aurais pu t'y forcer en ne te laissant que peu de ressources;

je n'ai pas voulu user de ce moyen ; je te connais, tu ne résisteras pas à mes prières. Tiens, voilà un testament.

« Elle m'assurait une existence agréable au cas où je renoncerais à la prêtrise. Je tombai à ses genoux.

« — Ma mère, c'est trop de bonté. Je jure de vous obéir.

« — C'est bien, je meurs contente, et je te bénis, mon fils chéri ; sois heureux, tu peux l'être dans ton état, si tu veux te contenter du bonheur qu'il peut donner.

« Dans la nuit elle mourut. Deux mois après je reçus le sous-diaconat ; ensuite, le diaconat qui m'enchaînait pour toujours. La veille j'eus un accès de désespoir affreux, je voulus me détruire, je voulus me sauver, je crus voir l'ombre de ma mère qui m'ordonnait de rester. La fièvre me dévorait ; elle ne me quitta

pas jusqu'à mon ordination, j'étais dans un état continuel de folie.

« Une fois prêtre, je voulus être fervent, je redoublai mes pénitences, mes veilles, j'avais résolu d'être un bon ecclésiastique. J'eus quelques succès d'amour-propre. Je prêchai, on prôna mon éloquence. Mon père m'encouragea par ses éloges, ou du moins il le crut; car chacune de ses paroles m'était odieuse. Dans le monde on s'occupait de moi. Quelquefois j'entendais dire à des femmes :

« — Quel dommage que ce soit un prêtre !

« Mon frère, ses amis, se moquaient de ma retenue et m'assommaient plus que jamais de leur bonnes fortunes. J'avais résolu cependant de rester vertueux, et à tout prix je voulais l'être. Bien qu'il m'en coûtait, je poursuivais malgré moi un fantôme de bonheur que je ne voulais point atteindre, et qui semblait me défier. Partout je voyais l'image d'une femme dont je

serais aimé, d'une femme comme toi, ma Suzanne, je rêvais ce moment et je m'apercevais que mon rêve ne serait compris par personne. Ils avaient une sorte d'étrangeté. D'ailleurs, mon habit, mon cruel habit! je ne le devais pas...

« Je ne saurais te dire ce qui se passa pendant trois années. Ce temps de ma vie est couvert d'un brouillard; je sais que je ne sortais de ma chambre que pour l'église, et quelquefois, bien rarement, une visite à mon père.

« Un jour, Dieu! ce jour décida de ma vie, l'évêque de Tours, mon oncle, me proposa de m'emmener ici. Je n'avais jamais vu de profession, il devait officier à la vôtre, j'y consentis. Je te vis, et ta beauté me parut l'être qui m'avait poursuivie; ta position semblable à la mienne, ton air de résignation angélique et ta douce piété me pénétrèrent d'un saint respect. Lorsque je donnai les ciseaux à mon oncle,

lorsque tes beaux cheveux tombèrent à mes pieds, il n'y a rien de pareil à ce que j'éprouvai, je crus assister à un meurtre. Je ne pus m'empêcher de parler à ta mère de ce que j'éprouvais; je me mettais à sa place, je me faisais père d'une telle fille et je croyais la perdre ainsi.

« Depuis lors toutes mes idées furent changées. Ton image me suivait partout dans mes études, dans mon sommeil, à l'autel même. Je sentis que je t'aimais et que cet amour s'augmentait de ma solitude et de mes combats. Mille fois mon secret erra sur mes lèvres quand l'excellent père Bonnivet me demandait la cause de ma tristesse. La honte me retint; je ne lui avouai point ce qui troublait ma vie. Un ministre inconnu reçut ma confidence; il m'interdit longtemps l'exercice de mes fonctions. Ses efforts, les miens ne te bannirent point de mon cœur, tu devais y rester à jamais, en faire la destinée.

« Tu sais comment notre vieil ami quitta la place qu'il remplissait si dignement. Sans m'en prévenir il me la fit donner : et un matin m'annonça que j'étais nommé aumônier du couvent de..... Il n'y a point de langues qui puisse exprimer ce que j'éprouvai alors. La tète me tourna, je me serais trouvé mal si un fauteuil ne se fut trouvé là pour me recevoir. Il ne fallait pas accepter ; refuser je le tentais : et refuser quoi ? le bonheur de te voir chaque jour, de te parler. Sans doute j'implorai le Tout Puissant, et après des irrésolutions sans nombre, je refusai.

« — Pourquoi, mon enfant ? je ne connais personne à qui je puisse céder cette douce tâche avec plus de confiance. Vous m'affligeriez vivement en persistant à la rejeter : je vous le demande en grâce.

« — Les instances, les vœux que je formais en secret, triomphèrent de ma conscien-

ce, je consentis. Je voyais encore là des périls à vaincre et le mérite de la résistance, je comptai sur mes forces, et je me précipitai tête baissée dans le danger. Une épreuve sur laquelle je ne m'attendais pas, m'arriva dès le premier jour. Je voulus te confesser, et de quoi, grand Dieu! quelles étaient tes fautes! un amour sans objet, de vagues désirs! ce que j'avais éprouvé moi-même et à quoi il ne fallait qu'un objet pour devenir une passion comme la mienne. J'embrassai tout cela d'un coup d'œil, les plus violentes tentations m'assaillirent, je les surmontai, et tu te souviens de ce que je te dis à ce sujet.

« A la messe je priai pour toi, pour moi, je voyais que je n'avais que la main à étendre pour saisir le bonheur; mes vœux, mes devoirs triomphèrent encore. Ce fut le plus affreux moment de mon existence.

« Rentré chez moi, j'eus un accès de dé-

lire, je maudis mon père, mon frère, tes parents, tous les hommes enfin. J'enfantai mille projets plus extravagants les uns que les autres. Le lendemain en te voyant je repris du calme, une sécurité trompeuse s'empara de moi, je crus que ta présence vaincrait cette passion sacrilége, qu'elle disparaitrait devant ta chaste innocence. Vaine erreur! je m'aperçus au contraire, au bout de quelque temps, non-seulement qu'elle existait toujours, mais encore qu'elle était partagée. C'est alors que ma tête se perdit entièrement, que ma santé se dérangea. Il fallait fuir ou succomber, je n'avais pas la force de l'un, et l'autre... je n'osais y penser. Cette idée bouleversait tout mon être; je ne sais où elle aurait pu me conduire si une aurore d'espérance n'avait pas lui pour moi.

« Je vis dans un avenir lointain peut-être, je vis le moyen de nous délivrer de nos liens,

de nous unir pour toujours à la face du monde. Cet avenir si lointain me rendit toute mon énergie, je ne te considérai plus que comme ma femme, et j'attendis patiemment ce qui vient de t'arriver : un aveu. J'ai redressé ma tête avec fierté, car il va m'être permis de m'élancer dans une nouvelle carrière où je n'aurai d'autres rivaux que mes rivaux en talents, je serai quelque chose, je reprèndrai ma place : et tu m'aimes, toi dont j'aurais payé un regard par tout mon sang, et tu m'as donné ce cœur si pur qui n'a battu que pour moi; cet amour est le premier sentiment, le seul peut-être qui t'occupe. Oh! quelle immense félicité! rien n'en peut donner l'idée. Ma bien-aimée, quand je suis-là, près de toi, je ne suis plus ambitieux, je ne hais plus les hommes, je pardonne tout ce qui est au-dessous de moi. Ton amour m'élève au rang des anges, puisque tu es un ange si parfait, toi! Il n'y a au monde qu'un

bonheur, c'est toi ; mon cœur se brise de joie et n'y peut suffire, être aimé de toi ! pour cela je consens à tout, au sacrilége, au déshonneur, au crime ; mais je connais les délices de la vie, tu m'aimes ! »

Et ses bras la rapprochaient encore de lui ; interdite, éperdue, exaltée par ce langage énivrant d'une passion violente, elle osa lever ses yeux qu'elle avait tenus baissés pendant ce long récit, qu'elle avait d'abord à peine écouté et qui avait fini par l'occuper tout entière, elle le regarda..... Qu'il était beau dans ce moment de triomphe et de délire !.... Ce regard si puissant sur elle, l'était mille fois plus encore alors : elle ne le repoussa pas, elle souffrit ses caresses.

— Et moi aussi, murmura-t-elle en cachant sa tète sur son épaule, et moi aussi je suis bien heureuse !

Il l'entendit, il écarta de sa main les voi-

les qui lui couvraient le visage, leurs yeux se rencontrèrent ; il y avait tant d'amour dans ces deux âmes vierges encore. Et bientôt, pour la première fois, les lèvres d'Anatole touchèrent celles d'une femme.

En ce moment la cloche sonna, elle les rappela à eux-mêmes. Suzanne se vit dans les bras d'un homme, exposée à tous les regards ; quelques secondes de plus, il ne serait plus temps de fuir : elle poussa un grand cri, baissa son voile sur son visage et se perdit dans les profondeurs du cloître.

Depuis ce jour, il n'y eût pas de repos pour la pauvre novice, tout ce qu'il y avait en elle de vertu, se révoltait contre les séductions du prêtre. Elle sentait, elle voyait le crime entre eux deux, elle cherchait un appui dans cette religion sainte qui n'en refuse à personne, et jusqu'aux pieds des autels, jusqu'au tribunal divin, elle retrouvait le tentateur qui éga-

rait sa raison. Elle ne s'approchait qu'en tremblant de la chapelle qu'elle regardait néanmoins comme son unique refuge; et bientôt après s'être démis de ses fonctions à la sacristie, elle demanda et obtint la permission de s'adresser à un autre confesseur.

Depuis la scène fatale du jardin, Suzanne avait senti s'éveiller en elle ce besoin d'aimer que Dieu nous donne à tous, et que le cloître ne peut qu'étouffer à demi par ses austérités. Suzanne, d'ailleurs, tout en étant d'une nature douce et placide, d'un caractère contemplatif et dévoué, avait l'imagination trop facile à frapper, et le cœur d'une bonté trop naïve pour ne pas sentir toutes les influences romanesques d'un homme aussi profondément passionné que l'était Anatole. Le devoir, ce puissant mobile des âmes candides, luttait en vain en elle contre les élans de sa jeunesse et de son cœur si désireux d'affection. En vain passait-elle des

heures entières agenouillée devant une image de la Vierge, en priant avec toute la ferveur d'une conscience timorée ; le calme passager que lui donnait la demi-extase de ses célestes inspirations ne pouvait résister aux douces émanations des fleurs, à l'air tiède du jardin, quand, le soir, elle allait y prendre ses récréations. Alors les souvenirs arrivaient en foule : sa vie, sacrifiée aux exigences du monde, au bien-être de son frère, au bonheur de sa famille, son isolement à jamais complet, et ce prêtre surtout, ce prêtre qui avait déroulé devant ses yeux ces pages si tristes d'une existence marquée au sceau de la fatalité. Cet homme, jeune, beau, dont un seul éclair de ses yeux prouvait la puissance énergique et la passion comprimée, et puis encore cette étreinte amoureuse qui brûlait toujours ses lèvres, ce serment que lui avait fait Anatole d'être bientôt l'un à l'autre, toutes ces funestes rêveries

s'emparaient avec une telle force de l'imagination de la malheureuse Suzanne que chaque nuit, en rentrant dans sa cellule, elle tombait affaissée sur son prie-dieu, comme ces pâles fleurs que l'orage a si tristement brisées, et que nulle rosée ne peut faire revivre.

La supérieure du couvent, inquiète de la prostration où se trouvait la sœur Suzanne, avait enfin consenti à ce qu'elle résignât ses fonctions de sacristine, et même à ce qu'elle prît un autre confesseur. La jeune recluse avait allégué à l'abbesse, pour raisons de ce changement, les occupations incessantes de l'abbé Anatole, et le désir qu'elle avait de suivre avec assiduité les conférences non interrompues d'un saint ministre de l'Évangile.

Le nouveau confesseur qu'avait obtenu Suzanne, était un de ces prêtres rares, à cette époque surtout où l'Église était une carrière plus souvent ouverte à l'ambition et à l'intri-

gue qu'à une sincère et véritable vocation. — L'abbé Dauvin avait près de soixante ans. Son front pur et ouvert, ses yeux doux et calmes, son sourire affable et compâtissant, annonçaient assez en lui cette pureté de l'âme si indulgente pour les fautes d'autrui. Toute sa vie s'était écoulée avec cette uniformité poétique des ruisseaux clairs et limpides qui ignorent les torrents. Aussi, quand le bon père Dauvin vit pour la première fois le visage pâle et douloureux de Suzanne, agenouillée au saint tribunal de la pénitence, il fut comme effrayé de l'expression des combats intérieurs qui se peignaient si tristement sur la physionomie de la jeune fille.

— Mon enfant, lui dit-il, confiez-moi vos peines comme à un père. La miséricorde de Dieu est infinie, et nous ne sommes sur cette terre que pour souffrir et obtenir par nos prières le pardon de nos fautes et le

bonheur des élus. Prions, prions ensemble, ma chère fille, implorons la grâce divine, et nous pourrons peut-être surmonter les périls de la vie qui nous sont envoyés d'en haut comme les épreuves d'un meilleur avenir.

Sœur Suzanne se prit à pleurer amèrement, et ce fut au milieu de ses larmes qu'elle déversa dans le cœur du saint homme toutes les douleurs, les appréhensions, les angoisses de ses tortures.

L'abbé Dauvin fut comme terrifié au récit de cet étrange et funeste amour d'un prêtre avec une religieuse. — Jamais dans toute son existence de confesseur, il n'avait été appelé à entendre d'aussi terribles aveux. — Son âme pure en était indignée, et pourtant sa commisération naturelle cherchait déjà de consolantes paroles pour cette brebis qui ne se trouvait encore que sur le penchant de l'abîme.

Nous n'entrerons point dans tous les détails de la vie presque mystique que le saint confesseur fit subir à sa pénitente après leur première entrevue. — Un calme, si non vrai, mais du moins apparent, s'était à peu près emparé de la jeune recluse. — Les paternelles paroles de l'abbé Dauvin, ses prières incessantes et son adoration pour l'image sacrée de la Vierge, avaient fait de Suzanne un de ces êtres à demi-résignés, qui s'éloignent peu à peu de la terre en élevant avec ferveur leurs âmes à Dieu.

La duchesse de Persac venait aussi, à des intervalles assez rapprochés, au parloir du couvent, et là, tout ce que le cœur d'une mère peut donner de tendres consolations à une fille bien aimée, la duchesse savait le donner à son enfant qu'elle avait cédée à Dieu, à ce tendre fruit de ses entrailles qu'elle devinait triste et malheureuse sans en définir ni en rechercher les causes.

— Suzanne, chère âme de ma vie, lui disait la duchesse, l'austère existence du cloître, éprouve, je le crains, votre faible constitution. J'ai appris avec joie que madame la supérieure vous avait autorisée à renoncer aux fatigantes fonctions que vous remplissiez dans le monastère. Je sais que vous avez embrassé la carrière religieuse avec liberté entière et une conviction profonde; mais ne vous arrive-t-il pas quelquefois, chère enfant, de regretter le monde et surtout les attraits irrésistibles que pourraient vous y donner votre naissance, votre famille et votre beauté? quelques troubles secrets ne viennent-ils pas agiter la candeur de vos secrètes pensées? n'aimeriez-vous pas mieux mener une existence plus mondaine?— existence que vos souvenirs et mes entretiens vous rappellent peut-être sans cesse.—Parlez-moi, Suzanne, avec cette naïve franchise que vous aviez étant toutenfant, avec cette confiance

profonde que l'on a toujours pour une mère.

— Je suis heureuse, ma mère, répondait Suzanne; et si parfois je vous parais triste et souffrante, c'est qu'hélas! je le sens, je ne puis atteindre à cette ferveur suprême qui fait de nous ici-bas des anges qui n'attendent plus que des ailes pour monter au ciel.

— Une dernière fois, Suzanne, s'écria la duchesse avec une voix tendre et pourtant empreinte d'une légère sévérité; je vous engage, dans votre intérêt tout personnel, pour la tranquillité de votre avenir surtout, à bien réfléchir à ce que vous me dites. Je veux croire à la véracité de toutes vos paroles, et pourtant, je lis peut-être mieux au fond de votre âme que vous-même. Si vous devez succomber dans une lutte que j'ignore, ne vaudrait-il pas mieux, fille adorée, que votre mère trouvât pour vous un moyen de vous épargner d'amers chagrins, hélas! iné-

vitables? Dites-le, il en est temps encore; mes relations avec la cour de Rome me donneraient peut-être la facilité de faire rompre vos vœux.

— Non, ma mère; non, jamais, s'écria la jeune recluse, je ne renierai mes vœux. Je vous aime de l'amour le plus tendre, et je vous joints à toutes mes prières; mais ma vocation est irrésistible, je suis la fiancée de Dieu, à lui seul maintenant le pouvoir de diriger mes pas sur cette terre d'expiation.

— Adieu donc, cruelle enfant, dit la duchesse. Le cœur d'une mère peut se tromper dans sa sollicitude clairvoyante, et si je m'abusé, que l'Être suprême veille sur toi, puisque tu n'es plus sous les ailes maternelles.

Peu de jours après cette entrevue, par une belle nuit d'été, Suzanne était à son prie-dieu, dans sa cellule. Ses fenêtres qui donnaient dans le jardin de la communauté, étaient ou-

vertes; l'air était pur, balsamique et si calme, que nul souffle ne faisait vaciller la frêle lumière de la modeste lampe appendue dans la cellule de Suzanne, au-dessus d'une image enluminée de la Vierge. Cette nuit, si belle et si étoilée, la quiétude mélancolique qui régnait dans la nature, le parfum des fleurs du jardin venant en douces bouffées se répandre dans les blonds cheveux de Suzanne, tout enfin, dans cette heure de silence, prédisposait la jeune fille à ces rêveries harmonieuses qui font vibrer dans les cœurs encore purs les cordes d'une lyre inconnue. — Cette suave musique intérieure, ces rêves qui n'ont pas de but, ne sont-ils pas les étincelles de ce feu divin que nous appelons l'amour? Il est de ces moments où la nature nous enveloppe de ses mille séductions, et où chacun de ses organes invisibles nous chante au cœur le mot : aimer. Ainsi, Suzanne était dans une de ces

extatiques prédispositions, mais ses pensées encore chastes se tournèrent vers l'Éternel; et dans une de ces ferventes prières, toute empreinte d'un céleste sentiment, elle ouvrait son âme virginale à son divin fiancé, à son Dieu tout-puissant et miséricordieux.

« Mon Dieu! s'écria-t-elle, en levant les yeux et les mains au ciel, c'est donc vous seul que j'aime, c'est votre majesté divine qui remplit mon être d'une affection que j'avais crue porter vers un autre! Ah! qu'un présage... » Mais à ces mots, et comme par une étrange coïncidence, un bouquet tomba sur les mains jointes de Suzanne, et une lettre se détachant du sein des fleurs, s'ouvrit comme par miracle sous les yeux de la jeune recluse, tremblante et clouée à son prie-dieu par une terreur invincible. Les yeux de Suzanne se portèrent machinalement sur la lettre, — elle ne pouvait en détacher ses regards; et par ce

phénomène si naturel d'une séparation momentanée de l'esprit et du corps, elle la lut plusieurs fois *sans la lire;* — peu à peu pourtant, chaque mot, chaque phrase, chaque pensée de cette lettre, vinrent frapper son cœur d'une commotion électrique, et les pleurs envahirent alors ses yeux, un frisson parcourut tout son corps, et par un autre phénomène non moins concevable, elle lisait et relisait les yeux fermés, cette lettre qui ne contenait que ces quelques lignes :

« Suzanne, chère Suzanne, le temps ap-
« proche où nous serons l'un à l'autre. —
« Nous l'avons juré, — ne l'oubliez jamais. —
« Si vous ne m'avez pas vu, si vous n'avez
« pas entendu parler de moi, c'est que, moi
« aussi, je porte ma pierre au nouvel édifice
« de l'ordre social, et tout cela, ma bien-
« aimée, pour que nous puissions bientôt

« rompre légalement les liens de nos vœux
« insensés et nous réunir pour toujours. L'a-
« mour m'a rendu fort et puissant. Notre
« premier baiser, notre baiser de fiancé, ne
« me brûle pas seulement les lèvres, c'est
« un incendie qui me dévore tout entier. C'est
« lui qui me donne l'énergie et la confiance, —
« car tu m'aimes comme je t'aime, Suzanne,
« et le jour de notre délivrance va bientôt
« sonner.

« Anatole. »

Cette lettre qui aurait pu faire deviner à un esprit plus clairvoyant que celui de Suzanne, toutes les passions qui fermentaient sourdement dans le cœur d'Anatole, et le triste avenir que se préparait cet homme, dont l'ambition longtemps comprimée n'allait plus connaître de bornes, n'eût, hélas! d'autre résultat pour la jeune fille, que d'impres-

sionner vivement son imagination déjà naturellement portée au romanesque. — Serait-il donc vrai, se disait-elle, qu'Anatole puisse faire rompre nos vœux? — que le Saint-Père (Le Saint-Père était pour cet être pieux et ignorant le seul arbitre tout puissant dans ce monde.) lui accorde cette grâce infinie, — oh! je pourrais l'aimer alors, lui si beau, si noble et si bon. — Anatole! chère âme de ma vie! — je te donnerais tout mon amour; — Dieu le veut puisque c'est en l'implorant que ta lettre m'est arrivée comme par sa volonté divine.

La froide raison venait lutter en vain contre l'imagination bouleversée de cette âme aimante et faible; — son éducation, ses principes, tout ce qu'elle avait entendu dire autour d'elle depuis son enfance, son naturel contemplatif, tendre et pieux, — rien ne pouvait résister à la terrible fascination qu'avait su produire Anatole. Il en était de Suzanne comme de ces

oiseaux que le serpent attire et qui, malgré leur instinct de conservation, voltigent de branche en branche et vont se jeter d'eux-mêmes dans la bouche béante du reptile.

Suzanne avait caché la lettre d'Anatole dans son sein, elle y avait joint deux fleurs du bouquet, ainsi qu'un symbole mystique de son union avec Anatole. — Suzanne priait encore, mais ce n'étaient plus que des cris d'espérance pour l'avenir qu'elle rêvait, et sa conscience timorée cependant l'empêchait de s'approcher du saint tribunal de la confession. — Aussi, le bon père Dauvin, inquiet du silence de sa pénitente, résolut-il d'éclaircir ses doutes et ses craintes. La jeune recluse reçut l'ordre de se rendre à l'église et d'avoir une conférence avec l'aumônier. Ce saint homme obtint aisément l'aveu de tout ce qui s'était passé, et ses pieuses exhortations, la vérité rigide qu'il fit luire aux yeux de Su-

zanne, rejetèrent l'infortunée dans les combats perpétuels de la passion et de la sainteté des devoirs.

Toutes ces douleurs intimes qui dévastaient le cœur de Suzanne, se renouvelèrent sans cesse, et l'histoire de ce drame intime devint tout aussi uniforme que le lit d'un torrent qui tantôt parcourt avec un calme apparent les rives émaillées de fleurs, et plus souvent encore, court, dévastateur, briser toutes les digues qui s'opposent au but qui l'attire.

Laissons pour un instant cette belle fleur agitée par le vent des passions, et revenons à l'abbé Anatole, dont l'existence avait entièrement changé de face, depuis que l'amour avait jeté son étincelle électrique dans le vaste foyer de son ambition et de ses désirs vainement contenus.

A cette époque de notre histoire, la France s'agitait convulsivement sous les sourdes me-

nées des philosophes et des soi-disant réformateurs : le roi n'était déjà plus qu'une ombre de puissance ; tout présageait les affreux malheurs qui devaient fondre sur notre malheureuse patrie. L'esprit républicain s'était développé, comme ces fléaux que Dieu nous envoie dans sa colère, et l'on voyait des nobles et des prêtres mêmes rêver les utopies du contrat social. L'abbé Anatole, avec son intelligence réellement profonde, n'avait que trop bien deviné tout ce qu'il y aurait d'avantageux pour lui à se mêler à toutes les intrigues de cette époque, et à poser pour ainsi dire des jalons au nouvel édifice qu'il voulait se construire pour l'avenir. Déjà très influent dans certains clubs jacobins, où il se rendait déguisé pour cacher son caractère de prêtre, l'abbé Anatole était parvenu, par la puissance d'une parole éloquente, à s'entourer de séides de toutes les conditions. Mais calme et pru-

dent dans ce qu'il entreprenait, il attendait qu'un grand coup fût frappé par d'autres que lui, pour jeter alors franchement *son froc aux orties*, et s'emparer d'une position politique que son habit de prêtre lui interdisait pour le présent.

En cas d'événements qu'il présageait, Anatole avait loué une petite maison peu éloignée du couvent où Suzanne se trouvait enfermée. C'était là qu'il avait à tout hasard fait préparer un logement convenable à deux personnes. — Un brave homme et sa femme habitaient seuls cette maison comme concierges. — L'abbé ne s'était fait connaître à eux que sous le nom de M. Merlin, et les avait prévenus que bientôt peut-être il leur amènerait sa femme.

Depuis, nous le répétons, que ce prêtre avait lâché la bride à ses passions, son caractère avait pris une forme nouvelle. Actif et infatigable, il prévoyait tout jusqu'aux moin-

dres détails. Joignant la ruse à la force, il savait plier à l'occasion, et tenir tête aux orages quand il pouvait les dominer.

Convaincu pour ainsi dire de son influence sur Suzanne, cet ambitieux profond ne s'occupait que de ses plans politiques, et il en était déjà venu à pouvoir reléguer au fond de son cœur un amour que ses désirs ne pouvaient encore contenter. L'amour n'était plus pour lui que la jouissance et la possession ; et c'est avec la patience des caractères énergiques qu'il attendait l'heure qui devait sonner l'accomplissement de ses projets sur la pauvre Suzanne.

Cependant la révolution marchait à grands pas. L'abbé Anatole, après avoir été membre des Etats-généraux, où il s'était fait remarquer par son talent oratoire et ses déclamations contre les abus, se trouvait à l'Assemblée nationale le jour où fut décrétée l'abolition des

couvents dans toute l'étendue du royaume de France. C'est à son instigation (on l'ignore probablement) que ce décret fut prononcé : premier acheminement à la liberté entière que voulaient se procurer Anatole et quelques mauvais prêtres comme lui.

Il avait trop d'astuce pour ne pas s'être donné de plus forts appuis que son seul mandat de député à l'Assemblée nationale : président d'un club de jacobins, lié d'amitié et d'intérêts avec plusieurs membres influents de la municipalité de Paris, Anatole se faisait souvent donner des missions qu'il ne remplissait avec zèle et adresse que pour obtenir la popularité.

A peine le décret sur l'abolition des couvents fut-il prononcé à l'assemblée, qu'Anatole se rendit à la municipalité et se fit investir de tous les ordres nécessaires au but qu'il se proposait. De la municipalité, il se rendit à la

petite maison qu'il avait louée, et prévint le concierge que dans quelques heures il amènerait sa femme qui venait de province ce jour-là même à Paris. Pendant que le concierge et sa femme préparaient tout pour recevoir leur nouvelle hôtesse, Anatole s'enferma dans son cabinet et écrivit les deux lettres que voici :

« Monsieur le comte,

« Vous avez été pour moi un père barbare
« et inflexible. Je vous le pardonne, à cause
« de ma pauvre mère qui est au ciel. Vous
« êtes cause que j'ai suivi une carrière en
« contradiction avec mes penchants et mes
« goûts. Vous m'avez forcé d'être prêtre, et
« je suis un mauvais prêtre. Ce que j'éprou-
« vais d'énergie et de noble ambition en moi,
« vous eussiez pu les faire tourner à la gloire
« de votre nom, au soutien de cette aristo-
« cratie dont vous êtes si fier; et je suis main-

« tenant un républicain, et je n'ai plus qu'une
« volonté, celle d'abattre l'orgueil de votre
« caste, et de fouler aux pieds vos préjugés.
« Je suis votre ennemi enfin, et à tout jamais
« séparé de vous... Je vous pardonne, ô mon
« père, non plus au nom de ma mère, main-
« tenant, mais pour la terrible punition de
« vos erreurs, mais pour le gouffre affreux où
« je suis tombé. Rien ne peut cependant m'ar-
« rêter dans mon but. Les premiers pas sont
« faits, je ne regarderai plus en arrière. Ainsi
« donc, mon père, c'est ma dernière lettre et
« mon dernier conseil. Fuyez, fuyez bien vite,
« allez rejoindre les vôtres à l'émigration : il
« en est temps encore; dans quelques jours
« peut-être, il serait trop tard, et je ne pour-
« rais que me perdre en voulant vous sauver.
« Adieu, mon père : une larme pour le passé,
« et un oubli éternel pour l'avenir.

« Anatole. »

Cette lettre, sèche et fatidique comme un arrêt du destin, n'indique que trop le cœur et les dispositions d'esprit d'Anatole, pour que nous en fassions le moindre commentaire.

Voici sa seconde missive.

« Madame la duchesse,

« Au milieu des tristes événements qui vien-
« nent fondre sur la France, une de ces épreu-
« ves terribles que le ciel nous envoie, va faire
« déborder le vase d'amertume de vos dou-
« leurs; que Dieu vous donne la force, ma-
« dame la duchesse, de supporter avec rési-
« gnation cette dernière infortune. Sœur Su-
« zanne était la fiancée de Dieu, elle est re-
« tournée vers lui. Son âme est montée vers
« le ciel, en murmurant le nom de sa mère.
« Ne la plaignez pas, madame la duchesse,
« elle était perdue pour vous dans ce monde,

« et elle prie là-haut pour celle qui lui a donné
« le jour.

« J'ai encore un dernier devoir à remplir
« auprès de vous, madame la duchesse; c'est
« de vous prier de fuir au plus vite cette Ba-
« bylone maudite. Les honnêtes gens ne peu-
« vent plus y demeurer en sûreté; et ce n'est
« plus qu'à des apôtres comme moi qu'il est
« permis de rester sur la brèche pour y at-
« tendre le martyre.

« L'abbé ANATOLE. »

On doit aisément comprendre les intentions d'Anatole, en lisant cette dernière lettre. Décidé à rompre toutes les entraves, ce prêtre, qui ne reculait devant aucun moyen, voulait isoler de tous, de la famille surtout, la proie qu'il avait convoitée, et en brisant lui-même les derniers liens qui l'attachaient à ses parents, il se croyait maître de se livrer sans

crainte et sans scrupules à tout son amour, à toute son ambition.

— Tout réussit à qui sait vouloir ! s'écria le prêtre orgueilleux ; dans quelques heures d'ici je serai le seul maître, le seul possesseur de Suzanne. Oui, à moi les premiers élans de cette âme chaste et pure ; à moi les étreintes de son premier amour, à moi les plaisirs et la volupté, à moi cette femme, au cœur candide et faible, que je pétrirai à mon gré comme une boule de cire. Je pourrai donc réaliser les plus beaux rêves qu'un homme puisse avoir, l'amour et la puissance : l'amour par Suzanne ; le pouvoir par l'éloquence de ma parole et la sûreté de mes actions.

Anatole cacheta ses deux lettres, et après s'être enveloppé d'un vaste manteau et coiffé d'un chapeau à larges bords, il sortit en recommandant de nouveau aux concierges de rester sur pied toute la nuit.

Après avoir traversé plusieurs rues désertes, quoiqu'il fit encore jour, le prêtre s'arrêta devant la porte basse d'une maison à apparence sinistre. Les murs étaient délabrés, et il s'en échappait, comme d'un antre de démons, des cris rauques et terribles ; tout le monde y parlait à la fois. Les mots vengeance, crime, sang, liberté, égalité, retentissaient au-dessus de tous les autres. — C'était un club de Jacobins. — Anatole entra. — A sa vue, un hourra général retentit sous les voûtes : — Voilà le président, — vive le président. — Quelles nouvelles nous apporte-t-il ? qu'il parle, qu'il parle.

Le prêtre s'avança lentement jusqu'à une espèce de tribune placée au centre de l'assemblée, et après avoir rétabli le silence par un geste, il s'exprima en ces termes :

« Citoyens,

« La France s'indigne enfin de toutes les in-
« fâmes menées des aristocrates ; chaque jour
« l'Assemblée nationale prend de nouvel-
« les mesures pour le bonheur de la patrie.
« Aujourd'hui encore, un nouveau décret vient
« d'être formulé. Ce décret ouvre les portes à
« ces infâmes repaires où des hommes et des
« femmes vivaient impunément des labeurs du
« peuple. L'abolition des couvents est déclarée.
« Voici le décret, voici l'autorisation de la mu-
« nicipalité pour aller nous-mêmes ouvrir les
« portes aux moines et aux religieuses, et les
« faire rentrer dans la vraie voie du bonheur,
« la fraternité et l'égalité générale. En avant
« donc, citoyens, et vive la liberté! »

— Vive la liberté! hurlèrent les cent voix à qui s'adressait Anatole, et tous se précipitèrent

à sa suite dans les rues tortueuses qui conduisaient à leur repaire.

Il était entre huit et neuf heures. L'atmosphère était lourde, le ciel couvert de nuées orageuses. — Les religieuses étaient assemblées au réfectoire pour prendre le repas frugal du soir. Une sœur lisait à haute voix la vie de Sainte-Thérèse, lorsque tout-à-coup sa lecture fut interrompue par un bruit épouvantable qu'on faisait à la porte du couvent. des cris, des imprécations, de violents coups de crosses de fusils donnés sur les portes, étaient de temps à autres dominés par une voix forte qui s'écriait : « Ouvrez, de par la loi et la nation, ouvrez. » — Les pauvres religieuses, frappées d'une terreur panique, se levèrent de table et s'enfuirent de tous côtés dans l'intérieur du couvent; la supérieure, non moins effrayée, mais plus calme, s'avança vers les

portes extérieures suivie de la tourière et de deux sœurs converses.

— Qui ose troubler ainsi le repos sacré d'une habitation du Seigneur, dit-elle à travers les ais mal joints de la porte.

— Allons, allons, répondirent plusieurs voix ensemble, pas tant de cérémonies, la vieille, ouvre tes portes si tu ne veux pas que nous les enfonçions. Que diable! nous venons te donner la liberté et tu te rejimbes. Dépêche-toi, où nous mettons le feu à ta case, et vous grillerez toutes en l'honneur de la sainte liberté, qui vaut bien à elle seule toutes vos coquines embéguinées.

— Silence! s'écria une voix que la supérieure crut reconnaître, nous sommes ici pour accomplir un acte légal, faisons notre devoir, et vous aussi, Madame; veuillez donc ouvrir les portes, je le répète, au nom de la loi et de la nation.

La supérieure, craignant l'exaspération de cette multitude forcenée si elle résistait davantage, et à demi-confiante dans la voix de celui qui avait l'air de dominer cette foule, fit un signe à la tourière, et les portes du couvent roulèrent sur leurs gonds.

A la vue du premier homme qui entra, la supérieure ne put s'empêcher de jeter un cri de surprise et d'effroi, car, malgré le déguisement qu'il portait, la religieuse avait reconnu l'abbé Anatole.

— Silence ! s'écria ce dernier, pas un mot, faites semblant de ne pas me connaître, je viens plutôt comme un protecteur; faites ce que je vais vous ordonner, et je pourrai peut-être vous sauver des fureurs de cette populace effrénée.

Alors, élevant la voix :

— Madame, s'écria-t-il, faites apporter ici, dans cette salle, à ces braves qui m'accompagnent, de quoi les restaurer d'un jeûne qu'ils

savent supporter avec patience pour le saint nom de la liberté.

— Vive le président ! s'écria la foule, et en peu d'instans, grâce à l'empressement de la supérieure et des quelques serviteurs qui se trouvaient dans le couvent, des tables furent dressées et le vin coula à larges flots au milieu d'horribles imprécations et de grossières impiétés.

Pendant que l'orgie avait lieu, Anatole s'était rendu près de la supérieure, et après l'avoir mise au courant des événements qui se passaient, du décret qui venait d'être prononcé et des dangers qu'elle et toutes les religieuses couraient, dangers qu'il avait cherché à atténuer par un ordre soi-disant obtenu à la municipalité, sous le patronage de gens haut placés et défenseurs de la religion ; il engagea la supérieure à réunir tout le couvent, et à s'enfuir au plus vite dans un lieu sûr où elles pour-

raient attendre que les événements devinssent plus favorables.

— A l'archevêché, par exemple, ajouta le père Anatole, et ne tardez pas, car je ne pourrai, dans quelques instants, arrêter la fureur de ces insensés dont les cris sinistres viennent déjà jusqu'à nous. — Quant à moi, ajouta le prêtre, je suis venu ici pour vous sauver, et aussi pour emmener auprès de sa mère la sœur Suzanne dont la santé délabrée recevra des soins que vous ne pourriez lui faire donner dans l'espèce d'émigration momentanée que vous allez malheureusement subir. Allez, ma sœur, remplissons chacun notre mission, et prions Dieu de pardonner à nos bourreaux et de nous jeter un regard de compassion pour tous les maux que nous devons endurer.

Malheureusement, pendant qu'Anatole causait avec la supérieure, quelques religieuses, effrayées étaient venues se jeter au milieu de

l'orgie, comme ces voyageurs égarés et saisis de vertiges qui vont se précipiter dans le gouffre dont le tourbillon incessant les fascine et les attire. A leur aspect, tous ces hommes ivres se ruèrent sur elles en les accablant de railleries ciniques et voulant les forcer à boire avec eux, d'autres se précipitèrent dans l'intérieur du couvent, donnant pour ainsi dire la chasse à ces malheureuses fuyant de tout côté. La confusion était à son comble. Jetons un voile sur ces scènes d'horreur.

Anatole était parvenu jusqu'à la cellule de Suzanne. La pauvre jeune fille s'était réfugiée derrière son prie-Dieu, et là, les yeux égarés, la terreur empreinte sur toute la physionomie, elle tenait convulsivement serrée dans ses bras l'image sacrée de la Vierge.

—Suzanne, cher Suzanne, c'est moi, c'est votre fiancé! Vous êtes libre enfin, rien ne s'oppose plus à notre bonheur. Venez, car nous

n'avons pas de temps à perdre; une horde barbare a envahi le couvent; vous n'êtes plus en sûreté dans ces murs; je vous conduirai dans un asile où vous serez à l'abri de tous les malheurs.

— C'est donc vous, Anatole, s'écria la jeune fille en le regardant avec une douce émotion. Ah! vous venez pour me sauver, n'est-ce pas? Je me confie à vous et je vous suivrai partout?

Par un de ces élans si naturels aux cœurs purs et naïfs, Suzanne, sous l'impression de terreur causée par les événements qui se passaient au monastère, ne voyait dans l'abbé Anatole qu'un ange sauveur envoyé peut-être par le ciel pour la délivrer de l'affreux orage qui semblait fondre sur elle. Avec une confiance entière elle s'abandonna aux soins du prêtre qui, après l'avoir enveloppée d'un manteau, l'entraîna à pas précipités par les portes du jardin hors de ce couvent, où la

pauvre recluse avait trouvé, sinon le bonheur, du moins le calme que donne la prière.

Nous connaissons déjà la maison qu'Anatole avait préparée. c'est là qu'il introduisit Suzanne, et après l'avoir déposée sur un sofa, il se précipita à ses genoux, et, prenant ses mains dans les siennes, il la contempla longtemps avec ce regard magnétique et profond qui avait tant de puissance sur la jeune fille.

— Chère âme de ma vie, lui dit-il d'une voix douce et insinuante, tu peux maintenant m'aimer sans contrainte ; tes vœux sont brisés, les miens vont bientôt l'être, et le mariage sanctionnera nos vœux les plus chers. Mais tu ne réponds pas, mais tu es triste ; ne vois-tu pas combien je t'aime, puisque pour arriver à toi j'ai tout sacrifié, et ma famille et mon avenir.

— Oh ! si, je t'aime Anatole, je t'aime plus que mon frère, plus que ma mère chérie, je t'aime presqu'autant que Dieu ; car ton image

ne m'a jamais quittée ni dans mes rêves, ni même dans les prières que j'adressais à la Providence. Mais est-il bien vrai que nous puissions être heureux? les hommes ont-ils le droit de rompre les vœux que nous avons adressés à l'Éternel? Hélas! je suis ignorante des choses de ce monde, et malgré tout mon amour pour toi, une voix secrète me dit que je fais mal en t'écoutant. Oh! répète-moi, je t'en prie, que tout ce que nous faisons est bien, que nous n'offensons pas la Divinité, et que nous pouvons vivre à jamais ensemble.

— Ne redoute rien au monde, mon ange bien aimé, nous avons beaucoup soufferts tous les deux; ce sont de tristes préjugés qui nous ont entraînés dans une voie contraire à notre véritable vocation; le célibat et la retraite n'étaient pas faits pour nos deux âmes sœurs. Dieu a voulu qu'elles soient réunies, et c'est lui qui, au milieu des tourments qui peuvent nous

assaillir, nous accorde au moins la facilité de pouvoir supporter l'un par l'autre, les épreuves difficiles de la vie.

— Merci, merci, mon bien-aimé, je te crois, tu sais si bien faire disparaître tous mes doutes, mais puisque nous devons nous marier, je...

— Ah ! chère Suzanne, je sais ce que tu vas me demander, et j'allais moi-même t'en parler. Ta famille (et Suzanne fit un signe d'assentiment) doit-être informée de tous nos projets, et je le vois dans tes yeux, tu désires que je t'amène dans les bras de ta mère, de cette excellente mère qui t'aime si tendrement, et se joindra à nous pour accélérer notre union. Hélas ! ma pauvre enfant, je ne voulais pas t'attrister ; le duc et la duchesse de Persac et ton frère le marquis, ont été forcés de quitter Paris pour quelque temps. Tu ne sais pas, chère ignorante, les bouleversements de la France. Notre bon roi, mal conseillé, a fait des impru-

dences, le peuple murmure et déploie sa haine contre notre aristocratie. Les nobles, pour ne pas empirer la position du roi, ont le courage de s'expatrier jusqu'à ce que l'effervescence populaire soit calmée ; mais sois résignée, dans peu tu reverras ta mère chérie, et c'est avec son assentiment, que je t'ai menée dans cette maison, où les braves gens qui l'occupent, te considèrent déjà comme ma femme ; et c'est de cette manière que dans notre intérêt, à tous, nous nous mettons à l'abri d'investigations compromettantes pour notre salut à tous.

C'est avec de pareils discours aussi mensongers qu'ils paraissaient naturels, que le prêtre rusé endormait la confiance de Suzanne ; que dire de plus que le lecteur ne devine déjà. Anatole en quelques semaines était parvenu à séduire la malheureuse Suzanne. Sous divers prétextes habilement ménagés, il empêchait sa captive de sortir de la maison, et tous les jours

il lui apportait de traîtreuses consolations sur le sort de sa famille. D'un autre côté, Suzanne se trouvait heureuse ; presque rassurée sur ses parents, toute dévouée à son amour pour Anatole, elle ne doutait pas un seul instant de la réalisation prochaine de son mariage, et du complément de ses joies, en se voyant bientôt réunie avec son mari et ceux qu'elle chérissait le plus après lui, son frère et sa mère.

Les jours se succédaient pourtant sans amener aucun résultat, depuis quelque temps même, Anatole faisait de plus longues absences, son air était souvent grave et soucieux, et il restait absorbé des heures entières, par de profondes préoccupations. Suzanne savait calmer ses distractions pénibles, par les tendres cajoleries d'une amante dévouée, et Anatole recouvrait bien vite sa présence d'esprit, et il faut l'avouer, la fougue de sa passion bru-

lante qui embrâsait Suzanne et l'enveloppait comme dans un cercle de feu.

Anatole poursuivait avec cette inflexible volonté que nous lui connaissons, son but de liberté personnelle et d'ambition politique. Nous ne le suivrons pas dans toutes les phases de cette vie tourmentée, que chaque page de notre malheureuse révolution peut offrir au lecteur; nous dirons seulement en quelques mots, que l'abbé Anatole, se fit remarquer comme un des plus fougueux orateurs de cette fraction de la Convention qu'on appelait la montagne. Un des chauds partisans de Robespierre, il était parvenu à se faire nommer membre du tribunal révolutionnaire, et pas de jour ne s'écoulait sans qu'il envoyât des victimes à l'échafaud; sa rage se tournait principalement contre les nobles, et aucun de ces infortunés n'échappait à la fatale sentence; c'était un homme devenu tigre, et qui, comme

plusieurs de ses collègues de cette époque, allait cacher dans le sein d'une douce et candide jeune fille, ses griffes encore teintes du sang des martyrs.

Suzanne, la malheureuse Suzanne, la fille sainte et pieuse, Suzanne, la fille de la duchesse de Persac, avait été mariée sous l'arbre de la liberté. Suzanne avec Anatole! Suzanne la religieuse avec Anatole le prêtre, par quels infâmes mensonges, par quelle fascination étrange, Anatole avait-il pu faire une complice de cette âme pure et candide... Hélas! il n'est que trop vrai que les plus belles natures, si elles sont faibles, peuvent être entraînées jusqu'aux crimes, sans qu'on puisse pour cela accuser la pureté de leur cœur. Il en est de ces âmes tristement privilégiées comme des somnanbules qui parlent et agissent dans leur sommeil sans que leur raison les dirigent. Suzanne avait obé aux injonctions de celui qu'elle aimait, et

toutes les fourberies de son amant l'avaient, sinon convaincue, du moins laissée dans le doute. Cette pauvre recluse n'avait fait que changer de prison ; ses journées se passaient à prier et à attendre le retour de son époux ; partagée entre les remords et la profonde affection qu'elle avait pour Anatole : ce n'étaient qu'angoisses et tristes joies pour ce cœur meurtri. Tristes joies, car Anatole était devenu plus sombre que jamais ; son caractère dont une habile dissimulation avait sue jusqu'alors voiler la dureté, nous dirons même la férocité, apparaissait maintenant dans des éclairs terribles de colères, suggérés par sa vie de meurtre.

Un soir que la malheureuse Suzanne attendait avec anxiété le retour de son mari, un bruit inaccoutumé se fit entendre dans la rue ordinairement déserte où elle habitait : elle s'empressa d'ouvrir la fenêtre et de regarder si ce n'était pas Anatole fuyant devant quel-

ques malfaiteurs; un homme parut en effet au détour la rue, et apercevant une fenêtre ouverte et la lumière qui projetait vivement la silhouette de Suzanne sur le pavé, il s'écria :

— Sauvez-moi! au secours! je vous confie ma vie! une horde d'assassins me poursuit! je suis perdu si vous ne me donnez un refuge.

— Ouvrez! ouvrez vite, s'empressa de dire Suzanne aux deux braves gens qui lui servaient de concierges.

Et l'homme poursuivi escalada avec les forces de la peur les marches qui conduisaient à l'appartement de Suzanne, et tomba évanoui à ses pieds.

— Que faire? s'écria-t-elle, mon Dieu inspirez-moi, la physionomie de ce malheureux est douce et honnête, ce ne peut-être un criminel, ce doit être un de ces infortunés proscrits que poursuit la vengeance populaire; si du moins Anatole était là!

A ces mots, et comme si c'eût été un appel, des pas nombreux retentirent de nouveau dans la rue, la porte de la maison s'ouvrit, et Anatole apparut un sabre à la main, la ceinture tricolore à son côté et suivi d'une bande de forcenés armés de piques et d'armes de tout espèce.

— Mon ami, c'est un malheureux, un proscrit, sauve-le, s'écria Suzanne en se jetant au cou de son mari.

Les cris : à mort l'aristocrate! à la lanterne le traître! se firent entendre derrière Anatole, qui, d'un geste significatif indiqua la foule à sa femme et puis la repoussant avec une certaine dureté, il dit tout haut :

— C'est un noble, un ennemi de la patrie, à l'instant même il vient de s'enfuir de sa prison, vous voyez donc bien que c'est un coupable, que justice soit faite.

Et se retournant vers la horde sanguinaire :

— Qu'on s'empare de cet homme, s'écria-t-il.

Au même instant, le malheureux qui se trouvait étendu sur le parquet, la figure tournée vers le tapis, se réveilla comme frappé d'une commotion électrique, au son de cette voix terrible, et se dressant comme un fantôme sanglant devant Anatole, il s'avança lentement vers lui, le regard fixe et les bras croisés :

— Mon père! s'écria Anatole, le front courbé par la honte et la terreur.

— Oui! ton père qui vient se livrer à toi, pour que tu l'envoies à l'échafaud. Ne te souvient-il donc plus que tu as été maudit, que ce dernier crime manquait à tous tes forfaits, et que c'est la Providence qui m'a livré dans tes mains, pour qu'après avoir été apostat et assassin, tu deviennes parricide.

Anatole leva un regard suppliant vers son père en indiquant la foule attentive à cette scène, et élevant la voix, il dit avec force.

— Un bon républicain ne connaît que ses

devoirs, un vrai patriote n'a qu'une famille, la république, une seule adoration, la liberté. Qu'on emmène le prisonnier, il sera jugé demain.

Et pendant qu'on exécutait ses ordres, Anatole se pencha vers son père, et lui dit vivement :

— Niez tout, et je vous sauverai.

— Infâme, répondit le vieillard, tu n'as donc plus une goutte de sang noble dans les veines, que tu oses conseiller le mensonge à ton père. Va, âme de boue et de sang, j'aime mieux la mort que de manquer à l'honneur, je saurai être martyr, accomplis ton rôle de bourreau.

Anatole baissa de nouveau la tête et laissa entraîner son père. Mais à peine la porte fut-elle fermée qu'il se laissa tomber affaissé sur un siége. Suzanne le regardait avec un indicible mélange d'horreur et de compassion. Mais si l'homme paraissait abattu, la nature féroce l'emporta de nouveau, car se redres-

sant avec rage, cette bête fauve se mit pour ainsi dire à rugir dans l'appartement, maudissant tout le monde, et son père et sa famille, jetant au ciel d'affreuses imprécations, d'horribles défis.

Suzanne tomba à genoux et pria le ciel avec ferveur, mais le ciel resta sourd aux plaintes de la malheureuse, l'expiation devait être complète; Anatole se précipita sur sa femme avec fureur, la força de se relever en la meurtrissant.

— Pourquoi priez-vous lui dit-il, à quoi servent ces vaines simagrées, est-ce que s'il y a un Dieu il s'occupe de nous; venez-vous aussi me cracher à la face un passé dont vous êtes aussi coupable que moi. N'avez-vous pas renié vos croyances comme moi et pensez-vous un instant que je souffrirai la révolte dans ma maison, l'injure après la malédiction? Eh bien! si je suis un démon, je serai plus grand que Satan, et si je tombe dans le précipice

vous y tomberez avec moi. Soyons maudits ensemble.

— O Anatole, ne blasphémez pas ainsi, s'écria l'infortunée jeune femme, si ce n'est pour moi que ce soit pour votre père qu'on va traîner à l'échafaud, pour votre enfant que je porte dans mon sein ; votre enfant, entendez-vous Anatole, que ce doux espoir appaise vos fureurs et ne soyez pas mauvais fils, si vous voulez être bon père.

— Enfer et damnation, hurla le prêtre dont la colère avait atteint le paroxisme de la folie, des récriminations et des plaintes, des conseils à un juge du tribunal révolutionnaire. Qu'on les amène tous devant moi, père, femmes et et enfants, et je les condamnerai, et la hache du bourreau en fera justice.

Après ces effroyables paroles, il sortit comme un forcené, et ce ne fut qu'après avoir parcouru pendant plusieurs heures les rues

de Paris, sans but et sans regarder devant lui, qu'il s'arrêta haletant et comme poussé par une main fatale et invisible devant la porte du tribunal révolutionnaire.

— Le sort en est jeté, s'écria-t-il, l'enfer le veut, et il entra dans cette antichambre de la guillotine, qu'on osait appeler le sanctuaire de la justice.

Une foule compacte d'hommes et de femmes de tout âge et de toutes conditions était entassée sur les bancs des accusés qu'on aurait plutôt dû appeler le banc des victimes. Au milieu de ces infortunés qui tous savaient d'avance leur sort et l'attendaient avec courage et résignation, un vénérable vieillard à cheveux blancs se fesait remarquer par une noble physionomie, à la fois empreinte d'une céleste résignation et d'une de ces douleurs profondes qu'on ne pouvait attribuer qu'à quelqu'horrible mal-

heur , et non à la cruauté du supplice qui l'attendait.

C'était le père d'Anatole, leurs yeux se rencontrèrent, mais cette fois le regard d'Anatole fut implacable, comme s'il avait eu une vengeance à exercer.

Le tribunal entra en séance. Nous savons tous avec quelle effroyable rapidité, on ne jugeait pas, mais on condamnait des malheureux dont tous les crimes étaient d'être *accusés*. Le comte de...... (nous ne devons pas citer un nom honorable traîné dans la boue et le sang par un de ceux qui le portaient) fut aussi condamné à *l'unanimité*. Pas une voix ne s'éleva en faveur du vieillard et du père, qui donc aurait pu le faire? il n'y avait parmi ces juges qu'un parricide devenu bourreau.

— Merci, mon fils, dit le comte après avoir entendu son arrêt, je vous pardonne maintenant, vous me donnez la palme du martyre,

le jour n'est peut-être pas éloigné où vous me rejoindrez aussi sur l'échafaud, que Dieu vous inspire alors le repentir de tous vos crimes et qu'il vous pardonne comme je le fais en ce moment.

L'exécution de la fatale sentence eut lieu le lendemain, et depuis ce dernier crime qui mit le comble à ses forfaits, Anatole devint plus que jamais l'un des plus infatigables agens de cette époque sanguinaire.

Nous ne le suivrons pas dans l'effrayante série de tous ses crimes, car c'est déjà avec une profonde horreur que nous avons été obligés de nouer les faits trop malheureusement vrais de cette lugubre histoire. Arrivons bien vîte à la dernière catastrophe qui vint clore la carrière d'Anatole.

Suzanne dépérissait à vue d'œil et n'eût été le terme prochain de sa grossesse, ce doux espoir de la maternité, qui donne aux femmes

la force de supporter les plus poignantes épreuves, elle serait morte mille fois après toutes les secousses dont son existence avait été ravagée. Elle ne pouvait plus avoir d'amour pour Anatole, mais elle avait encore de la pitié pour le père de son enfant ; tout son avenir s'était reporté vers Dieu, elle avait voué intérieurement à la Sainte-Vierge le fruit qu'elle portait dans son sein et elle était prête à tout, car elle sentait instinctivement que l'heure de l'expiation n'était pas loin de sonner.

Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'elle eût aperçu Anatole. Des hommes à figures sinistres étaient venus le demander à plusieurs reprises. Inquiète, et malgré son état, Suzanne se décida un matin à aller à la recherche du seul être dont la destinée était irrévocablement attachée à la sienne, du moins elle le croyait.

C'était le 9 thermidor, des cris de réjouis-

sance retentissaient dans Paris, le régime de la terreur allait enfin cesser. Suzanne entraînée par la foule, se trouva portée malgré elle sur une place au milieu de laquelle s'élevait un infâme édifice de bois et de planches surmonté de deux énormes madriers peints en rouge, au haut desquels brillait un morceau d'acier tranchant dont les reflets fesaient baisser la vue. Un homme était là debout, regardant avec indifférence le peuple. Suzanne n'avait jamais vu la guillotine et le bourreau. Un galop de chevaux se fit entendre et l'on vit déboucher à une des extrémités de la place une escouade de gens à cheval accompagnant une charrette remplie d'hommes à figures hâves et consternées.

— Place! place! s'écria-t-on de toutes part, les voilà, les traîtres, les scélérats. A mort les terroristes!

— Tenez, voyez-vous là-bas, dit à Suzanne

un homme du peuple qui se trouvait auprès d'elle, ce petit qui a la face enveloppée d'un mouchoir teint de sang, c'est ce gueux de Robespierre, il ne l'a pas volé celui-là la guillotine; et Saint-Just, il était beau, le lâche, la peur lui a décomposé les traits. — Tenez, ma petite femme, dit l'homme en s'adressant toujours à Suzanne, en voilà un qui est le plus gueux de tous, c'est un ancien noble, un ancien prêtre, il a fait mourir son père sur l'échafaud, mais il va l'y rejoindre le scélérat.... La malheureuse Suzanne avait involontairement levé les yeux, la charrette passait alors auprès d'elle, au mot de prêtre, de noble, elle avait suivi le doigt indicateur de l'homme qui lui parlait et elle tomba évanouie en reconnaissant Anatole. Lui aussi, avait reconnu Suzanne, et le vent emporta les dernières paroles du prêtre expiant ses crimes; personne ne l'entendit et l'on ne put savoir si

la prière d'un père avait été exaucée, si les remords et le repentir s'étaient enfin emparés de cet homme à sa dernière heure.

Suzanne fut transportée dans une maison voisine, et là, toujours évanouie, au milieu d'horribles convulsions, elle donna le jour à une petite fille qui vit les premiers rayons du jour au moment où la hache fatale tranchait l'existence de son père.

Par un hasard providentiel, ce même homme qui s'était trouvé près de Suzanne lors du passage de la fatale charrette et avait transporté la jeune femme jusques dans la maison où elle venait d'accoucher. Cet homme, disons-nous, était un ancien et fidèle serviteur de la maison de Persac. Il reconnut Suzanne qu'il avait vu toute enfant, et après avoir donné quelqu'argent aux gens qui l'entouraient pour qu'on fût chercher un médecin, il éloigna les importuns et s'assit au chevet de l'accouchée.

Grâce aux soins intelligents du brave Georges (c'était le nom de cet ancien serviteur), l'infortunée Suzanne revint à la vie et à la santé, mais sa raison avait été altérée et ce ne fut que plusieurs mois après qu'elle recouvra ses facultés.

Georges avait une ferme en Bretagne, il y avait amené Suzanne et sa fille aussitôt que ces infortunées furent en état d'être transportées. Il fit venir une nourrice et lui confia la jeune fille, et après avoir tout préparé avec sa femme pour que Suzanne ne manquât de rien, il se dirigea vers une petite maison isolée et éloignée de quelques pas seulement de la ferme qu'il occupait.

Nous devons revenir sur nos pas et expliquer en peu de mots au lecteur ce qu'étaient devenus les personnages de cette histoire que nous avons laissés dans l'oubli. Après la lettre qu'Anatole avait écrite à la duchesse de Persac, le

duc, la duchesse et leur fils le marquis avaient émigré en Allemagne. Le duc était mort de désespoir de ne pouvoir continuer sa vie de luxe et d'insouciance, Le marquis s'était fait bravement tuer à l'armée de Condé; et la duchesse, retirée dans une modeste habitation sur les bords du Rhin, pleurait le triste sort de son mari et de ses enfants, car depuis la lettre d'Anatole, elle ne doutait pas que Suzanne ne fut morte.

L'abbé Dauvin, proscrit mais toujours fidèle à sa religion, s'était refugié en Bretagne, et c'est dans la petite maison où venait d'entrer Georges que nous allons retrouver ce bon prêtre dont la piété et les soins paternellement religieux donnés aux malheureux de la contrée, l'avaient rendu un objet de culte sacré pour tous les paysans d'alentour.

Après le récit que lui fit Georges des événements qui venaient de se passer, le bon père

Dauvin se leva vivement du fauteuil où le retenait ses infirmités et son grand âge ; et, aidé du fermier, il se rendit auprès de Suzanne qu'ils trouvèrent à demi-levée sur son lit, les yeux fixés à terre avec une morne stupéfaction.

— Mon enfant, pauvre âme égarée, dit le bon prêtre en s'approchant, revenez à vous, Dieu est miséricordieux ; si vous avez été coupable vous l'expiez cruellement ici-bas ; un monde meilleur vous sera ouvert.

— Qui me parle ? que me veut-on ? Oui, je suis prête ; me voilà. Je te rejoins sur la charrette, Anatole ; notre mariage va être béni par le bourreau. Ton père, ma mère aussi, ma fille, car j'ai une fille. Je l'ai rêvé. Allons ! allons, nous allons tous fêter le mariage et la naissance.... là-haut ; oui, là-haut... sur ces belles planches rouges...... du sang..... toujours du sang.... Mourir... ah ! c'est affreux !...

Et l'infortunée se mit à verser d'abondantes larmes, larmes bienfaitrices qui calmèrent peu à peu le cauchemar qui la poursuivait.

L'abbé Dauvin se mit à genoux ; Georges et sa femme l'imitèrent et tous trois élevèrent leurs prières à Dieu. Plusieurs mois s'écoulèrent, nous l'avons dit, avant que Suzanne ne recouvrit entièrement l'usage de la raison; mais, hélas! il aurait peut-être mieux valu pour elle ne pas renaître à la vie ; l'expiation devait être pleine et entière.

L'existence de Suzanne ne fut plus que larmes et remords, la vue même de sa fille ne la rendait que plus malheureuse encore en lui rappelant son effroyable passé, et elle finit bientôt par s'éteindre dans les bras du père Dauvin, dont les pieuses consolations ne purent jamais ramener la tranquillité dans cette âme brisée par le malheur.

Avant de mourir, Suzanne avait tout confié

au bon prêtre et sa vie et celle d'Anatole, et le vœu qu'elle avait fait pour sa fille; elle le supplia d'exécuter ses dernières volontés et d'élever sa pauvre enfant, qu'on avait baptisée sous le nom de Marie, dans les saints devoirs de la religion jusqu'à un âge où l'abbé Dauvin pourrait lui apprendre la vie infortunée de ses parents et l'expiation qu'en attendait sa mère.

L'abbé Dauvin, fidèle à la mission sacrée confiée au lit de la mort, éleva Marie dans un cercle d'idées si chaste et si pur, que la jeune fille elle-même s'était destinée au cloître avant la révélation du fatal secret de sa naissance.

Quand le père Dauvin lui eût confié la mission qu'une mère mourante exigeait d'elle, Marie supplia l'abbé de la faire entrer dans une communauté de ces saintes femmes qui ont voué leur existence aux malheureux.

La sœur Marie se fit remarquer parmi les

sœurs de la Charité par son assiduité aux chevèts des malades, par sa piété incessante et par une mélancolie pieuse qui la font encore de nos jours regarder comme une sainte.

Marie ne pleure jamais ; elle est sur cette terre comme la victime expiatrice de sa famille.

AU COMTE DE CLARAC.

III

Marguerite.

1

S'il est vrai que les beautés de la nature influent sur les penchants du cœur, s'il est vrai que le soleil ait des reflets pour nos pensées, et le ciel gris pour nos tristesses, s'il est vrai qu'on sait mieux aimer dans la saison des parfums et des fleurs, et que l'âme s'élève mieux vers lui à l'aspect de ces tableaux enchantés qui nous révèlent la puissance du créateur, il est des lieux qu'il faudrait fuir tou-

jours, il en est qu'il ne faudrait jamais quitter.

Dans l'une de nos plus belles provinces de France, je sais un fertile pays où l'on retrouverait des rêves à l'âge où l'on ne rêve plus, et du bonheur au seul aspect de la nature. Les arbres y sont plus beaux et plus verts, les moissons plus riches, les vassaux plus heureux ; les oiseaux y chantent mieux et les parfums y sont plus doux. Il semble que Dieu ait béni ce petit coin de la terre où l'on ne s'occupe du monde que pour en excuser les faiblesses et où l'on ne parle du ciel que pour en chercher la route.

Au milieu de ce charmant pays s'élève un château dont les tourelles rappellent la féodalité, dont les habitants, de père en fils, ont longtemps rappelé l'âge d'or, afin que tout fut en harmonie dans ce séjour de paix ; la vertu qui rapproche de Dieu et les splendeurs de la nature qui consolent de l'exil.

Par une belle soirée du mois de juin, au pied d'une des tourelles du château, était un groupe charmant qu'on eut voulu peindre tant le calme et la sérénité se devinaient dans chaque être qui le composait; c'était une jeune femme dans tout l'éclat de la jeunesse, ayant à ses pieds une petite fille brune comme elle et sur ses genoux une autre plus jeune encore; c'étaient deux jeunes gens parfaitement beaux, appuyés l'un sur l'autre et qui semblaient s'aimer comme des frères; c'était enfin une gracieuse jeune fille qui donnait à chacun un sourire en effeuillant des roses, et qui était dans l'âge heureux où l'on se demande souvent si l'on pourra jamais cesser d'être jeune, et si la mort n'a pas ses jours d'oubli!

La jeune femme était la châtelaine du manoir; elle s'appelait la comtesse de Valbrun; la jeune fille s'appelait Marie; de ce doux nom qui veut dire aimer, de ce nom qui devrait

toujours porter bonheur, quant aux jeunes gens, l'amitié seule les unissait, et cette amitié, quoique vive, était récente. L'un était Jacques de Valbrun, l'autre était le frère de Marie; tous deux, avec le même bonheur, avec le même orgueil, contemplaient ce tableau charmant de la beauté et de l'innocence.

— Ma chère Marguerite, dit enfin le comte, embrassez vos enfants et envoyez-les coucher; le sommeil leur vaudra mieux que vos baisers, quoique les baisers d'une mère soient ce que je sache de plus doux.

— Vous parlez comme un homme qui n'a rien à désirer, mon cher, dit, à voix basse, Édouard de Givry.

— Et vous, comme un homme qui ferait un péché d'envie.

Le jeune homme ne répondit pas; il se mordit les lèvres en manière de repentir et se tournant vers sa sœur, il fit pleuvoir sur sa tête

les roses effeuillées, par un mouvement machinal.

Marguerite, après avoir fait passer successivement les deux petites filles dans les bras de leur père, les présenta à Marie, puis à Édouard. Le jeune homme embrassa l'une et repoussa l'autre ; il n'y eut que la comtesse qui s'aperçut de cette distinction peu flatteuse pour la petite Berthe qui ressemblait prodigieusement à son père ; mais elle n'en laissa rien paraître et regarda ses enfants s'éloigner avec leur bonne en leur envoyant un dernier baiser.

— Savez-vous, Marie, que vous êtes jolie comme un cœur, avec toutes ces roses, dit la comtesse à la jeune fille, pour rompre le silence qui avait suivi le départ des deux enfants. Savez-vous que votre frère s'entend merveilleusement à vous embellir, et que vos cheveux noirs s'encadrent si bien sous ces fleurs, que je m'amuserai demain à faire votre portrait, de

souvenir, et que je suis sûre que M. Edouard voudra l'essayer aussi.

— Mon Dieu! Madame, vous me feriez rougir, si je ne pensais que vous voulez vous moquer de moi; mais je sais bien le moyen de me venger.

Et se penchant à l'oreille de la jeune femme, Marie dit tout bas, d'un air triomphant :

— Ce n'est pas mon portrait qu'il fait, de souvenir, Madame, c'est le vôtre, je l'ai vu !

— Je n'en crois rien, dit Marguerite, en rougissant; mais vous êtes une indiscrète et vous méritez que je vous gronde. Si vous ne vous êtes pas trompée, ce portrait est sans doute une surprise que votre frère ménage à mon mari; vous ne deviez pas le trahir.

— Je ne trahis pas les secrets qu'on me confie, Madame; mais je trahirai toujours les secrets qu'on voudra me cacher; d'ailleurs ce portrait me porte malheur; il me fait gron-

der par tout le monde ; mon frère m'a appelée curieuse, comme vous m'appelez indiscrète ; il m'a fait jurer de n'en pas parler devant M. de Valbrun ; mais il avait oublié de me défendre de vous le dire.

— Eh bien ! moi, je vous défends d'être une seconde fois indiscrète ; vous feriez de la peine à votre frère et je vous en saurais mauvais gré : Gardons ce petit secret à nous deux ; le promettez-vous, Marie ?

— Je vous le promets, Madame.

Tandis que la comtesse et la jeune fille échangeaient ces paroles, l'une avec malice, l'autre avec contrainte, M. de Valbrun parlait de ses chevaux et de sa meute, à son compagnon, qui l'écoutait sans l'interrompre, ou plutôt qui l'écoutait sans l'entendre.

On se sépara bientôt ; une réserve momentanée s'était glissée dans la conversation un

instant si animée. Il semblait que chacun eût le même besoin de solitude et de repos.

Tandis que les lumières disparaissaient peu-à-peu, à chaque fenêtre du château, M. de Givry pensait à Marguerite, Marguerite en pensant à lui, croyait ne penser qu'à Marie, et Marie s'endormait sans penser.

M. de Givry aimait Marguerite de toute la puissance de son âme; c'était une de ces natures passionnées et chevaleresques, comme il n'en existe guère plus de nos jours, comme il s'en vît tant au moyen-âge; il admirait toutes les femmes et n'en aimait qu'une seule, et s'il prodiguait les tendres regards, il savait garder ses soupirs. La beauté pouvait le séduire, la vertu devait seule l'attacher. Une femme pouvait l'offenser sans qu'il songeât à s'en plaindre; il avait les illusions et la courtoisie d'un autre âge. Ce qu'il aimait en Marguerite, c'était moins sa beauté que son cœur ; c'étaient moins

ses magnifiques cheveux noirs qui retombaient en boucles sur une peau éblouissante de blancheur, que la brillante imagination qui lui inspirait les vers les plus touchants et les pensées les plus élevées, c'était moins sa taille imposante que son esprit cultivé ; enfin, c'étaient moins ses attraits que ses talents qui avaient su le captiver.

Jamais Édouard n'avait parlé d'amour à Marguerite ; mais quelle femme, même la plus modeste, ne devine pas l'amour qu'elle inspire ; mais quelle femme, même la plus pure, n'éprouve pas un instant de bonheur en se sentant aimée ainsi. M. de Givry méprisait trop les coquettes pour avoir pu se laisser prendre aux séductions perfides et aux regards trompeurs; la comtesse, sous ce rapport, ne ressemblait en rien aux autres femmes. Jamais la pensée d'un triomphe n'avait fait briller ses yeux, jamais le désir d'une conquête n'avait

occupé son esprit, jamais, enfin, la coquetterie, ce défaut dominant de la femme, ne s'était révélée en elle. Elle avait plu sàns vouloir plaire, n'était-ce pas triompher deux fois! Marguerite, en s'apercevant de la passion d'Édouard, éprouva un moment cruel d'irrésolution. Son devoir était-il de fuir le danger ou de le combattre, en opposant la réserve et la prudence à ces hommages silencieux qui sont plus séduisants que les plus folles déclarations, et plus doux que les plus douces paroles. La comtesse aimait son mari comme elle en était aimée, et une seule tache ternissait le noble caractère du comte, M. de Valbrun était jaloux.

Ayant trop d'esprit pour ne pas comprendre qu'il s'exposait au ridicule, M. de Valbrun mettait tout son art à cacher ce triste égarement de son cœur. Il croyait à la vertu de sa femme, et sans la soupçonner, il la surveillait

toujours: enfin, la jalousie était chez lui un invincible penchant, plutôt qu'une crainte raisonnée; c'était le côté faible de son organisation, et non le résultat d'une expérience funeste. Mais, la jalausie qui s'exhale est moins dangereuse que la jalousie concentrée; l'une ressemble à la colère dont on connait toute la force; l'autre à la perfidie qui se cache comme le serpent sous les fleurs, et dont on ne devine pas tout le venin. Marguerite avertie par l'instinct de son cœur avait souvent ménagé cette faiblesse, dont elle avait déjà souffert, et ne s'en était point offensée; car on pardonnera toujours ce sentiment qui ne blesse que lorsqu'il paraît fondé. Fuir Édouard, n'était-ce pas instruire le comte, qui, semblable à tous ceux qui veulent éloigner les soupçons et affectent les défauts les plus opposés à celui qu'ils ont intérêt à cacher, parlait sans cesse de sa confiance, et se moquait de la jalousie.

Marguerite résolut donc de soutenir bravement l'épreuve. Aimable et gracieuse pour M. de Givry, lorsque son mari était présent, elle savait éloigner lorsqu'ils se retrouvaient seuls toute conversation qui eût pu amener un élan de la part du jeune homme, et tout sujet qui eût pu ressembler à une allusion, avec un art infini, car se laisser deviner eût été une faute irréparable; elle savait, sans l'affliger, refouler la passion d'Édouard jusqu'au fond de son cœur, comme la digue arrête le flot, comme la mère arrête d'un regard l'enfant qui la menace de sa colère impuissante, comme l'Arabe arrête la fougue de son cheval avec une parole, avec une caresse.

Entre ces deux écueils, Marguerite restait heureuse et calme, ne heurtant pas plus la jalousie du comte qu'elle n'encourageait l'amour d'Édouard, se félicitant de n'avoir pas brisé, par d'imprudentes paroles, l'amitié qui unis-

sait Jacques et M. de Givry, et se répétant cependant que quelles que soient ses intentions, quelle que soit sa pureté, une femme doit toujours veiller sur son propre cœur, et craindre un moment de faiblesse, lorsqu'elle a inspiré une passion sérieuse.

Peu éloigné du château de Valbrun, le château de Valcourt qui appartenait à M. de Givry, était souvent le lieu de rendez-vous de tous les chasseurs du pays. M. de Givry avait donc accepté avec reconnaissance l'offre de la comtesse, qui lui avait proposé de garder Marie avec elle une partie de l'année, afin de surveiller l'institutrice qu'on avait choisie pour elle, et de rendre à la jeune fille, par sa tendresse de sœur, ces doux épanchements et ces tendres conseils dont elle devait être privée, puisqu'elle avait perdu ses parents et que son frère était l'unique appui de sa vie.

M. de Givry s'abandonnait donc sans re-

mords à la passion qui remplissait son cœur; jamais il ne s'était dit que l'honneur et l'amitié lui prescrivaient un douloureux sacrifice. Lorsqu'il se rendait à Valbrun, il ne se demandait pas s'il y allait pour accomplir un devoir fraternel, ou pour obéir à un penchant irrésistible; mais il y allait, comme on va toujours, quand c'est la passion qui entraîne; comme on court vers l'abîme, quand l'abîme est couvert de fleurs, comme on s'endort sous cet arbre du désert dont l'ombrage est séduisant et dont la senteur est mortelle.

Deux jours s'étaient passés depuis que Marie avait trahi le secret de son frère. La rougeur de Marguerite, le sourire malicieux de la jeune fille, rien n'avait échappé au comte, échappe-t-on aux regards d'un jaloux? Ses pensées se reportaient toujours sur cette scène muette, et malgré le combat de sa raison contre sa dangereuse folie, il résolut de pénétrer un mystère

qui lui avait apporté de vagues soupçons.

La jalousie est comme la fièvre; elle cause d'abord une agitation qui n'est pas sans charmes, puis vient la douleur, puis vient le délire ; mais le délire de la fièvre est moins dangereux que l'égarement de la jalousie. Dans la maladie la folie ne vous inspire que des paroles insensées, dans la passion ce sont parfois des actions cruelles.

M. de Valbrun n'avait pas encore le délire, l'agitation qu'il éprouvait ressemblait à la douleur.

— Mon cher ami, dit-il à M. de Givry, un soir qu'il était seul avec lui et Marguerite, il m'est venu une heureuse inspiration et c'est vous-même qui me l'avez envoyée. Vous connaissez ma cousine, mademoiselle de Gourgy. Elle est belle et riche : eh bien! j'ai mis dans ma tête de vous la faire épouser ; j'ai une grande influence sur ma tante, ma tante

gouverne mon oncle ; vous voyez qu'il y a bien des chances pour que ma cousine devienne votre femme, si vous le voulez.

Le premier mouvement d'Edouard fut de regarder Marguerite qui avait pressenti ce mouvement et qui avait baissé les yeux.

— Mademoiselle de Gourgy est fort belle, en effet, reprit-il après un instant de silence, avant mon consentement il faudrait encore le sien et je doute que vous l'ayez, mon cher comte, je n'ai jamais été présomptueux.

— Entre nous soit dit, j'aime mieux la présomption que la fausse modestie. Vos craintes ne sont pas fondées, elles ne peuvent être sérieuses ; n'en avez-vous pas aimé de plus belles !

— Aimé soit ; ce n'est pas ce qu'il y a de plus doux, mais c'est ce qu'il y a de plus facile ; n'aime-t-on pas involontairement?

— La première fois toujours, la seconde fois jamais.

— Vous êtes bien désenchanté, mon ami, dit la comtesse qui devinait un orage sous ce calme affecté, et qui ne savait comment venir au secours d'Edouard.

— Je n'ai jamais compris qu'on put aimer les illusions; toute illusion n'est-elle pas un mensonge?

— Ce sont des mensonges si doux, qu'on ne songe pas à s'en défendre, que Dieu ne songera pas à les punir. Ils ne font de mal à personne et je crois qu'ils aident à vivre.

— Voilà bien les femmes! Les apparences leur suffisent, elles n'approfondissent rien; la vérité leur fait peur; je crois, ma parole, que la plus heureuse est la mieux trompée.

— Mon bon Jacques, dit Marguerite d'une voix si douce qu'elle fit tressaillir Edouard et arracha un sourire au comte, prenez garde de vous trahir; vous savez bien que je ne me suis

jamais plaint de mon sort. Ma sécurité serait-elle donc aussi une illusion !...

— Mais il me semble que nous voilà bien loin du sujet que nous traitions tout à l'heure, et je voudrais y revenir, reprit le comte. M. de Givry ne me paraît pas disposé à parler mariage ce soir, et ses amis doivent s'en occuper pour lui. Ma chère Marguerite, comme je compte plus sur votre éloquence que sur la mienne pour le persuader, je vous laisse tous deux et je vous charge du soin de le préparer à me faire une réponse favorable, car je suis si sincèrement attaché à mademoiselle de Gourgy qu'un refus m'affligerait.

Et M. de Valbrun sortit du salon en fredonnant un air de chasse. Après avoir traversé les deux pièces qui suivaient celles dans laquelle il avait laissé Marguerite et Edouard, il s'arrêta subitement, porta la main à son front comme frappé d'une idée lumineuse, puis sem-

bla hésiter; mais l'hésitation ne fut pas longue, et revenant sur ses pas, il entra doucement dans une petite pièce qui communiquait avec le salon et de laquelle il pouvait entendre la conversation de Marguerite sans risquer d'être surpris, puisque cette pièce était indépendante de tout passage et qu'on n'y entrait que rarement. M. de Valbrun n'avait-il pas un commencement de délire puisqu'il cédait si facilement à une faiblesse coupable, et qu'oubliant les nobles sentiments de sa nature, il se conduisait comme un homme qu'animent les sentiments les plus vulgaires et les plus vils.

— Il me semble aussi que mademoiselle de Gourgy serait une charmante sœur pour Marie, dit la comtesse, quand M. de Valbrun eût quitté le salon ; elle réunit les dons de l'esprit aux charmes de la figure. Ne la trouvez-vous pas bien belle?

— C'est une beauté accomplie.

— Votre éloge ne laisse rien à désirer et me donne bon espoir pour les projets de Jacques. Une femme si belle ne peut manquer d'être aimée.

— On n'aime pas une femme parce qu'elle est belle ; mais elle est belle parce qu'on l'aime, Madame !

— Voici une pensée bien consolante pour toutes les femmes qui ont plus de cœur que de beauté, dit Marguerite en souriant ; j'ai vu peu d'hommes parler comme vous, monsieur de Givry. J'ai vu peu de femmes ne pas envier ce que vous semblez croire inutile ; mais si ce n'est pas sa beauté, serait-ce son esprit ou ses talents qui vous séduiraient le plus dans ma cousine.

— Rien ne me séduit en elle, Madame, pas plus son esprit que ses talents.

— Vous êtes bien difficile, ou plutôt vous êtes bien dissimulé.

— Vous me jugez mal, Madame; mais permettez-moi de vous demander quel est le parfum que vous préférez ?

— Quoique je ne puisse deviner le rapport qui existe entre mademoiselle de Gourgy et un parfum, je veux bien vous dire que j'ai un goût prononcé pour celui de la violette.

— Permettez-moi de vous demander encore si vous ne croyez pas qu'il est des parfums qu'on puisse trouver plus doux que celui que vous aimez.

— Mon Dieu, c'est très permis, et je ne songe même pas à le trouver mauvais.

— Eh bien! Madame, tandis que vous dédaignez toutes les fleurs de votre serre pour une simple violette, veuillez ne pas vous étonner que la pensée qui m'est chère me fasse oublier toute autre pensée, même celle qui se rapporte à mademoiselle de Gourgy et à sa beauté : veuillez prier Jacques de ne plus me parler d'elle;

de ne plus me parler d'aucune autre. Je ne veux pas me marier, Madame, je ne me marierai jamais.

— Laissez-moi espérer que cet arrêt n'est pas irrévocable, monsieur de Givry, ma tendresse pour Marie, mon amitié pour vous me font souhaiter le contraire; aussi je n'accepte point cette parole comme un serment.

— C'est un serment, Madame.

— Que nous oublierons tous les deux; il en est de certains serments comme de toutes les illusions, le temps les détruit toujours. Je ne puis m'empêcher de regretter mademoiselle de Gourgy pour Marie si vous ne me permettez pas de la regretter pour vous.

— Ma sœur est heureuse, Madame, d'avoir su vous inspirer une affection si vive; vous l'aimez jusqu'à désirer que je me sacrifie pour elle.

— Ah! je ne vous croyais pas si ingrat..... je ne vous croyais pas injuste, ajouta Margue-

rite, comme si cette seconde épithète lui eût semblé plus convenable que la première.

— Ingrat ! je voudrais pouvoir l'être, Madame, vous apprendriez vite que je ne le suis pas.

— Je l'espère, car les ingrats me font pitié.

— Il serait plus charitable encore d'avoir pitié de ceux qui aiment que de ceux qui ne veulent pas aimer ; d'avoir pitié de ceux qui souffrent que de ceux qui font souffrir.

— Eh bien ! je ne suis pas de votre avis, je plains les méchants plus que les victimes.

La conversation fut interrompue par Marie, qui s'écria étourdiment en voyant l'air ému de son frère :

— Mon cher Édouard, est-ce que vous auriez eu, comme moi, le malheur de déplaire à madame Marguerite ; vous avez l'air si malheureux qu'on jurerait qu'elle vous a grondé aussi. Je n'en serais pas fâché. Voyons, de quoi s'a-

git-il? Est-ce de la lettre? est-ce du portrait? je n'ai pourtant pas parlé de la lettre.

—La lettre, le portrait; je ne sais ce que vous voulez-dire, reprit la comtesse d'une voix sévère qui en imposa à la jeune fille. Je ne me permettrai jamais de gronder votre frère, je n'ai aucun droit sur lui; mais si j'en avais sur vous, Marie, je vous dirais que si la vivacité est parfois une grâce, elle est souvent une faute, et que les plus aimables qualités peuvent se changer en défauts. C'est ainsi que la franchise peut devenir de l'indiscrétion, ne l'oubliez pas, mon enfant.

M. de Valbrun entra; à son tour il paraissait agité et parla brusquement à la comtesse. Quand on est mécontent de soi, ne devient-on pas facilement mécontent des autres?

2

Quelques semaines après l'épreuve inutile du comte, Marguerite et M. de Givry, tous deux à cheval, se dirigeaient dans une direction opposée à celle du château de Valbrun. Ils se rendaient chez une vieille tante de la comtesse, qu'elle avait l'habitude d'aller voir une fois par mois avec son mari. M. de Valbrun, au lieu de l'accompagner comme à l'ordinaire,

proposa à M. de Givry d'être le chevalier de sa femme. Édouard accepta avec empressement : Marguerite ne put s'opposer au désir de son mari, qu'elle ne s'expliquait que trop bien. Nos défauts ne sont-ils pas nos tyrans? Ne nous créons-nous pas volontairement des chaînes plus lourdes que toutes celles que nous redoutons; et tandis qu'on prend tant de peines pour arriver aux grandeurs, à la fortune, au repos, n'aurait-on pas trouvé la route plus sûre pour arriver au bonheur, si on voulait seulement essayer de se corriger de certains défauts qui gâtent la vie. — Enfin, puisqu'il entre dans les décrets de la Providence de nous imposer tant de souffrances, l'homme ne devrait-il pas employer cette volonté, que Dieu lui accorde, à éviter d'autres souffrances qui sont peut-être les plus difficiles à supporter, parce qu'on est deux fois malheureux, quand on est malheureux par sa faute?

M. de Valbrun ne songeait même pas à lutter, ne s'aveuglant pas sur la force de son funeste penchant. Il ne cherchait qu'à tromper les autres sur cette faiblesse indigne de lui, et tour à tour incapable de résister à sa jalousie, et honteux d'avoir été jaloux, il souffrait de la moindre épreuve, et pour mieux cacher ses soupçons, affectait une confiance bien éloignée de son esprit. Enfin, il craignait presqu'autant de se trahir que d'être trompé : voilà pourquoi espérant prouver la sincérité de son cœur, par cet acte de confiance inattendue, le comte avait prétexté une indisposition pour engager Marguerite à aller seule chez sa tante avec M. de Givry.

Tandis que Marguerite s'abandonnant au galop de son cheval, réfléchissait à sa position délicate, à ces deux passions qu'il fallait conduire et qu'un seul mot pouvait soulever, Edouard jouissait de son bonheur, oubliant les regrets

de la veille et les regrets du lendemain, il se disait que l'heure qui s'écoulait serait une des heures les plus heureuses de sa vie. On se contente de si peu, quand on aime! il regardait le ciel pur, il regardait Marguerite, se demandant si cette femme ne lui avait pas déjà fait entrevoir le bonheur des anges.

Marguerite, après avoir échangé quelques paroles insignifiantes avec M. de Givry, arriva chez sa tante, et ne lui fit qu'une courte visite. Une agitation qu'elle ne pouvait maîtriser cette fois, se révélait dans ses paroles ; elle se sentait plus humiliée que jamais par la jalousie de son mari, au moment où il semblait l'avoir réprimée; c'est que la démarche qu'il avait exigée d'elle pouvait être taxée d'inconvenance, et qu'une femme délicate préférera toujours sacrifier ses plaisirs et ses goûts à ses devoirs ; comment ne serait-elle pas froissée lorsque l'affectation remplacera la confiance?

N'aime-t-on pas mieux supporter une dure privation qu'un léger reproche, la délicatesse d'une femme ne doit-elle pas être respectée, comme sa faiblesse, et toute faute qui l'effleure n'est-elle pas irréparable, toute blessure qui l'atteint n'est-elle pas mortelle?

Plus la comtesse éprouvait d'embarras, moins elle voulait le laisser paraître; elle mit donc son cheval au pas.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle à M. de Givry, que ma tante, malgré ses rides et ses cheveux blancs, est le type de la grande dame? Lorsqu'elle a cessé de parler, on devinerait l'esprit à son regard, et la bonté à son sourire.
— Elle a fait bien des malheureux dans sa jeunesse.

— Moins que sa fille, assurément, la belle madame de Lancy.

Marguerite rougit, et Edouard s'en aperçut. Il se souvint qu'on lui avait fait dans le mon-

de la réputation d'avoir été le chevalier déclaré de madame de Lancy, et supposa en voyant la rougeur de la comtesse que ce bruit était parvenu jusqu'à elle.

— Ne trouvez-vous pas, Madame, lui dit-il, que le caractère de madame de Lancy est très facile à connaître ; je ne sais si nous la jugeons de même ; mais l'exaltation de cette femme me semble presqu'effrayante. C'est un cœur désenchanté qui n'a jamais connu le bonheur, et qui s'accroche à toutes les branches pour retrouver une illusion, même au prix de la raison ; une femme trop coquette pour sentir profondément, qui a besoin de briller comme une autre aurait besoin d'aimer, et qui choisit ses conquêtes comme on choisirait des fleurs ; prodiguant à chacun, selon ses mérites, les gracieux sourires et les regards enchantés ; incapable de garder pour un seul ce que le ciel lui a donné d'attraits et de séduction.

Ce portrait parfaitement juste, prouvait à Marguerite, mieux que toute autre parole, que jamais M. de Givry n'avait été attaché à madame de Lancy; elle le connaissait trop pour ne pas être sûre qu'il eût également ménagé la femme qu'il aurait pu aimer et la femme qui aurait repoussé ses hommages. M. de Givry était trop sûr de la pénétration de Marguerite pour ne pas être, à son tour, assuré qu'il avait d'un mot dissipé ses soupçons. C'est ainsi que, malgré tout, ils s'entendaient si bien, que Marguerite livrée à M. de Givry, redoutait moins que jamais un aveu, et qu'Édouard, pour la remercier de sa confiance, l'entourait plus encore de ses respects.

Ils venaient de reprendre le galop, allure favorite de la comtesse, lorsque tout-à-coup le cheval qu'elle montait, effrayé par une énorme pierre, se cabra, fit un bond énorme, et l'emporta avec une rapidité effrayante.

Dans le premier moment, Édouard ne chercha pas à l'atteindre, se souvenant que lorsqu'un cheval s'emporte, le bruit des chevaux qui le poursuivent redouble son ardeur ; mais quand il vit Marguerite abandonner les rênes et passer ses bras autour du cou de Tristan, désespérant de l'arrêter et ne pouvant plus supporter ses mouvements impétueux ni l'air trop vif qui l'étouffait, M. de Givry s'élança sur les traces de la comtesse. Il n'était plus qu'à quelques pas d'elle, lorsqu'il poussa un cri déchirant qui retentit dans le cœur de Marguerite; il venait d'apercevoir un précipice vers lequel s'élançait Tristan, et qui menaçait la comtesse d'une mort certaine. Faisant un effort désespéré, il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval; le noble animal, comme s'il eut deviné le danger et compris le désespoir de son maître, fit, comme avait fait Tristan, trois bonds qui l'en rapprochèrent. Alors, par

un mouvement plus rapide que la pensée, Édouard, d'un seul bras, entoura la taille de Marguerite, et, avec une force que la terreur avait doublée, il l'attira à lui. La jeune femme resta un instant suspendue, n'ayant pu dégager son pied de l'étrier, mais Tristan vint à son secours en lui donnant une secousse si forte que l'étrier resta au pied de Marguerite, et que, libre enfin de toute entrave, il pût recommencer sa course vagabonde.

La douleur que lui causa ce dernier accident, bien plus encore que l'effroi, avait glacé les sens de Marguerite ; elle perdit un instant connaissance. Édouard, dont les traits étaient couverts d'une extrême pâleur, la descendit de son cheval et l'étendit sur la terre. Cédant aux mouvements de son cœur, depuis si longtemps comprimés, cédant à son émotion, il l'appela d'une voix que la douleur rendait plus tendre.

— Marguerite! Marguerite! répondez-moi,

lui disait-il, comme la mère eût dit à son enfant ; et Marguerite, revenant à elle et entendant cette voix brisée, n'osait ouvrir les yeux. Dans cette léthargie qui suit l'évanouissement, elle se demandait si le danger auquel elle venait d'échapper n'était pas moins grand que le danger qui la menaçait encore, celui de prendre en pitié une douleur si profonde et un amour si pur.

Au bout de quelques instants, Marguerite put se lever. S'appuyant sur le bras d'Édouard, elle vit que son pied n'était pas foulé ; elle éprouvait cependant une douleur sourde qui gênait ses mouvements, mais qui ne l'empêchait pas de marcher. La pensée de raconter au comte son danger et son salut inespéré la fit tressaillir ; elle savait bien que ce serait exciter sa colère plus encore que sa tendresse, et son courage l'abandonna.

— Je vous en prie, dit-elle à M. de Givry, ca-

chons à Jacques un accident qui sans vous eût été mortel ; car il aurait le droit de me reprocher mon imprudence. Je lui avais promis de ne jamais monter Tristan, que la peur rend trop dangereux pour une femme, et je crois qu'il ne me pardonnerait pas d'avoir oublié ma promesse. Vous me sauverez ainsi des reproches mérités, et nous lui éviterons une douleur.

Édouard, trop heureux qu'on lui permît d'être discret, promit de garder le secret sur cette aventure ; la pensée d'un pareil secret avec Marguerite lui semblait déjà un bonheur capable de faire oublier tout ce qu'il venait de souffrir.

Lorsqu'en revenant à Valbrun, Marguerite serra ses enfants dans ses bras, ses yeux mouillés de larmes se tournèrent vers M. de Givry. Ce regard fut son seul remercîment.

5

Je ne sais rien de plus joli qu'un bal. Quoi de plus charmant que ces fraîches toilettes, que cette walse enivrante, quoi de plus doux que ces parfums qu'on y respire? Le bal, c'est un mot qui fait sourire une jeune fille, qui fait rèver la jeune femme, qui fait espérer le jeune homme. La mère aussi a bien sa part de joie : elle veut pour sa fille les triom-

phes qu'elle ne désire plus pour elle. Elle se souvient et elle espère : le souvenir n'est-il pas souvent la moitié de l'espérance?

Le grand salon du château de Valbrun avait été transformé en salle de bal. Des guirlandes de fleurs cachaient les vieilles tapisseries et étaient suspendues aux lustres, s'entrelaçant avec les bougies odorantes; de gracieuses jeunes filles, parmi lesquelles on remarquait surtout mademoiselle de Gourgy, formaient les quadrilles. Madame de Lancy semblait la reine du bal. Les jeunes gens l'entouraient, et son regard distrait, au lieu de répondre à leurs regards, cherchait celui qui la négligeait, comme pour venger de son indifférence les adorateurs qu'elle trouvait importuns ce soir-là, par miracle.

C'était la coutume du châtelain de Valbrun de donner une fête, chaque année, à la Saint-Jean, et jamais fête n'avait paru plus animée et

plus joyeuse. Marguerite, vêtue d'une robe blanche, n'avait jamais paru plus belle; la simplicité n'est pas la moins puissante des coquetteries.

M. de Valbrun et M. de Givry suivaient ses mouvements, l'un avec orgueil, l'autre avec douleur. Le comte semblait avoir oublié sa jalousie, il était fier des succès de Marguerite. L'amour-propre satisfait dispose à l'indulgence, et fait oublier bien des craintes. M. de Givry, au contraire, éprouvait un vague sentiment de tristesse; il se sentait seul au milieu de tous ces indifférents, et pour admirer la comtesse, il n'avait pas besoin du suffrage de la foule, son cœur lui suffisait bien.

Depuis le jour où il avait sauvé la vie de Marguerite, sa passion s'était encore accrue. N'aimons-nous pas les êtres à qui nous sommes utiles avant d'aimer ceux qui nous ont fait du bien, et l'homme ne passe-t-il pas la moitié de

sa vie à être ingrat, et l'autre moitié à subir à son tour la douleur qu'il a infligée. Quant à Marie, elle était folle de joie. Les plus belles roses du parc ornaient sa tête et sa robe, et elle n'avait pu s'empêcher de se faire une révérence devant sa glace, en imitant la comtesse pour savoir si la grâce rêveuse de madame Marguerite pouvait charmer plus que sa folle gaîté.

— Vous vous amusez donc bien au bal? lui dit le comte en dansant avec elle.

—Si je m'amuse? voici une singulière question, Monsieur; quand j'aurai des enfants, quand je serai vieille comme madame Marguerite, je pourrai peut-être faire comme elle et m'ennuyer; mais à présent le bal est tout ce que j'aime.

— Et qui vous a dit que madame de Valbrun s'ennuyait au bal?

— Elle disait hier, pendaut que vous n'étiez

pas là, qu'elle aimait mieux une causerie avec ses amis, une promenade dans les bois, que la plus belle fête du monde ; mon frère a été de son avis ; mais cela ne m'a pas convaincue, parce qu'il lui donne toujours raison avant qu'elle n'ait parlé.

— Avez-vous remarqué cela ? dit le comte en devenant plus attentif.

— Et ne l'avez-vous pas remarqué vous, Monsieur?

— Je sais que votre frère est galant.

— Eh bien ! ajouta étourdiment Marie, il y a une chose que j'aimerais autant que le bal, mais que je n'aimerai jamais mieux, ce serait d'avoir auprès de moi un ami qui trouverait bien tout ce que je ferais, qui ne serait occupé que de moi, qui ferait toutes mes volontés, qui regarderait mon portrait quand je serais absente, qui m'écrirait lorsque nous serions encore sous le même toit, qui rêverait de moi la

nuit et le jour, un ami qui m'aimerait enfin comme mon frère aime madame de Valbrun.

— Comment? est-ce que votre frère regarde toujours le portrait de Marguerite, est-ce qu'il lui écrit?

Ces deux questions, adressées un peu vivement à la jeune fille, lui firent comprendre instinctivement qu'elle avait fait une faute; elle se souvint que parler du portrait, c'était manquer à sa promesse, et elle répondit avec un léger embarras :

— Mon Dieu! je ne sais pas s'il regarde toujours son portrait, mais il lui écrit quelquefois pour s'amuser.

— Et comment savez-vous cela?

— Parce que j'ai lu l'autre jour une lettre qui était tombée de la poche de mon frère et qui était adressée à madame Marguerite. Mais ce qui m'a paru le plus singulier, c'est qu'il lui avait écrit et qu'il ne comptait pas lui re-

mettre la lettre. Je n'ai pu m'empêcher de me moquer de mon pauvre frère, car je ne me donnerais certes pas la peine d'écrire pour moi toute seule : c'est trop ennuyeux.

— Et cette lettre vous a donc paru bien jolie, puisque vous voudriez qu'on vous en adressât de pareilles?

— Ah! oui, Monsieur, elle était bien jolie! Mais, regardez, n'avais-je pas raison? Voyez si madame de Valbrun n'a pas l'air de s'amuser plus en ce moment que toutes les dames qui dansent.

Le comte était redevenu sombre ; il regarda Marguerite qui causait dans un coin du salon avec un de ses cousins, venu tout exprès de Paris pour la solennité de la Saint-Jean. Leur conversation paraissait très animée, et lorsque M. de Valbrun, après la contredanse, eut reconduit Marie, il ordonna à l'orchestre de jouer une valse. Madame de Valbrun, toujours au

bras de son cousin, vint prendre sa place parmi les valseurs. M. de Valbrun chercha des yeux M. de Givry; il ne put s'empêcher de tressaillir en le voyant absorbé dans une muette contemplation; assis sur une banquette, et isolé des autres jeunes gens, il regardait la comtesse et paraissait souffrir. Ni les grâces coquettes de madame de Lancy, qui se pliait avec souplesse sous le bras de son valseur, ni la tenue modeste de mademoiselle de Gourgy, qui valsait en baissant les yeux comme une pudique Allemande, rien ne pouvait le distraire de sa rêverie, Lorsque le dernier coup d'archet se fit entendre, la sérénité revint sur son front un instant obscurci, et il se dirigea vers la comtesse. M. de Valbruu, qui n'avait perdu aucun de ses mouvements et qui avait deviné sa pensée, arriva avant lui auprès de Marguerite, et lui dit d'un ton sec :

— Ma chère amie, vous oubliez qu'une maî-

tresse de maison se doit tout entière aux gens qu'elle reçoit ; je vous en prie, sacrifiez la walse pour ce soir, je vous en saurai gré.

Puis il s'éloigna et alla inviter mademoiselle de Gourgy.

— Madame, dit alors M. de Givry, qui s'était approché, je vous prie de m'accorder la prochaine walse, j'espère que M. de Rieussac ne sera pas le seul heureux, et que les vieux amis auront leur part de faveur comme les nouveau-venus.

— Si le droit d'ancienneté était le premier de tous, répondit Marguerite en souriant, vous avouerez que mon cousin, que je regarde comme un frère, aurait droit à un privilége.

— Voici un mot qu'on ne connaît plus de nos jours, Madame, de grâce ne le faites pas revivre au bal ; là, comme ailleurs, il entraînerait des abus.

— Les grands mots de despotisme me don-

nent l'envie d'ériger ma salle de bal en royaume, et comme naturellement j'en suis la souveraine, j'aurai le droit d'abuser de mon pouvoir sans donner à personne celui de se plaindre. Je walserai donc avec mon cousin et je ne walserai pas avec d'autres.

— J'aime mieux vous croire un peu coquette pour ce soir, que de penser que vous voulez être despote ; vous auriez là une maladie incurable. Mais, Madame, ni votre royauté, ni vos beaux yeux ne m'empêcheraient de me plaindre. Parlons sérieusement ; est-ce pour la prochaine walse ?

— C'est très sérieusement que je la refuse, répondit Marguerite, qui se souvenait que la prière de son mari était un ordre.

— Vous me refusez ?

— Hé ! mon Dieu oui.

— Mais comme vous n'êtes pas encore un tyran, vous me direz bien pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas.

— Ce n'est pas une raison.

— C'est bien la meilleure.

— Je ne vous reconnais pas ce soir, Madame, car si je parlais à une autre femme je la trouverais bien capricieuse ou bien coquette.

— Voilà deux charmants défauts. Lequel me donnez-vous, Monsieur?

— Vous ne voudriez pas m'affliger, reprit Édouard, et je vous demande en grâce de walser une fois avec moi.

— Oh ! vous êtes incapable de vous affliger pour si peu, et je ne compte plus walser de la soirée; ainsi, n'en parlons plus, je vous en prie.

Édouard s'inclina sans répondre ; mais une expression indéfinissable se peignit sur ses traits. Marguerite sentit battre son cœur en voyant une larme rouler dans les yeux de celui qui avait acquis des droits sacrés à sa recon-

naissance en lui sauvant la vie, et à son amitié en lui épargnant une révélation qui ne pouvait lui apporter que des regrets amers; involontairement, elle lui tendit la main, oubliant la foule qui l'entourait, les regards jaloux de son mari, et le sentiment étrange qu'elle pouvait exciter dans l'esprit d'Édouard; mais sa main retomba sans avoir été pressée. M. de Givry gardait le silence et souffrait d'une douleur inconnue. Jacques, qui les surveillait tous les deux et qui avait deviné le refus de Marguerite et sa réparation, ressentit plus fortement que jamais cette agitation cruelle qui s'était un instant évanouie et que le moindre incident ne devait que trop tôt exciter.

Il en est des souffrances de l'âme comme des souffrances du corps. Tandis que certains malades, par une étrange fatalité, prennent à plaisir le poison qui doit les tuer au lieu du remède qui pourrait les guérir; certains êtres,

malades aussi, éprouvent le désir insensé de s'enivrer de ce poison moral, plus lent mais aussi sûr que l'autre; et il y a une fascination dans la douleur comme il y en a dans le regard de ces reptiles venimeux qui attirent à eux leurs victimes pour mieux se repaître de leur propre férocité avant de l'assouvir. Ce fut un sentiment de cette nature qui poussa M. de Valbrun à profiter de l'inconséquence de Marie et à l'interroger encore. Tout disparaissait à ses yeux, devant cet enfant qui avait le pouvoir de le faire souffrir, et le mot qui devait déchirer son cœur était attendu avec une impatience fiévreuse telle qu'il n'en avait jamais ressenti, en espérant aux mots qui consolent et qui font vivre.

Marie accepta en souriant la seconde invitation du comte pour une contredanse; elle ne remarqua point l'altération de sa voix. Les parfums, la musique, la danse et ses succès lui

avaient tourné la tête; à cet âge, le plaisir fait oublier la douleur, le plaisir ferait méconnaître le bonheur.

— Combien avez-vous manqué de contredanses? dit le comte à la jeune fille.

— Mais j'ai toujours dansé, dit-elle, d'un petit air piqué, n'y avez-vous pas fait attention?

— On ne peut pas tout voir, et quoique vous soyez charmante, j'ai été obligé de m'occuper aussi de tout ce monde, de mes amis... de votre frère.

— Ah! ne me parlez pas de mon frère, je le boude; il m'a refusé de danser avec moi, mais je n'ai pas besoin de lui.

— J'en suis persuadé; mais pourquoi vous a-t-il refusé?

— Connaissez-vous le jeu des ricochets?

— Je les connaissais avant que vous ne fussiez née.

— Eh bien! Madame, Marguerite n'a pas voulu walser avec mon frère, et mon frère n'a pas voulu danser avec moi. Est-ce juste?

— Et c'est la raison qu'il vous a donnée?

— Oh! mon Dieu non, mais je l'ai bien devinée.

— Vous êtes plus fine que je croyais.

— C'est-à-dire que vous me supposiez fort sotte.

— Assurément vous ne me laisseriez pas longtemps dans l'erreur, mais je n'ai jamais eu celle-là; je crois, au contraire, que rien ne vous échappe.

Il fallut danser; c'était le tour de Marie, un malin sourire entr'ouvrait ses lèvres pendant qu'elle figurait, un souvenir parut traverser son esprit, c'était ce que le comte espérait. Lorsqu'elle revint à sa place, elle lui dit d'un air mystérieux :

— Savez-vous pourquoi Lara, ce beau che-

val que j'aimais tant, est retourné à Valcourt ?

— Mon Dieu non.

— Moi, je le sais. Savez-vous pourquoi mon frère veut à toute force que vous lui cédiez Tristan ?

— Pas davantage.

— Moi je le sais. Comment, vous ne savez rien de tout cela? oh! je vous aurais cru plus fin.

— Eh bien, rendez-moi aussi savant que vous, et je vous pardonnerai d'être plus habile que moi.

— Oh ! Monsieur, je ne puis pas vous dire cela, ce sont des secrets.

— Mais il est très permis d'avoir un secret à deux.

— A deux, oui, mais pas à trois, et vous me trahiriez, j'en suis sûre.

— Oh ! vous ne me connaissez pas.

— Non ! non, je ne vous dirai rien, décidément.

— Eh bien ! tenez, quoique vous ne me trouviez pas très fin, je devine que vous ne savez rien du tout.

Ce moyen si vulgaire produisit son effet accoutumé ; l'expérience est un bien que l'on n'acquiert qu'au prix de légères épreuves ou de leçons souvent bien dures. Marie entraînée par son amour-propre et n'éprouvant aucune défiance, dit au comte, d'un air triomphant :

— Ah ! vous croyez que je ne sais rien, Monsieur, vous allez voir. Mais il faut que vous me juriez de ne dire à personne, et surtout à madame Marguerite, que je vous ai fait une confidence.

— Je vous le promets.

— Oh ! ce n'est pas assez, je veux un serment.

— Eh bien ! je vous le jure.

— Eh bien ! monsieur Lara est retourné à Valcourt parce que ce pauvre animal est malade, et que mon frère ne veut pas qu'on le sache. Il l'a ensanglanté avec ses éperons le jour où il a conduit madame de Valbrun chez sa tante ; et Lara est allé se faire guérir chez lui. Mais ce n'est pas tout.

— Continuez.

— Ah ! c'est que l'autre secret est un secret bien plus grand.... il vous intéresse.... Il m'a fait pleurer !

— Voyons ! voyons !

— Cette fois il s'agit de Tristan. Figurez-vous que Tristan a emporté madame Marguerite, qui a perdu son étrier et qui aurait été tuée, Monsieur, si mon frère ne lui avait pas sauvé la vie ; ils ne vous ont rien dit de toute cette aventure de peur de vous faire de la peine ; mais comme les chevaux sont revenus out en désordre, mon frére a donné de l'ar-

gent au cocher pour se taire. Le palefrenier ne l'a dit à personne qu'à la femme de chambre, parce qu'il doit l'épouser ; la femme de chambre ne l'a dit qu'à ma nourrice ; puis ma nourrice me dit tout, c'est bien naturel. Vous voyez bien, Monsieur, que je sais pourquoi Lara est retourné à Valcourt, et pourquoi mon frère veut acheter Tristan.

— Vous êtes un vrai lutin, dit le comte en se mordant les lèvres jusqu'au sang, pour cacher son émotion.

— Et vous, Monsieur, soyez discret ou je ne vous aimerai plus du tout.

— Votre dernière menace m'effraie plus que la première ; mais soyez tranquille et recevez mes remercîments pour votre confiance, je la mérite tout entière.

M. de Valbrun ne voulait plus interroger. Que lui restait-il à apprendre ? Après lui avoir caché le danger qu'elle avait couru et la recon-

naissance qu'elle devait avoir pour son sauveur, quel secret Marguerite pouvait-elle cacher encore, si ce n'était celui de son amour, d'un amour coupable auquel elle s'abandonnait lâchement, auquel elle céderait tôt ou tard? Ce moyen n'était-il pas la preuve d'une trahison? Cet ami sur lequel il comptait, cette femme qu'il adorait ne s'entendaient-ils pas pour vouer sa vie au désespoir et à la honte? Vainement le noble caractère de Marguerite, les sentiments d'honneur d'Édouard, venaient combattre dans la pensée du comte ses soupçons et ses terreurs ; la pureté de Marguerite, les principes d'Edouard, tout cèdait à l'amour, la sécurité ne pouvait plus être qu'une illusion, le doute qu'un égarement. Et tandis que le comte éprouvait toutes les tortures de la jalousie ; tandis que son âme était livrée à la colère et à la douleur, il lui fallait étouffer ses angoisses et les cacher sous un sourire ; le bruit

de la musique lui donnait le vertige ; ces gens qui dansaient lui paraissaient insensés, et l'air de candeur de Marguerite lui semblait une profanation de la vertu.

Enfin le bal cessa. M. de Valbrun sut se contenir et se promit d'attendre encore avant de faire un éclat, avant de rompre une amitié que chacun connaissait, avant de se venger de la femme qui portait son nom. Il put sans se trahir tendre la main à M. de Givry et baiser le front de Marguerite ; mais lorsqu'il se retrouva seul, des larmes de rage s'échappèrent de ses yeux ; la nature reprenait ses droits. C'est ainsi que l'homme, quand il ne brise pas ses passions, est brisé par elles ; c'est ainsi que le vaisseau, longtemps tourmenté par la tempête, finit toujours par s'engloutir, parce qu'il a perdu peu à peu ses mâts et ses voiles ; c'est

ainsi que la douleur qui s'exhale est moins dangereuse que l'emportement, et moins à craindre que l'hypocrisie.

4

Le lendemain du bal était encore un jour de fête, pourtant les hôtes du château de Valbrun s'en allaient successivement. C'était un spectacle charmant que ces calèches découvertes remplies de femmes charmantes et escortées par des écuyers qui rivalisaient d'adresse et de grâce. Dans l'avenue du parc, on voyait l'élégant phaéton dépasser la lourde berline, un

cheval fringant entraîner un léger tilbury, des jeunes filles intrépides lancer leurs chevaux au galop, des mères inquiètes envoyer à leurs enfants un reproche avec un baiser! Une tente avait été dressée sur l'une des pelouses du parc, et le bal champêtre des villageois de Valbrun avait succédé au bal des châtelaines, des batelets couverts de fleurs se trouvaient sur un petit étang qu'on appelait pompeusement *le lac*, et qui bordait les murs du parc. On avait construit un jeu de bague et un tir, enfin, rien ne manquait à la fête. La comtesse avait retenu quelques femmes, le comte quelques amis, et aucun des convives ne pouvait deviner ce que le sourire du comte cachait de colère, ce que les douces paroles de Marguerite cachaient d'inquiétudes, ce que les bruits de la fête cachaient de douleurs.

Marguerite se promenait dans le parc avec ses amies et avec ses enfants; elle regardait

depuis quelque temps la danse naïve des villageois, lorsqu'elle s'aperçut tout-à-coup que l'aînée de ses filles avait disparu, sans leur faire part de son inquiétude, elle quitta madame de Lancy et les autres femmes qui l'entouraient, et, leur laissant la petite Berthe, elle courut d'abord vers le petit étang, où on l'assura qu'on n'avait pas vu l'enfant; elle prit une autre allée qui conduisait au tir auprès duquel étaient réunis M. de Valbrun et les autres jeunes gens. Cette fois, son pressentiment ne la trompa pas. Devant elle, et presqu'au bout de l'allée, était la petite fille, qui, ayant reconnu la voix de son père, s'élançait de son côté. Marguerite, en entendant partir un coup de pistolet et voyant son enfant, cachée par des arbres, près d'atteindre l'endroit vers lequel on dirigeait les balles, jeta un cri étouffé; avec une terreur invincible, elle se mit à courir aussi vite que le lui permettait son

émotion. L'enfant venait de dépasser le but que sa mère la poursuivait encore; soudain un cri déchirant se mêlant à la détonation d'un pistolet, vint glacer tous les cœurs. Marguerite, atteinte par une balle qu'avait lancée M. de Valbrun lui-même, tomba baignée dans son sang. A cette vue, le comte, glacé d'épouvante, laissa tomber son arme sans avoir la force de faire un seul pas. M. de Givry se précipita vers Marguerite, l'enleva dans ses bras, et, mortellement atteint comme elle, se dirigea vers le château. Le comte, seulement alors, sembla rappelé à lui-même; l'idée d'un danger imminent n'arriva pas jusqu'à lui, tandis qu'elle déchirait le cœur d'Édouard.

— Rendez-la moi, s'écria-t-il en essayant de l'arracher des bras du jeune homme, rendez-la moi!...

Sans s'inquiéter de ce ton impérieux et de cette violence, Édouard serra Marguerite plus

fortement contre lui, et tandis que les jeunes gens, se dispersant dans le parc, envoyaient chercher le médecin et donnaient l'alarme aux gens de la comtesse, Édouard, suivi du comte, arriva jusqu'à la chambre de Marguerite et la déposa sur son lit. Le sang sortait avec violence de sa blessure. M. de Valbrun se livrait au désespoir; M. de Givry, calme et morne, était d'une pâleur effrayante; on eut dit que la vie allait l'abandonner. Marguerite, qui n'avait pas perdu connaissance, étendit la main vers la fenêtre. Le comte s'élança pour la fermer, car les sons de l'orchestre arrivaient jusqu'à la comtesse et Édouard seul n'entendait pas cette musique qui faisait un déchirant contraste avec cette scène de douleur.

Le médecin arriva. Après une longue et cruelle opération, il parvint à extraire la balle, qui avait pénétré dans le côté droit; mais il déclara qu'on devait craindre une congestion au

cœur, et que ce cas était mortel. Marguerite voulut connaître la vérité ; lorsqu'elle sut que sa vie était en danger, elle fit supplier toutes les personnes qui étaient à Valbrun de vouloir bien quitter le château; puis elle demanda les secours de la religion.

Pendant que la comtesse, enfermée avec le curé de Valbrun, se préparait à mourir, Jacques et Édouard étaient restés seuls. Des larmes qu'il ne sentait pas coulaient sur la figure de M. de Givry. Ce spectacle rappela la colère dans l'âme de M. de Valbrun. Le récit de Marie, les injurieux soupçons qu'il avait fait naître, la pensée de l'affront qu'on lui réservait, vinrent comme un cauchemar traverser l'esprit du comte.

— Votre douleur m'offense, dit-il d'un ton hautain à M. de Givry. Respectez les derniers moments de celle à laquelle vous avez déjà fait

tant de mal ; ne me forcez pas à vous rappeler qu'elle porte mon nom.

— Que voulez-vous dire ? Du mal !... moi, je lui ai fait du mal ! Ah ! ne donnerais-je pas ma vie pour lui éviter une souffrance.

— C'est à moi que vous osez tenir un pareil langage et dans un pareil moment...

— Mon ami, calmez-vous ; la douleur vous égare.

— Je ne suis pas votre ami. Et que vous importe ma douleur, Monsieur ?

— Grand Dieu ! que signifie cet emportement, murmura M. de Givry stupéfait.

— Osez vous bien le demander. Ce que vous m'avez fait ? — Mais l'outrage qu'un homme de cœur ne pardonne jamais, mais un affront qui ne se lave que dans le sang. Si vous ne m'avez rien fait, jurez donc que vous n'aimez pas madame de Valbrun. Mais jurez donc, Monsieur.

— Eh bien, oui, je l'aime !

— Et vous croyez que je ne me vengerai pas de l'homme qui fut un traître, et de la femme qui fut parjure, s'écria M. de Valbrun emporté par la colère, par cette dangereuse colère qui fait tout oublier, le devoir et la nature.

Quant à M. de Givry, il n'oubliait pas. Il voyait Marguerite ensanglantée, Marguerite mourante, et, transporté d'indignation, il s'écria :

— Ah ! mais je ne vous connaissais pas, je ne vous croyais pas un lâche.

Hélas ! ce mot qu'on ne prononce jamais impunément, fut suivi de la vengeance accoutumée. M. de Valbrun bondit comme un tigre, et M. de Givry reçut un soufflet de la main de celui qu'il avait appelé son frère. La porte s'ouvrit au même instant, et Marie jeta un cri perçant en voyant son frère chanceler. Mais M. de Givry s'élança hors du salon en s'écriant :

— A demain, Monsieur, et puissiez-vous prendre ma vie!

Marguerite fit appeler ses enfants, et lorsqu'elle les serra dans ses bras, elle ne pût s'empêcher de demander à Dieu pourquoi, si jeune, il la condamnait à mourir.

Elle envoya chercher Marie; la jeune fille entra bouleversée, les vêtements en désordre.

— Ma chère enfant, lui dit la comtesse avec calme, vous venez de pleurer sur moi, donnez-moi vos prières plutôt que vos larmes.

— Madame, s'écria Marie, vous ne savez pas pourquoi je pleure... M. de Valbrun!... mon frère!.. Ah! c'est horrible.

— Mon Dieu! qu'y a-t-il?

— Je ne sais si je dois le dire; cependant, il n'y a que vous qui puissiez sauver mon frère!

— Vous me faites mourir, parlez.

— Madame, M. de Valbrun veut tuer mon

frère. Il lui a donné un soufflet, ils se battront demain.

Et la jeune fille se mit à sangloter.

La comtesse jeta un cri d'épouvante.

— Marie, s'écria-t-elle, allez trouver M. de Valbrun et M. de Givry, dites-leur qu'il viennent et que je me meurs.

Marie sortit plus rapide que l'éclair, elle recontra Édouard le premier et, le prenant par la main, elle le força à la suivre jusque dans le salon où était encore M. de Valbrun.

Là, elle s'écria d'une voix déchirante :

— Madame Marguerite vous demande tous les deux, elle va mourir !

Deux cris répondirent à ces mots terribles, chacun s'élança, et ce fut avec bruit que la porte de Marguerite s'ouvrit pour laisser passer la jeune fille et ceux qu'elle conduisait.

— Marie, emmenez mes enfants, vous reviendrez avec eux, si Dieu me laisse le temps

de les embrasser encore, dit la comtesse d'une voix altérée.

Maintenant, Jacques, monsieur de Givry, si les paroles d'une mourante furent jamais sacrées, écoutez-moi :

Je sais tout. Je sais que vous voulez vous battre. Mon Dieu ! la désunion sera-t-elle donc éternelle sur la terre ? et tandis que les hommes ont voulu se tuer tant de fois parce qu'ils ne s'entendaient pas, voulez-vous vous tuer aujourd'hui parce que vous ne vous entendez que trop. Jacques, parce qu'il s'est rencontré un homme qui a pensé comme vous, qui a aimé ce que vous aimiez, qui a laissé régner sur son cœur la femme qui portait votre nom, qui l'a parée de tous les charmes et de toutes les vertus, vous voulez l'en punir ?..

Monsieur de Givry, parce que vous m'avez aimée et parce que j'appartiens à Jacques, voudriez-vous le détester, voudriez-vous priver

mes enfants de leur père, à l'heure où leur mère va mourir !.. Voudriez-vous, l'un et l'autre, faire couler le sang qui retombera sur ma tête, et voulez-vous d'une vengeance que Dieu punit avec l'éternité ?

Que mon langage ne vous surprenne pas ; je puis parler ainsi à l'heure où tout orgueil est insensé, et où je me trouve si petite sous le regard de Dieu ; mais si grande auprès des faiblesses humaines !

Jacques, je vous le jure devant Dieu, jamais monsieur de Givry ne m'a avoué son amour. Il vient d'apprendre seulement que je l'avais deviné. Pour l'amour de Dieu et de votre salut, tendez-lui la main et reconnaissez votre injustice.

Édouard, ajouta-t-elle d'une voix plus faible, ne me refusez pas ma dernière prière ; promettez que vous renoncez à toute ven-

geance ; promettez que ses jours seront épargnés ?

— Ses jours, Madame, mais non les miens !

— Ah ! je vous comprends, s'écria Marguerite, vous êtes cruel. Oui, je vous demande un sacrifice plus grand que celui qu'on exigea jamais d'aucun homme. Je vais mourir, Édouard, et je vous le demande à genoux ! Vous fûtes cruellement offensé. Dieu vous tiendra compte de l'oubli et je vous devrai mon dernier bonheur... Donnez-moi votre main.

Elle lui tendit la main, Édouard la prit avec désespoir. Vaincu par la douleur de Marguerite, il s'écria, en se jetant dans les bras de Valbrun :

— Pardonnez-moi, comme je vous pardonne !

— Mon Dieu ! je vous remercie, s'écria Marguerite. Je puis mourir, et je vous bénis !

Alors, Jacques et Édouard, tous deux à ge-

noux, inclinèrent leurs têtes sur ce lit de douleur, en s'écriant :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! conservez-nous-là !

Mais cette prière ne devait pas être exaucée. Et cet ange, qui dit-on nous garde sur la terre; l'ange de Marguerite était remonté vers les cieux, emportant une âme céleste qu'ils murmuraient encore tous deux :

— Elle ne peut mourir, c'est impossible !..

Deux ans après ce cruel événement, on célébrait, dans une église de Paris, un double mariage. La belle mademoiselle de Gourgy, épousait M. de Valbrun ! Marie de Givry épousait son frère, le marquis de Gourgy... Quant à Édouard, il devait garder le serment qu'il avait fait à Marguerite, et jusqu'au dernier soupir son cœur devait battre pour elle ; il devait être fidèle dans la mort comme il l'eût été dans la vie !

AU COMTE BERNARD DE MONTBRISON.

IV

Sara.

I

Dans cette magnifique Touraine, si bien nommée le jardin de la France, le voyageur avide de contempler la richesse de ce fertile pays, s'arrête surtout devant une délicieuse habitation située à trois lieues de la ville de Tours. C'est un de ces châteaux modernes dont le seul aspect repose la vue; le parc qui l'entoure est plein d'ombrage : une eau dor-

mante baigne les murs du château d'un côté ; enfin, en entendant prononcer le nom du possesseur, M. Delcour, millionnaire, on éprouve un sentiment involontaire, qui ressemble à une déception ; car on ne trouve que trop souvent à côté de tant d'or un égoïsme cruel, ou un orgueil insensé, et en voyant cette demeure si belle, on était tenté de penser que la jeunesse et l'amour devaient en être les seuls hôtes.

M. Delcour pourtant, hâtons-nous de le dire, n'était ni égoïste, ni orgueilleux, quoiqu'une toute autre habitation, plus fastueuse et moins élégante, eût mieux répondu à son immense fortune et même à son goût. Profitant de l'heureuse inspiration d'un de ses amis qu'il avait chargé du choix d'une terre, et en même temps d'un bon marché qui eût doublé le prix du conseil pour tout autre que pour l'acheteur indifférent sur ce sujet, M. Delcour devint

possesseur de cette ravissante propriété, appelée Mauriac.

C'était par une belle soirée du mois de juin : une brise légère et parfumée faisait doucement remuer les feuilles, la lune brillait dans tout son éclat, et de son doux reflet éclairait deux têtes charmantes, appuyées l'une contre l'autre.

Ces deux jeunes femmes étaient placées entre un berceau de verdure et le petit étang dont nous avons parlé. Assises sur d'épais coussins, elles restaient silencieuses, absorbées sans doute par ce calme de la nature, qui influe si puissamment sur certaines âmes. Ce souffle embaumé qui venait caresser leurs cheveux, les pâles rayons de la lune, qui laissait mieux deviner qu'entrevoir la beauté d'un parc enchanté, tout cela aurait porté à la rêverie des êtres d'une nature moins passionnée que ne l'était celle de ces deux personnes,

aussi liées par le cœur que par le sang : elles étaient sœurs.

La plus jeune rompit enfin le silence :

— Sara, dit-elle d'une voix animée, oh ! que j'aimerais, par une pareille nuit, me sentir emportée par Ralph, à travers la forêt ! comme mon cœur battrait en dévorant l'espace ! Tu diras que je suis folle, Sara ; mais lorsque je m'abandonne à ce galop si rapide, il me semble que je ne suis plus sur la terre, et que je me rapproche du ciel ; ma pensée s'arrête, enfin, si je pouvais jamais oublier ma sœur bien-aimée, je dirais que j'oublie tout alors...

Et la jeune enthousiaste se retourna vivement vers sa sœur, habituée à trouver en elle comme un écho de ses sentiments et de ses désirs, mais Sara ne répondit que par un soupir. La jeune fille se pencha vers elle :

— Mon Dieu, Sara, tu pleures, dit-elle avec

émotion, souffres-tu? oh! dis-moi pourquoi tu pleures?

— Je pleure mon père que je ne verrai plus, et l'enfant que je n'aurai jamais... Ce soir, je n'ai pu retenir mes larmes, pardon, ma Noëmi, j'ai tort de t'affliger ainsi.

— Mon père, nous le reverrons auprès de Dieu, Sara! et ton enfant... oh! pourquoi dis-tu qu'il ne viendra jamais? On a vu déjà bien des mères attendre longtemps leurs enfants, et il n'y a que trois ans que tu es mariée : il me semble à moi que c'est hier.

— Le temps passe vite à ton âge!

— Oh! si je ne voyais encore des larmes dans tes yeux, tu me ferais rire, ma bonne sœur, ne dirait-on pas que tu es bien vieille, parce que te voilà majeure depuis un mois, et croyez-vous, madame, qu'à dix-huit ans, on n'a pas le jugement aussi formé qu'à votre âge si *respectable*. Je suis fâchée que M. Del-

cour soit absent, il te distrairait mieux que moi peut-être. Sara poussa un nouveau soupir, mais un soupir contenu qui n'arriva pas à l'oreille de Noëmi. Je suis sûre qu'il te ménage encore une nouvelle surprise, et que s'il est resté à Tours un jour de plus, c'est qu'il attendait un nouveau bijou de Paris; en vérité, M. Delcour est un bon mari et un beau-frère modèle; car, moi aussi, il me comble de cadeaux, je suis toujours tentée de refuser et pourtant j'accepte toujours.

— Oh! oui, M. Delcour est bien bon, dit Sara.

— Mon Dieu, que tu m'affliges avec cette voix si triste, je sais bien ce que tu as, tu t'ennuies.

— Oh! non! l'ennui est dit-on la maladie des gens heureux, reprit Sara, puis, se reprochant d'avoir laissé échapper ce mot, elle ajouta en attirant sa sœur vers elle. J'ai l'air d'une

ingrate n'est-ce pas, de parler ainsi entre un mari qui m'aime et une sœur qui m'est si chère. Mais tu sais tout ce que je regrette, il faut me pardonner encore.

— Eh bien, c'est à une condition, c'est que tu ne refuseras plus de faire quelques visites, d'attirer ici du monde, de te distraire enfin, car, si je le sens bien, tu te trompes toi-même, et les distractions te sont nécessaires. Promets-moi que demain nous irons voir madame de Séjourné.

— Je le veux bien, mais tu ne serais pas obligée de me presser ainsi, s'il s'agissait de ma chère Cécile, recevoir ses amis, c'est un bonheur, mais les indifférents m'effrayent.

— Combien de temps, madame de Bluval restera-t-elle en Italie?

— Dans sa dernière lettre, Cécile me disait qu'elle espérait bien revenir cet hyver à Paris. Ce sera une grande joie pour moi.

— En vérité, ils sont tous nés voyageurs dans cette famille, et Beauséjour aurait grand besoin de revoir ses maîtres ; il y a quelques jours, je suis allée me promener à cheval jusque là, ce beau château ressemblait à une prison, tout était fermé comme un tombeau ! M. Arthur de Beauséjour, par exemple, qui est comme un oiseau, ne se posant nulle part, devrait bien venir s'abattre sur Beauséjour, il te parlerait de ta Cécile et il serait mon chevalier pour nos parties dans la forêt ; mais ses goûts sont peut-être bien changés, il y a si longtemps que nous ne l'avons vu que nous ne pourrions peut-être plus le reconnaître.

— Oh ! je le pense aussi, car il y a bien dix ans que nous ne l'avons vu, je serais très heureuse aussi de revoir M. de Beauséjour, cet excellent ami de mon père.

Sara se tut ; de cruels souvenirs l'oppressaient, et sentant qu'elle manquait à la loi

qu'elle s'était imposée, de cacher ses larmes à Noëmi, elle prétendit qu'elle était fatiguée et après lui avoir donné un tendre baiser, l'avoir conduite dans son appartement, elle se retira dans le sien pour y pleurer librement. Elle se jeta à genoux, demanda à Dieu de lui donner des forces, du courage, et lorsque, quelques moments après, elle vit son image se refléter dans une glace, elle fut presque heureuse, cherchant à s'abuser elle-même, de se trouver pâle et changée, se répétant que sa santé était la cause du vague chagrin qui remplissait son cœur, et qui se joignait à des regrets déchirants.

Qu'avait donc cette jeune femme qui, selon le monde, avait tout pour être heureuse? Pourquoi sa santé allait-elle s'affaiblissant de jour en jour? pourquoi son mari, si empressé pour elle, lui inspirait-il une sorte d'effroi, qu'elle cachait avec des efforts constants qui l'épui-

saient? car lorsque la contrainte préside à toutes les actions de la vie, on éprouve un malaise indéfinissable, on est mécontent de soi-même, on use son courage pour ces mille riens, qui sont toute la vie, et la pensée se rétrécit, lorsqu'il faut sans cesse étouffer son esprit ou son cœur.

Sara n'avait que cinq ans lorsqu'elle avait perdu sa mère : inconsolable de la perte d'une femme qu'il adorait, le comte de Sainclair, ce père que Sara regrettait à l'égal de son enfant, s'était juré de ne jamais former d'autres liens, un noble cœur, un esprit à la fois profond et brillant, rendaient le comte l'un des hommes les plus aimables de son temps, et, comme l'esprit sert à tout, M. de Sainclair sut élever ses filles ainsi que la mère la plus tendre. Sara surtout, qui ressemblait prodigieusement à madame de Sainclair, était l'objet de sa prédilection, aussi ce que Sara éprouvait pour son père

était une adoration, un culte. Elle trouvait sa bonté inépuisable et son jugement infaillible, et lorsqu'elle écoutait parler son père, de douces larmes remplissaient ses yeux ; de ces larmes d'orgueil et de joie, comme les mères en versent si souvent sur la tête de leurs enfants.

La révolution avait enlevé à M. de Sainclair une grande fortune ; malgré tous ses soins, au retour de l'émigration, il n'avait pu recueillir que quelques débris, qui pour tout autre eussent été une honorable aisance, et qui pour lui, habitué à un faste extraordinaire, lui imposèrent une gène constante. Madame de Sainclair, qu'il avait épousée par amour, ne lui avait apporté que sa grâce et sa beauté ; M. de Sainclair avait donc toujours éprouvé un vif sentiment d'amertume en songeant que ses filles si chères ne jouiraient jamais des bienfaits de la fortune, de la fortune qui semble le premier

de tous les biens, lorsque les craintes paternelles et la raison d'un âge mûr viennent remplacer l'imprévoyance et les illusions de la jeunesse.

Sara avait atteint dix-huit ans quand un jour de très bonne heure, elle vit entrer M. de Sainclair dans sa chambre, depuis quelque temps elle le trouvait triste, inquiet, et ne savait à quel chagrin attribuer l'altération de ses traits et le changement de son humeur. Elle se jeta donc dans ses bras avec effusion, le fit asseoir dans son meilleur fauteuil, et se plaçant auprès de lui, lui demanda des nouvelles de sa santé.

—Hélas! mon enfant, ma santé n'est pas aussi bonne que je le voudrais, reprit le comte d'une voix légèrement émue, mes forces s'épuisent; il n'en dit pas davantage en voyant le visage de Sara changer d'expression. Rassure-toi, ma fille ajouta-t-il en l'embrassant, ma santé comme

mon bonheur dépendent de mes enfants, de toi surtout, ma chère Sara.

— Mon père! s'écria la jeune fille, votre santé dépend de moi, dites-vous? Oh! s'il en était ainsi, je serais trop heureuse.

— Ecoute-moi bien, Sara lui dit le comte, tu ne sais pas tout ce que j'ai souffert, tout ce que je souffre encore à cause de vous, tu ne sais pas toutes les privations que j'ai subies en tâchant de ne vous en imposer aucune; tu ne sais pas tout ce qu'il y a de déception, de vanité dans cette vie; tu ne sais pas que l'homme riche est le premier de ce monde, et que dans notre triste siècle l'or passe avant la science, avant la vertu, avant le bonheur. Tu ne t'étais jamais dit, n'est-ce pas, mon enfant, que si tu n'étais pas riche, tu ne serais pas heureuse; à ton âge on croit au bonheur comme on croit à la vertu! Eh bien, Sara, je dois te le dire aujourd'hui, ma vie a été empoisonnée par le

chagrin de ne plus être riche; ah! ce n'était pas pour moi que je regrettais la fortune de mes pères; c'était pour vous, c'était pour toi, mon enfant.

— Mon père, s'écria Sara, quel bonheur peut être plus grand que celui de vous aimer ! De quelles richesses ai-je besoin lorsque vous me serrez dans vos bras ; quel avenir pourrait m'effrayer quand j'échangerai mes soins contre vos conseils ; mon père, n'êtes-vous pas tout pour moi !

—Sara, dit M. de Sainclair en contenant son émotion, le sort de la femme, c'est le mariage, c'est un mot qui d'ordinaire fait sourire les jeunes filles, ne t'en effraie pas, mon enfant ; songe que mon vœu le plus cher est de te voir mariée ; oui, Sara, c'est là toute mon ambition, te voir mariée selon mes vœux est l'unique pensée de ma vie.

— Oh! dit naïvement la jeune fille, s'il ne fallait que cela pour vous rendre heureux.

— Eh bien, tu peux me donner ce bonheur ; j'ai reçu pour toi une demande en mariage d'un homme puissamment riche, il est bon et honoré, il m'a promis de te rendre heureuse ; on l'appelle M. Deleour ; ce n'est pas là le nom que j'aurais voulu te donner, ma fille, mais on ne peut pas tout avoir...

— M. Delcour, mon père, je ne le connais pas.

— Il t'a vue au bal plusieurs fois et t'a trouvée charmante ; allons ne rougis pas, n'es-tu pas charmante, ma Sara, n'es-tu pas ma fille adorée.

— Mon bon père !

— Ce n'est pas tout, ma Sara, ne te sentiras-tu pas fière d'assurer à ta sœur un heureux avenir et de délivrer ton père des inquiétudes qui ont tourmenté sa vie.

— Ah ! ma pauvre Noëmi, il me semble que je l'aimerai plus encore lorsque je pourrai lui être utile.

M. de Sainclair fit à Sara quelques recommandations sur la manière dont elle devait accueillir M. Delcour. Sara semblait écouter, mais elle n'entendait que la voix de son cœur qui lui criait qu'elle avait rendu le bonheur à son père et que sa sœur pourrait lui devoir tout le sien ; quelle autre pensée pouvait occuper cette âme tendre et naïve qui s'ignorait elle-même et qui était remplie d'une affection aussi profonde que sacrée.

Les jours s'écoulèrent ; M. Delcour venait tous les soirs chez M. de Sainclair, et déjà Sara avait reçu de magnifiques présents que Noëmi admirait seule, et qui lui paraissaient importuns ; car, par une sorte d'instinct, elle qui ne connaissait rien de la vie, trouvait qu'il faut

aimer bien profondément pour tout devoir à celui dont on accepte le nom.

Ce fut sans aucune espèce d'émotion que Sara vit pour la première fois M. Delcour. Il paraissait âgé de trente-six ans, avait des traits réguliers qui manquaient d'expression, un air de bonhomie, des manières polies sans être distinguées ; enfin c'était un de ces hommes dont on ne parle que parce qu'ils sont riches

En écoutant M. Delcour, Sara ne pensait qu'à son père ; lorsqu'elle voyait la joie briller dans les yeux du comte, elle trouvait M. Delcour aimable et savait même le lui dire ; elle aurait voulu toujours vivre ainsi, et lorsque la pensée d'un changement de position venait vaguement troubler son âme, elle se répétait que pourvu qu'on ne la séparât pas de son père, aucun malheur ne pouvait l'atteindre.

Hélas ! cette sécurité ne dura pas longtemps ; M. Delcour ayant obtenu du comte de le lais-

ser seul avec Sara, ne sut pas deviner tout ce qu'il y avait d'innocence et de ravissante ignorance dans cette jeune fille. Il lui fit de fades compliments, qui ajoutèrent à l'embarras qu'elle éprouvait déjà, et lorsque passant à son doigt une bague du plus haut prix il retint sa main dans la sienne et y déposa un baiser, Sara, par un mouvement involontaire, retira vivement sa main; une étrange pâleur couvrit ses traits, et le tremblement qui la saisit effraya tellement M. Delcour qu'il sonna précipitamment afin qu'on secourut mademoiselle de Sainclair. Cette émotion extraordinaire ne le surprit pas, il ne l'attribua qu'à une timidité excessive.

Retirée seule dans sa chambre, Sara se jeta à genoux, mais elle ne put prier, un effroi invincible s'était emparé d'elle. Avec un sentiment de terreur qui tenait du vertige, elle comprit, l'infortunée, que la sensation qu'elle ve-

nait d'éprouver en face de cet homme, c'était une répugnance plus forte que sa volonté et dont pouvait seul triompher l'amour qu'elle portait à son père. Elle comprit en un instant tout ce qu'elle aurait à souffrir un jour ; les douleurs de la femme condamnée à ne jamais aimer se révélèrent à elle, mais, par une sublime résignation, elle n'eut point un instant la pensée de reculer devant le sacrifice; elle ne songea même pas à la récompense que Dieu réserve aux martyrs, elle ne songea qu'à son père !

— Ah ! s'écria-t-elle avec une émotion déchirante, je saurai lui cacher ma douleur ; puisse-t-il ne jamais savoir combien j'ai pu souffrir pour lui !

Avec un courage héroïque, mademoiselle de Sainclair sut en effet cacher à tous les yeux le déchirement de son âme ; ce fut sans trembler que devant Dieu et devant les hommes elle accepta pour époux M. Delcour. Elle ne se dé-

mentit point un instant, seulement, lorsqu'en la conduisant dans la somptueuse demeure qu'elle allait habiter, son père la serra dans ses bras en lui disant :

—Tu m'as rendu le plus heureux des hommes.

Sara, par un mouvement involontaire, se serra contre son père comme pour lui demander grâce. Ce fut le seul instant de faiblesse; doublement admirable, elle se dévoua sans jamais se plaindre, et dix-huit mois après le mariage de sa fille, M. de Sainclair descendit au tombeau, sans avoir un instant soupçonné ce malheur qu'elle supportait si noblement.

2

Le lendemain de cette triste soirée, les deux sœurs, après le déjeuner, venaient de rentrer dans le salon. Sara se mit au piano, Noëmi prit un dessin commencé, voulant à la fois travailler et écouter. Sara avait une de ces voix vibrantes qui vont au cœur ; les chants qu'elle choisissait de préférence étaient toujours si doux et si tristes qu'ils semblaient un écho de

ses pensées, et qu'ils eussent révélé une souffrance à l'être le moins attentif. Ce jour-là, surtout, Sara chantait avec tant d'expression, que sa sœur appuyant ses deux mains sur ses yeux, l'écoutait avec recueillement, comme si elle eût entendu la voix d'un ange. Tout-à-coup, Sara fut interrompue par de bruyants applaudissements; elle se retourna vivement, et aperçut, sur le seuil de la porte, M. Delcour, accompagné d'un étranger.

— Ma chère Sara, dit-il en s'avançant vers elle, remerciez M. Arthur de Beauséjour, qui a bien voulu se rendre à mes instances en venant chez nous avant de retourner chez lui. Il est arrivé hier à Tours, et sachant combien sa présence vous serait agréable, je l'ai attendu afin qu'il ne fût pas tenté de manquer à sa promesse.

— Ah! Monsieur, l'ami de mon enfance, le frère de ma chère Cécile, devrait bien savoir tout l'intérêt qu'il inspire ici, s'écria vivement

Sara. Monsieur de Beauséjour, reconnaissez-vous Sara?... parlez-moi de votre sœur... Monsieur Delcour, votre dernière surprise est toujours la plus aimable.

Le jeune homme s'était incliné sur la main de Sara; il fit un respectueux salut à Noëmi, enchantée de la vivacité inaccoutumée de sa sœur.

— Madame, dit-il avec une légère émotion, je revenais dans ce pays le cœur plein de doux souvenirs, un pareil accueil m'en laissera de plus doux encore. Cécile envierait bien mon bonheur.

Et le nom de Cécile, cent fois répété, et les souvenirs du jeune âge, et les douleurs éprouvées pendant l'absence, firent oublier l'heure. La conversation, devenant de plus en plus animée, M. Delcour fut obligé d'avertir Sara que le voyageur avait besoin de repos. Personne n'y avait encore songé, lui, surtout, ne sa-

chant laquelle des deux sœurs il devait le plus admirer, de cette Sara si mélancolique et si pâle, dont la voix l'avait si vivement ému; de cette jeune Noëmi, dans tout l'éclat de la fraîcheur et de la beauté; l'une si tendre et si triste, l'autre si folle.

Pour la premiere fois depuis longtemps, Sara s'endormit sans pleurer, une espérance vint se placer dans son cœur entre ses regrets et ses craintes; elle éprouva même un transport de joie en unissant dans sa pensée les noms d'Arthur et de Noëmi.

— Oh ! se dit-elle, ma sœur jouira du moins d'un bonheur qui m'est refusé, elle sera heureuse, car elle aimera, elle ne connaîtra pas le remords, car elle ne sera point coupable, et je connais trop Arthur pour ne pas lui confier avec sécurité ce que j'ai de plus cher au monde.

Madame Delcour ne parla de son projet ni à son mari, ni à sa sœur, mais elle attira sans

cesse M. de Beauséjour à Mauriac, et lui, également bien accueilli par tous les habitants du château, oubliait dans une vie paisible et douce les aventures et les dangers de sa vie passée. Il semblait ne vivre que pour les deux anges de Mauriac, donnant à Noëmi quelques leçons de dessin, art dans lequel il excellait, ou écoutant chanter Sara avec une admiration qui tenait de l'extase, accompagnant les deux sœurs dans leurs promenades à cheval, heureux et fier de les protéger seul.

Cette vie si simple semblait suffire à tous: M. Delcourt s'occupait de constructions nouvelles, Noëmi ne demandait plus qu'on donnât des fêtes au château, Sara semblait oublier ses douleurs; elle était moins pâle et moins triste, tandis que Noëmi perdait chaque jour de sa fraîcheur et de sa gaîté, et lorsque les deux sœurs se retrouvaient seules, comme autrefois, elles semblaient avoir changé leur

caractère et jusqu'à leurs habitudes : c'était Sara qui souriait, c'était Noëmi qui rêvait, et lorsqu'à tout instant Sara laissait échapper le nom d'Arthur, Noëmi ne le prononçait jamais.

M. de Beauséjour, en peu de temps, avait donc bouleversé la vie de ces deux femmes, également dignes d'amour, également dignes d'être heureuses, et dont la position était pourtant bien différente : la jeune fille avait devant elle un long avenir de bonheur, elle était libre. La jeune femme n'avait qu'un horizon borné, que de cruels souvenirs, qu'un avenir sans espoir, qu'une vie de déceptions. Sa jeunesse était le premier de ses malheurs, car à l'âge où l'on doit aimer, il fallait vaincre son cœur, et pour se résigner quand on a longtemps à souffrir, quand on a déjà souffert, il faut avoir une force plus rare encore qu'admirable.

Sara revenait donc à la vie : tout occupée

de sa sœur, elle remarquait avec joie cette rêverie qui la trahissait, et les soins empressés du comte.

Trois mois se passèrent ainsi sans qu'aucun incident vînt troubler la sérénité de cette vie si calme en apparence et devenue pourtant bien agitée : Arthur aussi était bien changé ce n'était plus l'impétueux jeune homme qui arrivait à Mauriac, fier de ses succès en tout genre, et plein de confiance en son étoile.

Il était timide, il était sombre, et avec un soin constant il évitait de prononcer le nom de Noëmi. Madame Delcourt s'en aperçut enfin, un étrange soupçon traversa son esprit. La tristesse du jeune homme, le tressaillement involontaire qu'il éprouvait au nom de sa sœur, la réserve qu'il mettait à parler de son père, ne devaient-ils pas faire craindre que M. de Beauséjour n'eût déjà engagé sa liberté sans avoir engagé son cœur, et que l'amour qu'il inspirait à

Noëmi, celui qu'il ressentait lui-même et qui ne se révélait que trop, ne fissent à la fois le charme et le tourment de sa vie. Sara pouvait-elle expliquer autrement cette douloureuse agitation que, malgré tous ses efforts, parfois il ne pouvait cacher, ce besoin de vivre au jour le jour, sans jamais parler du lendemain, et cette émotion mêlée de contrainte, qu'il ressentait, lorsqu'après s'être approché de Noëmi il la quittait tout d'un coup brusquement, comme si, cédant d'abord à son cœur, il eût ensuite obéi à une voix plus impérieuse.

Parfois, réunis tous les trois dans le salon de Mauriac, ils restaient silencieux et tristes, absorbés par une même pensée, par une muette douleur. Noëmi le front penché sur une broderie, travaillait machinalement, Arthur dessinait sans lever les yeux, et Sara en les contemplant tous les deux, pouvait pleurer sans que ses larmes fussent jamais aper-

çues ; un étrange mystère semblait séparer ces trois cœurs qui s'étaient si vite entendus. Sara, à la fois craintive et désireuse de le pénétrer, n'osait interroger le comte, elle cherchait encore à se faire illusion. Avant de briser l'avenir de sa sœur, elle voulait lui laisser quelques jours d'espérance, de cette espérance qui est la moitié du bonheur, elle attendait, mais non sans souffrir.

Le père d'Arthur, le marquis de Beauséjour était bon, mais sévère, l'honneur du gentilhomme passait avant l'honneur du père ; il eût sans hésité, sacrifié le bonheur de son fils à une simple promesse ; enfin, on retrouvait en lui les vieilles traditions du passé avec leurs glorieux préjugés, leurs éclatantes faiblesses ! Sara n'espérait donc point fléchir le marquis, qu'elle connaissait trop bien. Chaque jour la lutte semblait devenir plus difficile dans l'âme d'Arthur. Sara souffrait de ses douleurs,

partageait ses combats, car, tour-à-tour, décidée à parler ou à attendre, elle laissait le temps s'écouler et n'apprenait rien du comte.

Une telle situation ne pouvait durer bien longtemps : ce fut dans la chapelle de Mauriac, devant une image de la Vierge, que Sara alla chercher des inspirations, et une force qui l'abandonnait pour la première fois.

3

C'était le soir, Arthur avait quitté Mauriac plus tôt qu'à l'ordinaire, il était seul dans ce vaste château de Beauséjour. Son petit salon auprès de sa chambre lui servait de cabinet de travail. C'est là qu'il veillait souvent bien tard en revenant de Mauriac, c'est là qu'il était abîmé dans une sombre rêverie, quand un bruit inaccoutumé l'en arracha tout-à-coup,

la voix de son valet de chambre se faisait entendre distinctement, la porte s'ouvrit, et Arthur resta stupéfait en voyant entrer chez lui madame Delcour.

Après sa prière à la chapelle, cédant à un premier mouvement d'abandon, Sara avait confié à son mari ses espérances et ses déceptions. M. Delcour n'aimait pas l'incertitude, il exigea de Sara, qu'à l'insçu de sa sœur, elle vint à Beauséjour, traitant d'exagérations les scrupules de délicatesse que Sara éprouvait à faire une pareille démarche, il ne trouva rien de mieux pour la rassurer, que de la conduire lui-même à Beauséjour. Cette étrange visite n'avait donc rien de compromettant pour madame Delcour, aux yeux de ses gens et de ceux du comte, puisque M. Delcour l'approuvait par sa présence, et tandis que par une sorte de pudeur instinctive, Sara entrait pâle et émue dans la demeure du comte, M. Delcour

laissant sa voiture à la porte du château, s'en revenait tranquillement à pied à Mauriac.

Lorsque le comte et Sara se trouvèrent seuls, il y eut un instant de silence; d'un regard plus rapide que la pensée, Sara avait parcouru ce salon embaumé de fleurs, cette table sur laquelle étaient posées des livres, des statuettes; à la place qu'Arthur venait de quitter était un dessin inachevé.

— Me pardonnerez-vous de vous surprendre aussi brusquement, dit madame Delcour, avec un léger embarras. Voilà bien longtemps que j'avais besoin de causer avec vous. J'espérais toujours que celui que j'appelle mon frère me confierait le secret de son cœur; ce secret qu'on n'a pas voulu me dire à Mauriac, je suis venue l'apprendre à Beauséjour.

Arthur tressaillit involontairement, fit asseoir la jeune femme dans le fauteuil le plus

éloigné de la table, et se plaça à quelques pas d'elle.

— Ah! ne me cachez pas vos douleurs, reprit Sara, je les devine, je les partage, je ne m'étais donc pas trompée; parlez, Arthur, nous serons deux à souffrir, et nous souffrirons moins. Le mal est-il donc sans remède, votre père ne se laissera-t-il pas toucher par le malheur de cette innocente enfant?

— Mon père, interrompit le comte.

— Oui, reprit tristement Sara, votre père si noble et si bon peut briser trois existences, car la mienne est liée à celle de ma sœur.

— Mais je ne vous comprends pas, quelle puissance peut avoir mon père sur le sort de mademoiselle de Sainclair, sur le vôtre, madame, sur mon honneur enfin, ne suis-je pas libre?

— Vous êtes libre, mon Dieu, je vous remercie!

Et dans un élan de joie, Sara saisit la main du jeune homme, et la retint un instant dans les siennes. — Mais, s'écria-t-elle, si vous êtes libre, pourquoi Noëmi pleure-t-elle, pourquoi ne lui parlez-vous pas, douteriez-vous de son cœur ?

— Madame, s'écria le comte, ah ! ne m'interrogez pas de grâce, je dois me taire, je me tairai jusqu'au tombeau.

— Quel langage, quel affreux mystère ; seriez-vous marié ? non, vous êtes libre, dites-moi donc un mot d'espoir, un seul mot que je puisse reporter à cette pauvre âme qui souffre, et je vous bénirai ; vous vous taisez encore, Arthur, ah ! je ne vous croyais pas si cruel. Eh bien, je veux tout savoir, reprit Sara en pleurant, j'en ai le droit ; savez-vous ce qu'est pour moi Noëmi, c'est ma fille, c'est mon enfant, elle et vous, vous et elle, je vous ai confondu dans mon cœur ; son bonheur et le vôtre

me sont devenus plus chers que la vie. Avant de vous voir, elle n'avait jamais souffert, ah! pourquoi êtes-vous donc venu à Mauriac.

En écoutant cette voix altérée par les larmes, Arthur avait pâli, il se faisait une affreuse violence, mais lorsqu'il entendit ce reproche amer s'échapper des lèvres de Sara, il ne se contint pas plus longtemps, il se mit à genoux devant elle, et s'écria impétueusement.

— Eh bien, apprenez ce secret que je ne vous eusse jamais révélé, je vous aime Sara! Oh! ne m'accusez pas, ne vous éloignez pas de moi; n'avez-vous pas vu mes combats, ma douleur, n'aurez-vous pas pitié de moi?

Je vous aime, et dussiez-vous m'accabler de votre colère, de votre mépris, je sens que je vous aimerai toujours. Que de nuits j'ai passées ici à rêver de vous, que de larmes brûlantes sont retombées sur mon cœur. Voyez, s'écria-t-il, en se relevant, partout ici, votre

image où votre souvenir, Sara, Sara, ne me maudissez pas....... dites que vous me pardonnez.

Sara se leva pâle et égarée, elle voulut fuir et chancela. Arthur la retint dans ses bras, la serra malgré lui contre son cœur.

— Grâce, s'écria-t-elle !

Hélas ! l'infortunée ne devait échapper à aucune torture ; l'illusion venait de se dissiper, et avec un douloureux effroi, elle sentit qu'Arthur lui était plus cher que la vie, plus cher que sa sœur. Elle sentit qu'un siècle de douleur et de repentir rachèterait à peine, aux yeux de Dieu, ce moment de bonheur suprême !

4

Lorsqu'en arrivant à Mauriac, Sara apprit que M. Delcour, retiré dans son appartement, ne l'avait pas attendue ; elle respira plus librement. Congédiant sa femme de chambre, elle courut se réfugier dans son oratoire, où elle avait déjà tant prié, tant pleuré, tant souffert. Elle se jeta à genoux, mais resta immobile ; pour la seconde fois de sa vie, la prière n'ar-

riva pas jusqu'à ses lèvres, ou plutôt, cette fois, elle n'essaya pas de prier, succombant sous le poids de ses émotions.

Il y a des instants dans la vie où notre cœur devient le maître, mais c'est un maître qu'on adore, auquel on ne veut pas trop obéir. Pareil à ce vent du désert qui entraîne tout sur son passage, il étouffe alors la voix du devoir, et jusqu'au cri de la conscience, de la conscience qui est le seul secours que Dieu ait accordé à l'homme dans ses fautes, son seul refuge dans sa faiblesse, la seule consolation de celui qui n'a jamais failli.

Sara ne priait pas, elle écoutait son cœur Ses malheurs, ses sacrifices, ses plus chers souvenirs, tout était effacé par cet instant à la fois si doux et si cruel. Elle entendait sans cesse une voix suppliante qui lui répétait : « Je vous aime, Sara, je vous aimerai toujours. » Fermant les yeux, elle se croyait dans ce lieu si

cher où un seul mot lui avait révélé une vie nouvelle ; elle voyait Arthur à ses genoux ; elle se sentait pressée contre son cœur.... et elle ne fuyait plus ! Elle resta longtemps ainsi, absorbée par une unique pensée, subjuguée par un ineffable bonheur ! Mais la passion ne devait pas laisser de traces dans une vie si pure, une telle âme ne devait pas connaître les remords. Ne l'avons-nous pas tous ressenti, le parfum d'une fleur, le chant d'un oiseau, la vue d'un objet sans valeur et qui n'avait de prix que pour nous, n'ont-ils pas eu une fois dans notre vie, un pouvoir magique, une influence mystérieuse sur notre destinée. Le voyageur, prêt à tomber dans l'abîme sans fond, n'est-il pas sauvé par une simple branche ; l'âme égarée, prête à se perdre, n'est-elle pas sauvée aussi par une image révérée, par un souvenir d'enfance, comme si Dieu eût voulu nous montrer une fois de plus notre faiblesse et sa puissance.

Sara, agenouillée depuis longtemps, en levant les yeux pour la première fois, aperçut, en face d'elle, suspendue après un de ses tableaux, une petite couronne de marguerites blanches. Elle poussa un faible cri, saisit cette couronne, et, dominée par une irrésistible émotion, elle la couvrit de pleurs et de baisers. Très jeune encore, Sara avait sauvé la vie de sa sœur en étouffant courageusement les flammes qui avaient subitement atteint ses cheveux, et qui entouraient sa tête d'une auréole de feu. Bien des années s'étaient écoulées depuis ce jour; Sara seule pouvait l'oublier, mais Noëmi s'en souvenait toujours; tous les ans, à pareille époque, elle apportait à sa sœur une couronne blanche pareille à celle qu'elle portait elle-même dans ce jour bienheureux, où elle avait dû la vie à ce jeune courage.

Ces simples fleurs, en rappelant à Sara un doux souvenir, venaient la rendre à ses dou-

leurs, mais aussi à ses devoirs. L'image de Noëmi, un instant oubliée, lui apparut plus chère encore, et elle retomba à genoux ; cette fois, la prière fut fervente. Ce fut une de ces prières qui élèvent l'âme au-dessus de la terre en lui donnant ce détachement des biens humains que la religion commande et qu'elle seule peut inspirer. Sara se releva forte et résignée ; un seul sentiment remplissait son âme, un seul besoin l'agitait, celui de se dévouer, de se dévouer toujours. Pour certaines âmes il est un bonheur dans la souffrance, et c'est un bonheur si pur, qu'il semble un reflet du ciel, et qu'il est donné à bien peu de le ressentir et même de le comprendre. Sara attendit le jour avec patience ; elle était décidée et sûre que son mari approuverait toujours ses projets, lorsque la sonnette de monsieur Delcour se fit entendre, elle se rendit chez lui à la place du valet de chambre.

— Il faut renoncer à ce doux projet que nous avions formé ensemble, dit Sara à monsieur Delcour. M. de Beauséjour n'est pas libre, je compte sur votre bonté, mon ami pour éloigner de ma pauvre sœur une pensée qui faisait jusqu'ici tout son bonheur, et qui ne pourrait maintenant lui apporter qu'une cruelle douleur; il faut que nous quittions Mauriac, il faut que nous voyagions.

— Pautre petite! dit monsieur Delcour d'un ton affectueux, je la plains sincèrement; vous voyez, ma chère amie, que vous avez bien fait de suivre mon conseil; vous voyez qu'il était bien utile de connaître la position d'Arthur. — J'étais sûr qu'il s'expliquerait avec vous; je ne vous demande pas son secret, puisqu'il n'a pas jugé à propos de me le confier, je le saurai bien à mon tour. Vous voulez voyager, ma chère Sara, eh bien! nous voyagerons. Où irons-nous?.... Peu m'importe, je suis à vos

ordres. Je regretterai plus d'une fois la société d'Arthur, je m'y étais vraiment attaché; mais ce que je regrette surtout, c'est notre imprudence; ce que vous avez fait hier soir, j'aurais dû le faire il y a six mois; j'aurais dû interroger ce jeune homme; nous aurions évité un double malheur. Tâchons de guérir Noëmi, c'est le plus pressé; quant à lui l'absence le guérira vite, à cet âge-là on ne meurt pas de ces blessures. Je ne doute pas, comme vous voyez, de son amour; il n'y avait qu'à le regarder pour en être sûr. Mais vous paraissez fatiguée, ma chère amie, reposez-vous et soignez-vous, je vous prie, comme vous savez si bien soigner les autres.

Avant de prévenir sa sœur, Sara voulut rendre irrévocable ce projet qui lui paraissait un devoir, et qui lui laissait une espérance. Comme monsieur Delcour, elle s'était dit que peut-être l'absence guérirait Arthur, qu'au retour

il verrait Noëmi telle qu'elle était, en effet, charmante et digne de toute sa tendresse, qu'alors celui qu'elle devait fuir deviendrait son ami, son frère, et que Noëmi, après avoir longtemps souffert, oublierait ses jours de misères en retrouvant un bonheur inattendu. Pour elle, elle avait laissé au pied de la croix cette extase qui n'avait duré qu'une heure et le repentir qui l'avait suivie. Dans le combat de sa vertu et de son cœur, c'était sa vertu qui avait su vaincre. Ce ne fut cependant pas sans une vive émotion qu'elle résolut d'apprendre au comte une nouvelle qui allait déchirer son âme..... Elle lui écrivit ces mots :

« Pardonnez-moi la douleur que je vais vous
« causer; ce sera la dernière si Dieu exauce mon
« ardente prière. Il faut nous séparer, Arthur,
« il le faut pour vous et pour elle.....Vous con-
« naissez toute ma vie ; nous avons pleuré en-
« semble celui que j'ai tant aimé, celui auprès

« de qui nous nous retrouverons un jour. Vous
« savez que j'ai du courage pour supporter
« ma douleur, je n'en aurais point contre la
« vôtre, contre celle de ma sœur. Oh ! si je
« n'eusse point été entre vous deux, ma Noëmi
« serait heureuse aujourd'hui ; vous auriez
« compris son cœur si noble et si tendre, et le
« bonheur d'être aimé d'elle vous eût semblé
« le plus grand bonheur ! nous, pauvres fem-
« mes, qui avons le droit de manquer de cou-
« rage, il nous reste la prière. Souvenez-vous
« que le pouvoir est dans la volonté. Soyez
« fort comme vous êtes noble, soyez généreux
« comme vous êtes bon. Répétez-vous que
« la Sara ne peut être pour vous qu'une
« sœur, mais une sœur qui souffre de vos pei-
« nes, qui partage vos maux, qui maudira
« aussi l'absence. Souvenez-vous que son de-
« voir est de vous fuir, que le vôtre est de lut-
« ter ; souvenez-vous que vos larmes retom-

« bent sur son cœur, et que vous ne devez « plus pleurer; souvenez-vous enfin, que vous « êtes pour elle l'ami le plus cher, jusqu'au « jour où vous voudrez devenir son frère. »

Sara venait de faire partir cette lettre lorsque la porte s'ouvrit brusquement et que M. Delcour entra tout agité :

— Ma chère, s'écria-t-il, ce pauvre Arthur est au plus mal ; on est allé chercher un médecin à Tours ; c'est une fièvre cérébrale ; il est en grand danger.

Sara chancela, une pâleur mortelle se répandit sur ses traits ; M. Delcour fut obligé de la soutenir.

— Mon Dieu ! continua-t-il, c'est bien heureux que Noëmi ne soit pas là ; il faut tout lui cacher ; écrivez-lui un petit mot, ma chère amie, dites-lui qu'une affaire m'appelle à Tours, et que je vous ai priée de m'accompagner ; courons vite à Beauséjour, le temps presse.

Sara se leva machinalement pour obéir, elle était pâle comme à l'heure où l'on va mourir. Elle ne songea pas à accomplir le dernier sacrifice qu'eût peut-être exigé l'état de son cœur; il est des âmes si pures que la pensée du mal ne peut les atteindre : elle ne songea qu'à la mort qui menaçait un être adoré.

Elle éprouva mille tortures pendant le trajet de Mauriac à Beauséjour, ses chevaux lancés au galop lui paraissaient ne la traîner qu'à peine, elle n'entendait rien des discours que ne lui épargnait pas son mari, elle n'entendait que les battements de son cœur prêt à se briser; lorsqu'elle entra dans la chambre du comte, dans cette chambre qu'elle avait traversée la veille avec un sentiment de bonheur irrésistible, des larmes s'échappèrent de ses yeux; elle s'approcha du lit d'Arthur, il ne la reconnut pas; le valet de chambre, ancien serviteur de la famille du comte, fondait en lar-

mes auprès du lit de son maître, auquel il avait prodigué tous les soins qu'on pouvait donner en l'absence d'un médecin.

— Madame, s'écria le pauvre homme au désespoir, que Dieu vous bénisse. Monsieur le comte a bien souffert depuis que vous êtes venue; s'il pouvait au moins reconnaître quelqu'un, votre présence lui ferait du bien.

Le médecin arriva enfin; il jugea l'état d'Arthur désespéré, la fièvre qui croissait à tout instant était accompagnée de délire, on n'espérait plus rien, il fallait un miracle pour le sauver. Au bout de quelques heures d'angoisses, la fièvre cependant devint moins forte, la connaissance parut lui revenir, mais la faiblesse était telle qu'il ne pouvait parler. Sara demanda qu'on envoyât chercher le pasteur du village et tandis qu'occupé de ce pieux devoir, M. Delcour s'était éloigné, Sara resta seule auprès du malade.

A cet instant suprême, son cœur déborda; elle se jeta à genoux auprès de ce lit de douleur, saisissant une des mains d'Arthur, dont les yeux étaient fermés, elle l'appuya sur son front brûlant, en s'écriant :

— Sauvez-le, car je ne puis vivre sans lui. Mon Dieu! pardonnez-moi si je l'aime, il ne l'apprendra jamais.

A cet instant, le malade parut sortir d'un rêve; il ouvrit les yeux.

— Sara, murmura-t-il faiblement, parlez encore; oh! parlez encore; c'est vous qui m'aurez sauvé, oui je vivrai si vous m'aimez.

Le curé et le médecin entrèrent au même instant, le dernier resta stupéfait en découvrant le changement qui s'était opéré dans l'état du malade. Le comte put répondre à ses questions, il était sauvé!

L'amour l'avait conduit jusque dans les bras

de la mort, l'amour seul pouvait l'en arracher. Aujourd'hui c'est le seul miracle qu'on puisse espérer sur la terre !

5

Ce fut avec tous les ménagements d'une mère, que Sara apprit à Noëmi la maladie d'Arthur, et le danger qui l'avait menacé. Lorsqu'elle la vit pâlir et trembler en écoutant le récit de ses souffrances, elle comprit mieux que jamais que Dieu lui avait imposé une double tâche, et qu'elle devait à la fois contenir son cœur et épargner celui de Noëmi ; elle

sentit que la vie de sa sœur était entre ses mains et que le bonheur de cette enfant et la vertu exigeaient d'elle le même sacrifice. Ce fut encore à la prière qu'elle eut recours, à la prière qui console et qui soutient. Lorsque la religion fut longtemps la vie de notre âme, on peut s'en égarer un instant, mais on revient toujours à ses sublimes voies. Ce n'est pas en vain qu'on a pratiqué ses leçons, ce n'est pas en vain qu'on a imité un divin modèle; savoir être heureux à force de souffrir, prier pour celui qui nous maudit, bénir la main qui nous frappe, ce ne pouvait être là que l'enseignement d'un Dieu!

— Oui, pensait Sara, je vous aime, mon Dieu! et je vous obéirai; bien heureux ceux qui pleurent, avez-vous dit, parce qu'ils seront consolés. Mon Dieu! ce n'est pas sur cette terre que je puis espérer le bonheur, le bonheur n'est pas fait pour moi, mais je ne puis y

renoncer pour ma sœur, ô mon Dieu! pour cette enfant si pure que la douleur tuerait, épargnez-là, soutenez-moi.

Des souvenirs à la fois trop doux et trop cruels venaient s'emparer de son cœur, elle ne pouvait ni les repousser ni les maudire, elle oubliait par fois l'instant où Arthur s'était écrié : je vous *aimerai toujours;* mais elle n'oubliait jamais ces mots qu'il avait mumurés d'une voix mourante : *oui c'est vous qui m'avez sauvé, oui je vivrai si vous m'aimez.* Tour à tour l'amour qu'elle avait inspiré lui apparaissait comme un remords, celui qu'elle ressentait comme une bénédiction qui avait été le salut d'Arthur; oh! sans une protection divine, sans cette espérance dont Dieu a fait une de nos vertus, qu'aurait pu une pauvre femme livrée à de pareils combats; mais Dieu était là, Dieu veillait sur elle, il devait l'inspirer.

Arthur était convalescent, il avait lu en fré-

missant la lettre que Sara lui avait écrite et que son fidèle valet de chambre avait gardée plusieurs jours avant de la lui remettre. Tandis que le bonheur d'être aimé lui rendait la vie plus chère et qu'une expression de bonheur indéfinissable se lisait sur son visage, Sara, en proie à de cruelles agitations, paraissait calme et triste. Aux regards passionnés d'Arthur, elle ne répondait que par un sourire contraint; pour le triste recueillement de sa sœur, elle savait trouver un regard touchant, une éloquente parole qui lui rendait l'espérance.

Enfin Arthur était revenu à Mauriac avant que le mot de voyage n'eût été de nouveau prononcé.

Depuis la maladie d'Arthur, jamais il ne s'était trouvé seul avec Sara, ils attendaient tous deux un moment de liberté avec la même impatience, mais non avec le même désir.

Enfin un soir que Noëmi souffrante était restée dans sa chambre, M. Delcour à son tour quitta le salon.

— Ah ! s'écria vivement Arthur, j'ai remercié Dieu d'avoir épargné ma vie, laissez-moi maintenant remercier mon sauveur !

— Arthur, dit Sara d'une voix basse et émue, vous ne devez remercier que Dieu ; moi aussi je l'ai béni de m'avoir conservé un frère (elle appuya sur ce mot).

— Je ne suis pas votre frère, s'écria-t-il avec passion.

— Je ne pouvais vous donner un nom plus cher, reprit Sara avec fermeté, car j'aime Noëmi plus que tout au monde et Noëmi est ma sœur. — Écoutez-moi, Arthur, car nous allons nous séparer bientôt.

— Que dites-vous ? grand Dieu !

— Vous avez lu ma lettre, je le sais ; ce que je vous ai écrit, il y a peu de jours, je

dois le faire aujourd'hui, rien n'est changé.

— Rien n'est changé, s'écria impétueusement Arthur en se rapprochant d'elle, rien n'est changé, dites-vous; mais votre cœur ne l'est-il donc pas, mon amour ne vous a-t-il pas touché, ces larmes que vous avez répandues sur moi, ces mots qui m'ont rendu la vie? tout cela n'était donc qu'un rêve, ah! par pitié laissez-le durer toujours! Oui, reprit-il avec amertume, j'ai cru depuis m'être trompé, votre visage était calme, vos paroles affectueuses, vos soins constants, et rien ne décelait en vous le bonheur ou le ravage de la passion! — ah! il fallait donc me laisser mourir.

Sara leva les yeux vers le ciel comme pour lui demander une dernière fois du courage: — Ces mots, Arthur, sont sortis de la bouche d'une sœur, croyez-vous qu'elle ne les eut pas prononcés? Croyez-vous que celui dont la vie

se rattache à la vie de ma sœur, ne compte pas dans mon existence ? Ah ! ce n'est pas moi que le désespoir aurait tuée...... A tout autre qu'à vous, Arthur, reprit-elle après un moment de silence, il est des choses que je ne dirais pas, des vérités que je voudrais cacher toujours ; mais j'ai confiance en vous. Lisez ces lignes, qu'elles soient sacrées pour vous comme elles le sont pour moi. — En achevant ces mots, Sara tendit à Arthur quelques pages soigneusement enveloppées, et, tandis qu'oppressé par la douleur, il les prenait silencieusement, Sara, faisant un dernier effort de courage, sortit du salon à pas lents. Il était temps, car lorsqu'elle arriva dans sa chambre, ses forces l'abandonnèrent et elle tomba évanouie.

Tandis que les soins empressés de ses femmes rappelaient Sara à la vie, Arthur, frappé au cœur, revenait à Beauséjour.

Arrivé chez lui, il s'empressa d'ouvrir les

papiers que lui avait remis Sara ; il lut d'abord ces mots tracés par elle :

« Il n'y a que mon estime qui puisse égaler
« l'amitié que vous m'inspirez ; ma confiance
« vous le prouvera, Arthur. Si, en apprenant
« ces sentiments échappés à une âme si pure
« et si noble, vous n'êtes pas profondément
« touché, je me serai étrangement trompée,
« alors je quitterai Mauriac ; j'emmènerai loin
« d'ici cette enfant dont le bonheur est l'uni-
« que but de ma vie ; et, s'il est vrai, comme
« on le dit, qu'on guérisse comme on se con-
« sole, que le cœur ne soit pas fait pour pleu-
« rer ou pour aimer toujours, alors nous ne
« nous reverrons que lorsque l'absence aura
« calmé la blessure de son cœur. Mais pour-
« riez-vous être insensible à tant de candeur,
« à tant d'innocence, à tant de bonté, et tan-
« dis que votre amour afflige celle qui ne peut

« vous aimer, serait-il refusé à celle qui le
« mérite si bien.

« Adieu, le bonheur de Noëmi, le repos de
« Sara sont entre vos mains; puisse Dieu vous
« inspirer, puisse l'ange de Mauriac devenir
« aussi l'ange de Beauséjour.

« *P. S.* Vous vous demanderez, peut être,
« comment j'ai en mon pouvoir ces pages qui
« semblent écrites à mon insçu. Ce matin, la
« fidèle Nancy, cette femme qui a été la nour-
« rice de Noëmi, et qui, depuis, ne l'a jamais
« quittée, est entrée dans ma chambre. —
« Madame, m'a-t-elle dit en pleurant, je ne sais
« ce qu'a Mademoiselle; elle m'inquiète de-
« puis quelque temps; j'ai remarqué qu'elle
« pleurait chaque fois qu'elle écrivait; j'ai
« pensé qu'en vous apportant ces maudits pa-
« piers, vous verriez peut-être d'où vient le
« mal, et j'ai pris la clé de la table où Made-
« moiselle met ses écritures; elle la croit per-

« due ; voyez, Madame, si vous pouvez quel-
« que chose pour notre chère enfant, voyez si
« en l'empêchant d'écrire vous pourrez l'em-
« pêcher de pleurer. »

Arthur passa une main sur son front brûlant, et cédant à une inquiète curiosité, il lut les pages suivantes, où Noëmi avait versé, jour par jour, et quelquefois heure par heure, les secrets, les désirs de son cœur.

Sara avait retranché un assez grand nombre de feuillets de ce journal. Voici ceux qu'elle avait envoyés, dont la date était postérieure à l'arrivée d'Arthur à Beauséjour.

17 octobre.

« Je suis à la fois bien heureuse et bien agitée, rassurée par ma conscience, voilà la première fois que je me cache de ma sœur, voilà la première fois que je fais un mensonge ; mais

je sais bien que Dieu me pardonnera celui-là. Sara ne m'aurait pas permis de disposer de cette bague qui venait de ma mère ; mais Sara n'avait pas vu les larmes de cette pauvre femme, Sara aurait voulu venir à son secours, et moi j'aurais été privée de soulager une grande misère et d'éprouver un grand bonheur. J'ai donc dit que j'avais perdu ma bague, mais je ne l'ai pas dit sans rougir. — Ah ! comment peut-on mentir pour s'excuser, comment peut-on tromper ceux qui ont confiance en vous, puisqu'il coûte tant de tromper pour une bonne œuvre de mentir par charité. »

20 octobre.

« Nous allons retourner à Paris, nous allons quitter Mauriac. Je ne puis m'habituer à cette pensée ; ne vit-on pas doublement à la campagne ? la santé n'y est-elle pas meilleure ? l'âme ne s'y reporte-t-elle pas plus souvent vers Dieu ?

le cœur n'y est-il pas plus à l'aise. — Ah! je n'aime pas Paris ; d'ailleurs, il me semble que Sara y est plus triste encore. Les indifférents me font peur pour elle; quand on ne cherche pas à briller, quand on ne tient qu'à être aimée, il ne faut pas vivre dans le monde, car le monde, je le sais déjà, peut causer bien des blessures, mais il n'en guérit jamais.

15 novembre.

« Ma sœur se cache de moi pour pleurer, je me cacherai d'elle pour en souffrir ; mon chagrin augmenterait le sien. — Je savais bien qu'elle regretterait Mauriac ; c'est trop beau, ici, j'aime mieux les fleurs que les parures, j'aime mieux le chant des oiseaux que le bruit des concerts ; j'aime mieux la bénédiction du pauvre que les compliments flatteurs ; j'aime mieux la danse naïve des villageois de Mauriac, que la grâce étudiée qu'on trouve

dans ces bals de Paris. Enfin ici je suis étourdie, et je ne pense pas ; il y a trop de monde dans les églises, il y a trop de monde partout ; comme on prie bien mieux à Mauriac, dans cette petite église si sombre; quand donc serons-nous à Mauriac! »

24 janvier.

« Nous sommes allés au bal hier ; je m'y serais cependant amusée si ma pauvre Sara ne m'avait paru plus triste encore qu'à l'ordinaire. — Je ne l'ai vue sourire que lorsqu'on lui a dit que j'étais jolie. — Je ne l'ai vue s'animer que pendant que je dansais. — Ah ! que les égoïstes sont à plaindre ! — Je suis donc jolie..... J'ai trouvé cependant toutes les autres femmes mieux que moi, et si ma sœur ne m'aimait pas comme je suis, j'aurais bien envie de me changer. »

31 janvier.

« Mon beau-frère est bien bon ; il est soigneux, attentif, et cependant plus je le regarde, moins je voudrais un mari comme lui. — Je ne l'aimerais pas assez, et je ne connais d'autre bonheur que celui d'aimer. Aimer, aimer, n'est-ce pas là toute la vie. Ne sommes-nous pas meilleurs quand nous aimons. Le dévoûment n'est-il pas comme la vertu, un bonheur qui a sa récompense en lui-même, comme si le bonheur avait besoin de récompense. »

15 avril.

« Je voudrais ne plus jamais quitter Mauriac ; Sara y pleure moins souvent, pourtant elle y pleure encore ; je sais donc maintenant le secret des larmes de ma sœur ; elle voudrait être mère ; — et je ne puis rien pour la rendre heureuse, le sacrifice de ma vie ne sècherait

pas ses larmes. Que nous sommes faibles et impuissants ; on le sent surtout quand on aime. »

1er mai.

« Voilà donc une joie pour ma sœur ; j'en remercie Dieu ! M. Arthur de Beauséjour a ramené le sourire sur les lèvres de Sara ; il lui a parlé de sa Cécile ; mon Dieu ! comme j'en serais jalouse si je me laissais aller à ce triste sentiment. C'est bien naturel cependant d'être jaloux de ceux qu'on aime ! Dieu ne l'a jamais défendu. Il me semble que, dans notre langue si riche, il manque un mot pour exprimer ce sentiment que le mot jalousie profane, et qui n'est qu'un besoin impérieux de recevoir autant que nous donnons, de captiver la pensée de ceux qui nous absorbent tout entière. J'ai souvent entendu dire qu'on était jaloux par amour-propre, et je ne l'ai pas cru ; je ne plains

pas ceux qui souffrent de cette manière. — Mais confondre la douleur avec la révolte, le cœur qui souffre avec l'esprit qui s'irrite, ce serait injuste et cruel.

6 mai.

« Pourquoi M. de Beauséjour n'est-il pas notre frère; il me semble que Sara en serait plus heureuse; il saurait mieux que moi la distraire; je l'aime déjà beaucoup, je le trouve très beau, et je lui sais gré de ne pas être fat. Mais je l'aime surtout par ce qu'il a bon cœur; ce matin, en revenant de la messe, lorsque cette pauvre petite fille est passée auprès de nous, il a fait semblant de laisser tomber son mouchoir à ses pieds; en se relevant, il lui a glissé une petite pièce dans la main; il n'y a que moi qui ai vu ce mouvement, mais le cœur m'a battu. Je ne croyais pas les hommes si délicatement généreux; j'aurais maintenant

voulu être cette pauvre petite fille pour pouvoir le remercier. »

10 mai.

« Mon Dieu, comme c'est bon de vivre ! Je n'ai jamais tant aimé Mauriac. C'est sans doute parce que ma chère Sara paraît moins chagrine... j'ai tant besoin de son bonheur ! Hier au soir, pendant que Ralph m'emportait au galop, je me sentais si heureuse que je ne comprenais pas que l'on pût habiter autre part qu'à la campagne. — On a la liberté, le soleil, les fleurs ; il me semble, enfin, qu'on y aime bien davantage ! »

15 mai.

« Si j'ai un fils, il s'appellera Arthur ; ce nom est charmant ; comme il va bien à M. de Beauséjour ! Quelquefois je parle de lui pour avoir le plaisir de prononcer ce nom. — Il m'a

promis de me donner des leçons de dessin, et je suis sûre que je réussirai bientôt, tant je désire faire moi-même le portrait de ma chère Sara. Si je savais chanter aussi, je ne chanterais que pour elle. Je ne comprends pas les coquettes qui ont besoin de plaire à tous. Si Dieu nous a donné un cœur pour aimer tous les malheureux, il ne nous a donné, sans doute, les dons de l'esprit et de la beauté que pour les garder à un seul. »

15 juin.

« Je ne sais ce que j'ai ; je ne regarde plus mes fleurs, je n'écoute plus mes oiseaux ; je souffre, et je sens pourtant que l'on me tuerait si l'on voulait m'empêcher de souffrir. Je ne peux plus manger, je ne peux plus dormir, et je ne suis pas malade ; c'est bien étrange ! — Tandis que ma santé s'altère visiblement, celle de ma pauvre sœur se remet. Que j'en suis heureuse !

Il est donc vrai que la santé agit sur le caractère ; c'est sans doute pour cela qu'on l'appelle le premier des biens ; il est donc vrai que notre humeur et nos caprices ne sont que trop souvent causés par nos maux physiques ; il est donc vrai que notre corps gouverne parfois notre âme, tandis que l'âme seule devrait régner en souveraine ; oh ! j'en rougis. — Voilà cependant pourquoi ma Sara est si gaie, sa gaieté est revenue avec ses couleurs, voilà pourquoi, sans doute, je me sens si troublée, pourquoi j'ai besoin si souvent de me retrouver seule, voilà pourquoi je n'éprouve plus, comme autrefois, le besoin de causer avec ma sœur. »

25 juin.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! je l'aime ! oh ! qui ne l'aimerait pas. Ces agitations, ces insomnies, cette vague tristesse, ce bonheur fugitif,

tout était donc de l'amour, ce sentiment si fort, si doux !

« Je ne puis vivre sans lui, mais je n'ai pas besoin qu'il me parle, je n'ai pas besoin de le regarder, je n'ai besoin que de le sentir auprès de moi, je l'entends sans l'écouter, je le devine sans le voir, je le réclame dans mes rêves comme dans mon cœur. Mon Dieu ! comment ai-je pu vivre si longtemps sans l'aimer ! comment mon cœur pouvait-il battre quand il ne battait pas pour lui ! Ah ! je n'ai pas besoin qu'il m'aime, j'ai assez de bonheur... je ne saurais en supporter davantage ! »

28 juin.

« Pourquoi ne suis-je rien pour lui, pourquoi ne suis-je pas de sa famille ? J'envie sa sœur, ses amis, ceux qui l'aiment et qui ont le droit de le lui dire. Si je pouvais, au moins, lui parler de mon dévouement, si je pouvais

lui être utile,... si je pouvais seulement lui serrer la main ; ah ! cela me ferait à la fois trop de bien et trop de mal ! »

6 juillet.

« Insensée que j'étais, quand je ne souhaitais pas son amour ; son amour, mais c'est le rêve de ma vie, et il ne m'aime pas, et il ne m'aimera jamais. Ah ! s'il savait combien je souffre et combien je l'aime, il aurait, du moins, pitié de moi, et sa pitié, ce sentiment qu'on rougit d'inspirer, sa pitié serait déjà du bonheur.

« Quelle pensée peut être plus cruelle que celle de rester indifférente pour celui qu'on aime, pour celui dont le nom seul nous fait pleurer et dont la voix nous révèle une vie inconnue.

« Mon Dieu, ayez pitié de moi ; faites qu'il puisse m'aimer un jour ; s'il m'aimait ! s'il

m'aimait je sens que j'en mourrais de bonheur. »

20 août.

« Hélas ! je ne suis pas la seule à plaindre, lui aussi, il souffre, je le vois bien, on est si clairvoyante quand on aime. Ma sœur s'en aperçoit aussi. Hier elle lui a dit : Vous êtes triste, qu'avez-vous Arthur ? (Elle l'appelle Arthur). Triste, a-t-il repris en s'efforçant de sourire, vous vous trompez, Madame, je n'ai aucun chagrin. Et, pour détourner l'attention de Sara, il a paru ne s'occuper que de moi ; il m'a parlé d'une voix si douce que mes yeux se sont remplis de larmes. Mon Dieu ! quand sa voix a tant de puissance sur mon cœur, quand d'un mot il pourrait guérir ma blessure, par quelle fatalité suis-je impuissante à le consoler. Hélas ! je n'ai pour moi que mon amour. »

18 septembre.

« Si je mourais demain, il me donnerait une prière sans me donner une larme. Mon nom n'aurait pas de place dans son souvenir, et je n'aurais passé sur la terre que comme ces pauvres fleurs qu'un rayon de soleil a fait vivre et qu'un autre soleil a détruites. Mais il me semble que ma vie est un long jour qui ne doit pas finir. Qu'est-ce donc que la vie sans l'espérance? qu'est-ce que la prière sans la foi? un affreux malheur, une amère folie. Ah! la mort ne m'effraie pas, puisque je ne puis rien pour son bonheur! »

26 octobre.

« Grand Dieu! sa vie a été en danger et j'existe encore; il souffre et je suis loin de lui; il souffre et il n'a pas besoin de moi! Mon Dieu! si c'est une faute de trop aimer, ma

douleur n'expiera-t-elle pas mon offense! Ma sœur ne devine pas mes souffrances, puisse-t-elle ne jamais les connaître.

Ah! je donnerais la moitié de ma vie, ma vie tout entière pour pouvoir lui donner mes soins; je saurai lui cacher mes pleurs. »

Le journal finissait là.

6

Ce que Sara avait écrit sans le croire, La Bruyère l'avait écrit en le pensant; et il connaissait bien le cœur humain.

« On guérit comme on se console ! »

Rêves du cœur, illusions de la jeunesse, pourquoi ne durez-vous pas toujours? Lorsque le bonheur commence, il semble éternel;

quand l'amour naît, on ne croit plus à l'inconstance, et si la vérité voulait se faire entendre, on l'appellerait un blasphème!...

Ce fut avec une profonde émotion qu'Arthur lut ces pages échappées à la douleur et à l'amour; et, le croirait-on, l'image de la jeune fille lui fit un instant oublier jusqu'à ses désirs passés, jusqu'à son fugitif bonheur, jusqu'à ses douleurs présentes! Un instant il accusa d'ingratitude celle qui l'accusait de ne pas l'aimer, un instant il se dit que son cœur devait appartenir à celle qui lui avait donné tout le sien. Et lorsque s'arrêtant à ces douloureuses paroles : « Qu'est-ce que la vie sans l'espérance; un affreux malheur, une amère folie, » il songea que ce malheur et que cette folie étaient l'avenir de son cœur; il se prit de pitié p ur lui-même. Cette Sara si chère lui apparut comme une ombre triste et austère, dont la vertu lui faisait peur, dont le cœur lui sem-

blait glacé. Noëmi répondait seule à son amour, Noëmi comprenait son âme ; Sara était l'image des regrets, Noëmi... celle de l'espérance !

Et tandis que Sara priait sans oublier, Arthur oubliait sans remords. Ah ! si le cœur est ainsi fait, n'écoutons point notre cœur ; si nous devons briser si vite ce que nous avons adoré si longtemps, ah ! n'adorons jamais que Dieu ! car lui seul ne trompe pas, car lui seul donne un éternel bonheur en échange de l'amour !

Arthur n'aimait point encore Noëmi, mais déjà il aimait moins Sara ; et quand l'amour n'augmente pas, il diminue. Le lendemain, il renvoya à Mauriac le journal de Noëmi, sans adresser un seul mot à Sara. Il fut trois jours sans retourner à Mauriac ; et pendant ce temps, ses souvenirs se partageaient entre la femme qu'il avait un instant serrée sur son cœur, et la jeune fille qui n'avait reçu de lui que de

froides paroles de politesse en échange de ses sentiments les plus tendres. Assis à sa table, à côté des traits de Sara qu'il dessinait par habitude, venait se poser le gracieux fantôme de Noëmi. C'étaient des yeux rêveurs et tendres, une taille souple et flexible qu'aucune main n'avait pressée, et ce qu'il ne pouvait retracer lui paraissait plus adorable encore. C'était un cœur rempli de lui !

Ce fut avec un sentiment indicible qu'Arthur revint enfin à Mauriac. Lorsqu'il entra dans le salon, Sara et Noëmi y étaient seules. Comme la première fois qu'il y était entré, il baisa la main de Sara, ce qu'il ne s'était pas permis depuis longtemps, et il fit à Noëmi un simple salut; mais il y avait tant d'expression dans ses yeux, que Noëmi en rougit de plaisir, et que Sara même en fut troublée. Elle sentit que le sacrifice était consommé, que le cœur d'Arthur lui échappait déjà : il n'y a que Dieu

qui put savoir si l'émotion passagère qui se peignit alors sur ses traits fut une émotion de douleur involontaire, ou de générosité céleste! Sous un ingénieux prétexte, Sara sortit du salon : était-ce pour échapper à un regret, ou pour obéir à une de ces impulsions délicates qui sont une inspiration ou un pressentiment? Je ne sais; mais en quittant Arthur et Noëmi, elle se souvint de ces paroles de l'Écriture : « *Veillez et priez.* »

Hélas! l'homme ne fut point créé pour le repos; partout où Dieu a mis la pensée ou l'instinct, il faut le travail, il faut la lutte. Le lion du désert combat pour défendre sa tanière et sa compagne, l'homme se défend contre lui-même, et sa tâche est assez lourde : il doit triompher de ses passions et de son cœur.

Lorsque Sara eut quitté le salon, le cœur de Noëmi battit avec violence, Arthur respira plus librement. Il savait bien qu'il ne faut ja-

mais parler à une femme de l'amour qu'on a pour une autre, fût-elle désintéressée, fût-elle généreuse, fût-elle vieille; mais dans sa position surtout, entre Sara et Noëmi, ce n'était qu'à travers un remords que ses regards et que ses pensées se reportaient sur la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il après un instant de silence, ce jour sera triste pour moi, car c'est le jour des adieux! je vais partir. Puis-je espérer que pendant l'absence, vous voudrez bien me garder un souvenir? j'y ai quelques droits, si l'admiration la plus profonde et le respect le plus tendre en donnèrent jamais.

— Vous allez partir? murmura Noëmi d'une voix altérée, ma sœur ne me l'avait pas dit.

— Vous en êtes la première informée, Mademoiselle; cette résolution est toute nouvelle et pourrait n'être pas irrévocable.

Et tandis que Noëmi, pour cacher ses lar-

mes, inclinait doucement sa tête, Arthur se rappelait ces mots écrits par elle : « S'il m'aimait, je sens que j'en mourrais de bonheur! » Il reprit d'une voix basse et émue :

— Oui, je ne partirais pas si l'on voulait me retenir ; oui, ce jour pourrait être bien heureux si l'on voulait m'exaucer.

— Que dites-vous ? s'écria Noëmi.

— Ah ! reprit Arthur, ne le devinez-vous pas?... Ce que je demande, c'est du bonheur... ce que je demande, c'est que vous consentiez à devenir la sœur de ma Cécile !

Noëmi jeta un cri étouffé. L'étonnement et le bonheur se confondaient dans son âme. Elle ne répondit que par ses larmes.

Lorsque M. Delcour, apprenant par Sara qu'Arthur avait demandé la main de Noëmi, voulut l'interroger sur un changement si inattendu, elle put lui répondre sans rougir :

— Dieu a permis que M. de Beausejour de-

vînt libre, Dieu m'a accordé le bonheur de Noëmi ; j'avais tant prié pour eux deux !

Deux mois après, on célébrait dans la chapelle de Mauriac le mariage d'Arthur et de Noëmi ; et lorsque revenant de l'autel, la jeune fille se jeta dans les bras de sa sœur, en lui disant : « Je commence à croire que je ne mourrai pas de bonheur, » Sara lui dit entre un soupir et une larme : « Mon enfant, il ne faut jamais s'effrayer du bonheur, puisque la douleur ne tue pas ! »

FIN.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME.

—

Sceaux. — Impr. de E. Dépée.

